This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HOOVER
WAR
LIBRARY

STANFORD UNIVERSITY

II T 324
G 351

For Mun
[Sicly; France. Colonies. Morocco]

BERTHE GEORGES-GAULIS

LA FRANCE AU MAROC

L'ŒUVRE DU GÉNÉRAL LYAUTEY

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

LA FRANCE
AU MAROC

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

La Ruine d'un Empire : *Abdul-Hamid ; ses Amis et ses Peuples*, par GEORGES GAULIS. Préface de M. VICTOR BÉRARD. Un volume in-18, broché. . . . . 4 fr.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BERTHE GEORGES-GAULIS

LA FRANCE AU MAROC

(L'ŒUVRE DU GÉNÉRAL LYAUTEY)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS
1919
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

110 6

Copyright nineteen hundred nineteen
by Max Leclerc and H. Bourrelier,
proprietors of Librairie Armand Colin.

LA FRANCE AU MAROC

CHAPITRE I

LES DÉBUTS D'UN PROTECTORAT

Le 24 mai 1912, au matin, le général Lyautey arrivait sous les murs de Fez, escorté de son État-Major, pour prendre contact avec l'anarchie marocaine qu'il était chargé de réprimer.

Notre ambassade se trouvait encerclée dans la ville et le Sultan observait une étrange attitude. Les tribus rebelles déferlaient contre les remparts en vagues de plus en plus lourdes ; elles ne se retiraient que pour se reformer à nouveau. Le vieil empire chérifien menaçait de tout ensevelir dans sa chute pendant cette convulsion suprême.

Nommé Résident Général en avril 1912, à la suite des émeutes de Fez, avec des pouvoirs d'exception qui lui donnaient toute autorité, le nouvel élu de la France au Maroc venait d'être choisi unanimement par l'opinion métropolitaine. Elle ne précisait pas très bien encore ce qu'elle attendait de lui, mais il lui

apparaissait comme étant seul en état de dénouer une situation inextricable qui menaçait d'aboutir au désastre.

Cette intuition du pays parlait plus haut que les réticences des partis toujours contraires aux vraies initiatives. Chacun savait que le Résident Général userait largement de ses pouvoirs. Il avait déjà mis à dure épreuve les partisans des demi-mesures, et ce que tous, amis ou adversaires, attendaient de lui, c'était de débrouiller au plus vite l'écheveau marocain, dont les fils brisés pendaient lamentablement en tous sens. Cependant, hors quelques initiés aux questions coloniales, qui pouvait se rendre compte des difficultés du premier corps à corps avec Fez, centre de la pensée marocaine, aux détours subtils et imprévus ?

Dans les rues sombres, muettes, où l'émeute flambait par à-coups, depuis plusieurs jours, sans même prendre le soin de relever ses cadavres, les troupes chérifiennes faisaient la haie sur le parcours du Résident et de son État-Major.

Rien ne peut égaler l'humeur sombre d'une ville islamique et son expression de haine lorsque, cherchant à rejeter son vainqueur, elle médite lentement sur l'assassinat prochain. La menace est pire que l'acte. Fez, morne, irréductible, opposait au nouveau maître un visage fermé, des rues mortes, des souks déserts. Les notables, les riches commerçants avaient fui ; les oulémas se terraient dans les mosquées.

Autour de cette ville muette et farouche, la fusillade crépitait, les feux de salve reprenaient à intervalles réguliers, les cris des hordes s'élevaient sans arrêt. C'était l'insurrection qui battait son plein.

Dans ses premiers colloques avec nos représentants civils et militaires, le général Lyautey, cherchant à réunir les éléments des décisions rapides qui allaient forcément s'imposer, précipitait les questions, à son habitude.

Les réponses étaient contradictoires. L'un, assez ironiquement, se portait garant du bon moral de Fez. Tout cela n'était, à son avis, que mécontentement superficiel, état endémique de l'esprit indigène dont il ne fallait pas s'émouvoir.

L'autre déclarait que tout était perdu et qu'il fallait évacuer sans retard. Le troisième hochait la tête, ce qui pouvait s'adapter également à diverses éventualités.

En pareil cas, l'unique refuge est en soi-même et le meilleur conseil celui que dicte sa propre observation.

Quelques instants après ces premiers entretiens, le général Lyautey pénétrait dans Bou-Jeloud, le délicieux palais arabe qu'occupait alors le Sultan Moulay-Hafid. Au cours de cette entrevue, l'énigmatique descendant des grands chérifs marocains se repliait derrière la triple barrière de son aversion, de son ignorance et de sa duplicité. Par moments, une brève lueur semblait sur le point de dissiper tant de mauvais vouloir, mais le voile retombait. Le Sultan ne désarmait pas malgré la fugitive amabilité du sourire. Au loin les feux de salve, les cris continuaient, et la première dépêche du Résident Général au Ministère, envoyée le soir même, disait : « Je campe dans une ville assiégée ».

Il avait compris, en quelques heures, les données du problème, les causes de cette rébellion profonde

dont Fez était le centre agissant et toute cette désagrégation des organismes naturels : Sultan et Maghzen, succombant sous le poids de leurs fautes, discrédités, impuissants, mais demeurant, malgré tout, les rouages essentiels du traditionalisme marocain. Il entendait la rumeur des tribus pillardes, éternellement rebelles et prêtes à tout dévaster. Il sentait autour de lui le frémissement de la ville.

Dans ce désarroi universel subsistait un élément stable: les chefs religieux, les oulémas, grands maîtres des mosquées et des médersas de Fez, véritables directeurs spirituels de la population et plus enclins à l'entraîner vers les bénéfices de la paix que vers les destructions inutiles de la guerre.

Le général entra de suite en pourparlers avec eux. Il consacra ces premières heures de gouvernement aux avant-propos de la politique indigène qui allait devenir son grand moyen de direction; mais, à ce moment même, l'émeute était trop avancée pour se résoudre sans un gros accès de fièvre.

Dès le soir, la crise éclatait simultanément au dehors et au dedans. Derrière les murs du Dar-el-Batha, la Résidence assiégée suivait, par le tapage croissant de la fusillade, les progrès de son encerclement. A plusieurs reprises, l'assaut des rebelles ne fut contenu que par l'héroïsme de quelques soldats, et, pendant plusieurs heures, la fin parut imminente, toutes les dispositions furent prises pour finir en beauté.

Il se produisit, à la dernière minute, l'un de ces revirements inattendus, si particuliers aux agglomérations indigènes. Un tir intensif avait été adroitement dirigé contre les assaillants massés sur la

colline des Mérénides ; ceux-ci voulurent ramasser leurs morts et sauver leurs blessés ; le tir continuait, le désordre gagna les harkas lancées à l'assaut, dont les unes voulaient avancer et les autres reculer. Elles hésitèrent, elles attendirent, et cette fluctuation inespérée fut mise à profit. Tout était sauvé par une poignée d'hommes.

Le général Gouraud, alors colonel, organisait le dégagement de la ville et prenait, dès le lendemain, avec tous les éléments récoltés çà et là, la tête d'une colonne d'assaut qui, malgré son faible effectif, enfonçait la rébellion et lui infligeait une déroute complète. Ce coup de poing si vigoureusement asséné débloquait Fez.

Un ordre du jour trouvé sur les chefs ennemis établissait la complicité de l'Allemagne. Elle avait assumé l'entière direction du mouvement insurrectionnel et rédigé tout le plan du combat. C'est ainsi qu'elle tenait ses engagements récents et faisait honneur à sa signature. Moulay-Hafid était son agent docile, les ministres du Maghzen ses fidèles serviteurs ; les chefs principaux de la rébellion marocaine vivaient à sa solde. C'est elle que le nouveau Protectorat trouvait sur sa route dès les premiers pas de l'occupation. Elle, l'adversaire acharné de toute création française, le parasite incapable d'inventer pour son propre compte mais toujours prêt à s'incruster sur l'œuvre des autres.

Au moins, la situation, si difficile fût-elle, s'éclairait ainsi d'une certaine lumière. C'était la lutte à mort, avec des moyens de fortune, et toutes les difficultés inhérentes aux actions coloniales, doublées par

la menace latente du choc franco-allemand que la France cherchait à retarder, espérant encore l'éviter, se posaient.

La manœuvre marocaine allait devoir, à chaque tournant, tenir compte de ce facteur essentiel : ne pas s'attirer les récriminations de l'ennemi qui la guetterait, la harcèlerait et se déroberait derrière le burnous chaque fois que l'on serait sur le point de l'atteindre. Faire la preuvre de sa duplicité, c'était provoquer la guerre. De 1912 à 1914, le mot d'ordre allait être de tout encaisser patiemment tout en déblayant l'anarchie marocaine. Un adroit usage de la force aux minutes critiques, de l'adresse aux heures bien plus fréquentes de ces longs débats que toute organisation musulmane oppose aux avances de l'intervention étrangère, telle allait être la formule.

Comment la métropole s'arrangerait-elle d'une tactique aussi souple, aussi neuve, qui aurait forcément ses à-coups, ses dangers? Lui ferait-elle crédit? Lui donnerait-elle le temps d'obtenir ses premiers résultats?

En France, où le sens critique développé à l'extrême s'exerce sur tout et sur tous sans aucun ménagement, il se trouve heureusement — plus que partout ailleurs — de grandes indulgences pour les grandes individualités. Elles n'échappent pas aux remarques acerbes, aux critiques plus ou moins réfléchies, mais elles gardent l'avantage des supériorités tacitement admises. On leur accorde un délai pour la mise en œuvre de l'action. C'est à se demander parfois si quelque peu d'injustice et de doute ne sont pas le meilleur des stimulants pour les vraies énergies.

Ce tonique ne fut certes pas ménagé au nouveau Protectorat. A chaque pierre posée au travers de sa route, à chaque tournant dangereux, cris et protestations partirent du centre ultime de toutes choses : mais, au fond de son cœur, la métropole ne gardait pas rancune au Maroc français. Sur lui reposaient tant d'espoirs ! Sa chute aurait ébranlé l'ensemble de son domaine africain, son essor affermissait l'avenir ; tout ceci n'empêchait pas les réactions vives à chaque demande de crédits ou d'hommes.

C'est aussi que les temps étaient troubles. La situation européenne s'aggravait chaque jour, et le Maroc devait, le plus possible, se laisser oublier. Ne pouvant obtenir le nécessaire, il ne devait même pas le demander.

Dès la première heure, la question se posait ainsi : « Réussir avec presque rien ; et surtout, pas d'exigences ».

Mais ce sont des difficultés pareilles qui suscitent les dévouements indispensables pour les résoudre, et le tout-puissant magnétisme qui émane des vrais chefs groupe autour d'eux l'élite sans laquelle ils ne pourraient agir. Ceci arrive aux colonies encore plus qu'ailleurs. Là, l'intimité du travail en commun suscite forcément les amitiés ou les haines. Les haines se séparent, les amitiés donnent leur effort sans compter. Le général Lyautey trouva de suite, pour son action marocaine, des collaborateurs qui ne ménagèrent pas leur peine.

Fez à peine débloquée, encore toute frémissante, demeurait une inquiétante énigme. Elle hésitait, prise entre les agitateurs qui l'emplissaient encore et

les oulémas indécis, ne sachant pas ce qu'apporterait le lendemain. Quelques-uns écoutaient les exhortations d'un vainqueur dont ils aimaient déjà la parole et qui passait, parmi eux, pour avoir de fortes sympathies musulmanes.

Ainsi, dès les premiers jours, la double action politique et militaire se dessinait : il fallait libérer Fez et se faire pardonner la violence de l'intervention, la réduire au strict nécessaire, frapper juste et rapidement, obtenir des riches Fasis, repliés sur leurs propriétés rurales, qu'ils consentissent à rentrer dans leurs maisons de ville et à rouvrir leurs comptoirs du souk. Ce fut le travail des premières semaines.

Ce n'était encore que l'aube de la bataille marocaine.

Si le Résident Général avait obtenu, pour ses difficultés intérieures, des pouvoirs fort étendus dont il retirait aussi des responsabilités très complètes, il était par contre entravé, pour toutes les questions d'ordre diplomatique, par les derniers traités : l'Acte général de la Conférence d'Algésiras du 16 janvier 1906, l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, le traité de Protectorat du 30 mars 1912 favorisaient également l'Allemagne et ses visées marocaines.

Les charges de la puissance protectrice surpassaient de beaucoup ses avantages. Les diplomates français avaient dû s'incliner devant la volonté de l'Allemagne pour éviter une rupture. L'opinion publique, en France, s'irritait de cette opposition permanente tout en méconnaissant l'imminence du danger. Elle redoutait surtout chaque difficulté nou-

velle. Comprenant la valeur du Maroc par l'une de ces intuitions qui lui sont familières, elle n'admettait pas cependant que le Protectorat fût une aggravation même momentanée de ses difficultés extérieures.

Le général Lyautey savait tout cela. Il savait aussi que l'on comptait sur lui pour obtenir l'impossible et qu'il avait été désigné à cet effet. C'était sa fonction de tirer parti des quelques bonnes cartes d'un jeu déjà fort compromis.

L'accord franco-allemand du 4 novembre 1911 venait de modifier à notre avantage quelques dures clauses de la conférence d'Algésiras. Il posait le principe du Protectorat exclusivement dirigé par la France, mais « sous la réserve que l'action de la France sauvegardera au Maroc l'égalité économique entre les nations ». Cette clause de la liberté commerciale revenait à chaque paragraphe. Or, pour l'Allemagne, liberté commerciale sous-entend toujours prépondérance indiscutable de ses nationaux dans tout conflit économique.

Lorsqu'il avait fallu marcher sur Rabat, puis sur Fez, M. Jules Cambon demandant à Kiderlen : « L'Allemagne acceptera-t-elle cette marche? — Oui, lui répondit-on, à condition que vous n'y restiez pas. »

Ainsi, à chaque étape de l'avance française, l'Allemagne menaçait de reprendre sa liberté d'action, ce qui sous-entendait la destruction de notre effort.

A l'annonce des premiers massacres, au printemps 1911, elle avait accepté la marche sur Fez ; ses nationaux menacés autant que les nôtres réclamaient, à grands cris, l'évacuation vers la côte. Les consuls anglais, italiens, espagnols appelaient les troupes françaises, et le consul allemand accueillit avec effu-

sion le premier officier français qui entra dans la ville.

Ceci n'empêchait pas les Allemands d'Allemagne de réclamer à tout propos « des compensations », et si Kiderlen admit alors, vis-à-vis de M. Jules Cambon, au cours des entretiens de Kissingen, le désistement politique de l'Allemagne, il discuta interminablement, suivant la formule diplomatique allemande, sur l'occupation de Fez, développant le grand thème des compensations. Au même moment, le parti colonial allemand manifestait avec bruit, à la cantonade, son aigreur contre les résultats du dernier traité, et la ligue pangermaniste appuyait de tout son poids cette colère opportune.

Grâce à tous ces obstacles, rien n'avait été fait au Maroc depuis l'accord allemand de novembre 1911, écrivait Robert de Caix en février 1912 (1); nous avions marché sur Fez, on nous avait subis comme on subit l'inévitable, ajoutait-il. On s'attendait aux réformes appliquées derrière les canons, et les gens de Fez et de Marrakech, qui comptaient céder à la force, ne se gênaient pas pour la déclarer bien impuissante. L'administration marocaine s'était hâtée de jouir de son reste et de « faire suer le burnous ». Elle n'y apportait plus aucun ménagement, les préliminaires du Protectorat avaient eu ce résultat imprévu de précipiter la crise.

Ainsi, ce que le général Lyautey trouvait devant lui, à ces premières heures de son gouvernement, c'était le résultat des révoltes du printemps 1911, et

(1) Retour du Maroc, par Robert de Caix. *Bulletin de l'Afrique Française*, avril 1912.

les conséquences de notre intervention purement militaire. Après avoir sauvé le Sultan et le Maghzen, nous nous étions désintéressés d'un régime dont nous devenions cependant les associés responsables. Le drame d'avril 1912 venait de démontrer l'inanité de ces demi-mesures.

Le Maroc administratif, sorte d' « écurie d'Augias », avait laissé aux mécontents tout le loisir de se grouper. La grande vague du Sud se formait, partout grondait l'anarchie marocaine. Le Sultan et le Maghzen, discrédités, marchaient tant bien que mal à sa remorque, et l'Allemagne, que rien ne parvenait à consoler de notre avance victorieuse, s'efforçait de domestiquer et de dépraver une politique qu'elle désespérait de réduire.

Telle était l'aube du Protectorat marocain. Révolte au Nord et au Sud, mécontentement partout. Les caïds du Sud se hâtaient de « manger » autant que les fonctionnaires du Nord, et l'opinion coloniale allemande manifestait son énervement. Tout ce qui avait trait au Maroc l'exaspérait, ce n'était pas l'égalité économique admise par les traités qui pouvait l'apaiser. Elle voulait bien autre chose.

Pour dominer une situation aussi périlleuse dont il connaissait toutes les données, le Résident Général allait avoir sa parfaite connaissance du terrain et l'aide active de ces premiers « Marocains français », grands ouvriers de la première heure, qui mettaient en pratique la sagesse du proverbe arabe. « Les chiens aboient et la caravane passe ». Ils ne se laissaient pas détourner de leur but par l'incompréhension ou l'indifférence. C'est à eux que l'on

devait ce traité du Protectorat, ce traité de Fez du 30 mars 1912. Il était court, il était précis, et contenait l'essentiel.

Le particularisme des groupes berbères s'y trouvait respecté (1). Il était tout imprégné de cette claire ordonnance de l'esprit français, qui assemble les matériaux et les grandes lignes du plan définitif.

Enfin, l'outrecuidance allemande obtenait de nous ce qu'aucun raisonnement n'aurait pu obtenir. Son hostilité devenait pour notre action marocaine une réclame formidable. Le public allait suivre avec fièvre les premiers actes de ce Protectorat qui dès 1912, par la simple logique des événements, se trouvait être aux prises, sur cette marche de notre empire africain, avec ce même ennemi qui menaçait de près nos marches de l'Est. La lutte au Maroc n'était que le prologue de la grande guerre.

A Fez, en quelques jours, la situation militaire se trouvant déblayée, l'émeute calmée, un premier programme d'action marocaine s'imposait. L'unité de direction venait de faire ses preuves, un vrai chef commandait, chef politique et militaire, seul responsable.

Un décret du 11 juin 1912 renforçait encore ses pouvoirs. L'anarchie marocaine avait pris fin. Il devenait possible de songer à rendre la fonction d'ami moins dangereuse et plus avantageuse. La méthode d'expansion coloniale, si familière au général Lyautey, opérait. La colonne française se ravitaillait sur place et payait ses achats, à la stupéfaction du pays accoutumé aux

(1) Le Traité de Fez, par Robert de Caix. *Bulletin de l'Afrique Française*, avril 1912.

procédés des mehallahs chérifiennes, qui passaient comme un vol de sauterelles et laissaient après elles un désert. Aujourd'hui, le marché s'installait derrière la colonne qui mettait simultanément en action « le bâton et le morceau de sucre ».

Sitôt le Nord à peu près assagi, la question du Sud se posait. Tout y était encore dans un chaos inexprimable. Occuper cette région immense, venir à bout de cette fourmilière toujours en mouvement paraissait impossible.

Les caïds du Sud vivaient dans leurs domaines, fiefs héréditaires grands comme des provinces; ils y entretenaient une nombreuse clientèle et se combattaient mutuellement. Le Protectorat fit son choix, s'attachant, entre les plus maniables et les plus puissants, ces Glaoua que notre occupation venait de sauver du désastre, au moment où ils allaient payer fort cher leurs sympathies françaises. Notre victoire rétablissait leur prestige.

Les premiers jalons de la politique du Sud étaient posés; les grands caïds devenaient nos associés, partenaires sur lesquels il faudrait exercer une adroite surveillance. Ils « mangeraient », c'était inévitable, suivant la loi féodale qui demeurait celle du pays et la seule que l'indigène consentît à tolérer; mais le contrôle français, reprenant l'ancienne politique des rois de France, allait réduire ces appétits et s'interposer, de plus en plus efficacement, entre les suzerains et leurs vassaux.

Cette politique du Sud pouvait seule suppléer aux centaines de mille hommes qu'aurait exigés l'occupation complète de cette vaste région.

Au Nord, à Fez, centre d'une civilisation homogène

et très avancée, la manœuvre ne pouvait être la même ; les contrastes qui séparent les grandes zones marocaines posaient les lois de leur pénétration.

L'action ouverte, dès les premières heures, au bruit de la fusillade, les entretiens avec les oulémas, leur initiation à toutes les difficultés de ces premiers instants portaient leur fruit. « L'intelligence » de Fez, association mystérieuse reliée aux zaouïas les plus lointaines, renseignée sur tous les mobiles et sur toutes les opinions du monde musulman, connaissait la sympathie du général pour l'Islam. Elle en suivait la progression depuis bien des années.

Un pacte tacite s'était établi. L'action si rapide du chef français ne rencontrait pas les mauvais vouloirs habituels; ses actes de gouvernement, son extrême hardiesse et sa ferme autorité ne soulevaient pas d'opposition grave et les soumissions acquises ne se démentaient plus.

Cependant, Moulay-Hafid, lui, ne se ralliait pas, il appartenait au camp ennemi. Plusieurs fois, il eut quelques velléités de lui échapper, mais l'indolence et la défiance l'emportèrent sur ces impressions passagères. Il se retranchait derrière son inertie. Il fallut brusquer les choses et se résigner à l'inévitable. Le 6 juin, on l'envoyait à Rabat, et la succession était ouverte. Son frère, Moulay-Youssef, sortait de l'ombre, mais dans quel état d'affaissement et de torpeur!

Longtemps il était resté ainsi, effarouché, inabordable, comme quelque bête peureuse traquée hors de son silence. Un jour il s'humanisa tout à coup. Cela vint au cours d'une chevauchée faite, botte à botte,

avec le général, une heure après le départ de Moulay-Hafid. Ainsi c'était donc vrai ! Son tour était venu ! Subitement, ses yeux s'éclairèrent, il se redressa, releva fièrement sa monture et, transfiguré, s'élança vers l'avenir. Il devenait un homme, il avait confiance, et le général comprit que ce long débat intérieur, l'un des plus graves, avait pris fin.

Il avait un Sultan.

En attendant de pouvoir le montrer au peuple comme « l'imam au nom duquel se dit la prière », il fallait recevoir seuls les pachas et les autorités urbaines, les protégés français, les principaux commerçants indigènes, répondre à leurs demandes, promettre la liaison rapide avec la côte, éternel désir de Fez, la fin de toutes les difficultés du présent, le début des éclosions de l'avenir. Et, pendant ce temps, Moulay-Hafid installé à Rabat clamait à tous les échos ses trois vœux ingénus : visiter Paris, aller en aéroplane, abdiquer.

Peu lui importait ce qui se passait à Fez pendant ces mois de juin et juillet où la double action parallèlement conduite attirait à la Résidence négociants et notables, pendant que la ville apprivoisée et subjuguée ne songeait qu'à l'accomplissement d'un vœu toujours inassouvi : être reliée à la côte.

Le Protectorat fermement dirigé prenait en mains les questions en suspens, solutionnant les plus pressantes : internationalisation de Tanger, chemin de fer Tanger-Fez, négociations franco-espagnoles, attaquant les grandes directives : développement économique, étude des ports, opérations militaires sur les confins algéro-marocains.

Au début de juillet 1912, le programme d'action

était en pleine éclosion, le vieil empire chérifien ressuscitait à vue d'œil; le Maghzen se reformait, et le général Lyautey, qui avait dit dès les premiers jours : « la clef de la question est à Fez », se hâtait d'obtenir de Fez l'indispensable appui sur lequel il allait étayer sa politique indigène. Tout ce qui comptait dans la ville sainte venait peu à peu se grouper autour de lui. Il levait l'état de siège, contrebattait l'action allemande, apaisait le mécontentement chronique de l'Espagne, tout en confiant au général Gouraud la direction d'une puissante masse de manœuvre qui allait assurer la pacification du Nord.

Ce premier déblaiement était encore précaire, à peine esquissé. Il fallait tout maintenir à la fois, donner l'essor aux régions à peine apaisées, les sillonner en tous sens par des voies de pénétration. A chaque pas nouveau, à chaque initiative, les conventions internationales se dressaient, bornes infranchissables, irritantes, souvent imprévues.

Alors le général se tournait vers sa meilleure arme : la politique des grands travaux. Le chemin de fer militaire à voie étroite entre Casablanca et Rabat précédait de peu le Rabat-Meknès qui devait amorcer le Rabat-Fez. Rabat, pour mille raisons faciles à saisir, devenait le centre du Protectorat.

Placée entre Casablanca et Meknès, au centre de la région la plus paisible et la plus peuplée de l'empire, Rabat devenait, pour la domination française, le terrain d'influence qui convenait à sa croissance rapide. De là, elle tenait Fez sans l'irriter par l'incessant rappel du contrôle et se rapprochait de Casablanca, âme de la première colonisation, tout en gardant, soit envers le colon, soit envers l'indigène, sa pleine indépendance.

Les actes décisifs se précipitaient; la mission de Segonzac travaillait le Gharb, encourageait la colonisation française, cherchait à diminuer l'obstruction espagnole. Partout, l'action politique et militaire marchait du même pas. Le Maroc, encore instable, commençait à prendre forme. Après trois mois d'action directe et méthodique, le résultat apparaissait, mais tout restait encore gros de menaces et le Sud grondait.

Paris accueillait chaque incident nouveau non sans récriminations assez vives. Très fier, en réalité, de son Protectorat marocain, il ne s'en plaignait pas moins, en toutes circonstances, et l'accusait de voir trop grand. L'écho de ces mécontentements résonnait jusqu'au Maroc; on s'amusa longtemps à Fez de l'épisode du grand rabbin qui, se croyant des appuis solides à la Chambre, voulut s'en servir au profit d'un juif du mellah, pris en flagrant délit de vol de cartouches. « Rendez-le moi ou vous aurez une interpellation », disait-il aux autorités militaires.

Le premier 14 juillet du Protectorat fut solennellement célébré à Fez. Des secours distribués aux chorfas pauvres, aux israélites, aux étudiants de Karaouiyin gagnèrent le cœur de la plèbe; du pain et de la viande furent donnés aux pauvres gens. Une revue des troupes victorieuses les groupa sous les murs de la ville, devant le Résident Général et Moulay-Youssef dont le règne allait bientôt s'ouvrir. Fez apaisée regardait ses deux maîtres assis l'un auprès de l'autre.

Quelques instants après, le général allait, en grand appareil, déposer dans le tronc de Moulay-Ydriss, la mosquée trois fois sainte, les pièces d'or qu'il y porta

dorénavant chaque année à pareille date, et cette offrande inattendue fut l'un de ces gestes heureux qui lui gagnèrent la ville.

Il venait d'exposer aux notables rassemblés autour de lui pourquoi la collaboration établie par le régime de Protectorat n'était pas une vaine promesse, comment elle portait déjà ses fruits.

Quelques jours après, le gouvernement s'installait à Rabat, la question du Sultan était longuement débattue; allait-on garder l'énigmatique protégé de l'Allemagne? Moulay-Hafid se refusait à rien entendre. Un instant, un seul, il sembla sur le point de se laisser convaincre, mais le visage hostile se referma, l'abdication était inévitable, et Moulay-Youssef fut élu; les oulémas ratifièrent par leur vote le choix du Protectorat.

A ce moment même, la révolte du Sud éclatait. Le prétendant mahdiste, El Hiba, entrait dans Marrakech et toute la région du Sous s'insurgeait dans un formidable élan. La brillante campagne du colonel Mangin débloqua Marrakech, fit reculer « l'homme bleu » et ses partisans. C'était le grand recommencement de la campagne de Fez, avec les mêmes résultats.

A la fin d'août, le front Sud se stabilisait; Marrakech et sa riche plaine libérées s'ordonnaient sous la garde des grands caïds, fort heureux de retrouver la gérance des gouvernements de la plaine qui compensaient le maigre rendement des fiefs de la montagne. Ainsi, la question de Marrakech était réglée dans ses lignes principales. Les deux pôles du Maroc, ses deux cerveaux, ses deux centres essentiels se trouvaient reliés au Protectorat.

En trois mois, la première esquisse était au point, le plan d'occupation se dessinait avec ses lignes fermes, son horizon définitif et tous les traits qui le caractérisent. Il ne changera pas, sa force sera justement cette suite dans l'exécution, s'alliant à l'extrême souplesse du contrôle.

La méthode des « colonnes de stationnement » suivie par le général Lyautey avait partout heureusement fonctionné. La manifestation de la force appuyait les propositions de paix ; les négociateurs travaillaient à côté des soldats et, lorsque tous les procédés de conciliation ayant été mis en œuvre, il fallait en venir à l'action des armes, ce n'était qu'en dernier ressort mais de façon décisive, après une préparation minutieuse qui assurait le succès. La formule s'assouplissait partout aux circonstances et reprenait sa ligne dès que les circonstances le lui permettaient.

Le général se refusait énergiquement au raid qui n'impressionne guère l'indigène, et mettait en pratique ses deux axiomes : « manifester la force pour en éviter l'emploi », et « se garder par le mouvement ». La conquête marocaine se posait comme une « opération de pacification », un rétablissement et non une répression.

Les colonnes de stationnement (1) ont un itinéraire souple, elles s'attarderont « sur un point stratégique, de préférence aux confins de plusieurs tribus, à proximité d'un marché », et presque toujours les pourparlers sont efficaces ; s'ils échouent, l'occupa-

(1) La Pacification du Maroc, par Henry de Castries. *Bulletin de l'Afrique Française*, septembre 1912.

tion des kasbahs, où les indigènes entassent leurs biens pendant les périodes troublées, réduira la résistance.

C'est ainsi, sur ces données très simples, que s'effectuait la progression.

A Marrakech, sitôt l'entrée de la colonne Mangin, l'installation du bureau de renseignements et du poste de T. S. F. assurait la liaison entre la capitale du Sud et les centres actifs du Protectorat, et, le 1er octobre, le général Lyautey arrivait et réglait la question vitale : le choix des caïds. De ce choix allait dépendre la stabilisation du Sud. Au cours de ce premier voyage dans cette zone limitrophe des grands pays insoumis, il allait fixer les directives de l'action d'ensemble.

Sur tant de terrains différents, le Protectorat ne pouvait s'affermir qu'en décentralisant le commandement, en laissant aux régions une autonomie fort large, tout en les maintenant sous une règle unique. Les services locaux allaient s'adapter à ce jeu des intérêts particuliers et les commandants de régions s'assouplir à toutes ses exigences.

Dans le Sud, autant qu'à Fez, il fallait, sitôt la grosse opération militaire accomplie, organiser, déblayer sans se perdre dans le détail et ne tenir compte, pendant cette première mise au point, que de la grande impulsion politique et économique. Ainsi, le pays allait revivre du Nord au Sud et tenir tête aux éléments de trouble.

Comme il l'avait fait à Fez, le général appelait à lui les grands chefs indigènes de la région ; il leur exposait ce qu'il attendait d'eux, ce qu'il exigeait d'eux : l'union et la suite dans l'action commune vers un

même but. Il les ralliait à la cause du Maghzen et montrait le gouvernement indigène régénéré par l'appui de la France et s'appuyant sur des armes françaises. Sa parole respectueusement écoutée en évoquait la force, mais aussi la clémence.

Tout cela s'enveloppait d'urbanité et de courtoisie. Les grands chefs du Sud sont infiniment sensibles au ton et à la forme. La paix française, l'œuvre de rénovation présentée ainsi leur apparaissait sous un nouveau jour et, comme à Fez, l'impression produite était profonde.

Le prologue de la pénétration marocaine était achevé ; la victoire militaire du Sud effaçait le fâcheux souvenir des événements du Nord, l'unité de l'empire se reformait, le véritable travail allait commencer. Il s'agissait, après la mise au point rapide de ce premier déblaiement, d'établir les assises, et de construire, sur le plan du début si clair et si complet, la maison de l'avenir.

Auparavant, le général Lyautey tenait à s'expliquer lui-même devant la France, à montrer les résultats obtenus et les difficultés qui restaient à vaincre.

Il résumait, le 4 décembre 1912, devant la Commission des Affaires Extérieures et Coloniales, toute cette première partie de sa mission, exposant comment la métropole, après une crise de pessimisme à outrance, faisait montre d'un optimisme fort exagéré au sujet de la soumission marocaine. On la considérait comme un fait accompli et la ruée des colons inquiétait fort tous ceux qui connaissaient l'intransigeance des préjugés indigènes.

Ce maniement si difficile de l'orgueil musulman,

cette nécessité de le manœuvrer pas à pas, sans brusquerie, sans erreur de tactique, la masse du public continuait à l'ignorer et la plupart de ses directeurs politiques n'en savaient pas davantage.

Le général Lyautey allait se heurter à cette incompréhension, éternel obstacle de tous ceux qui travaillent sur terre islamique. Qu'il s'agisse de l'Égypte ou de l'Inde pour les Anglais, de la Turquie pour les puissances européennes, de l'Afrique du Nord pour la France, les peuples métropolitains et leurs dirigeants opposent aux questions vitales de toute politique indigène en pays d'Islam, la même obstination. Elle se place au travers du chemin des réformes les plus élémentaires, elle discute, elle tranche, elle affirme et s'impose, entravant la marche.

Pour la dominer, il faut une rare conviction, une inlassable énergie, une parfaite connaissance du sujet et, en pareil cas, ce qui emportera l'obstacle, ce sont deux facteurs essentiels : la séduction personnelle qui vient à bout des pires oppositions, et les dévouements que toute action suscite.

Le général Lyautey eut tout cela au service de sa cause. Il développa devant le Parlement sa méthode de « pénétration lente », sa division du Maroc en cinq régions, commandées chacune par un chef militaire. Il raconta le drame rapide, les événements de Fez, la déposition du Sultan, le choix du successeur, l'incendie du Sud, les opérations des groupes mobiles. Il expliqua le principe de leur activité et cette loi de la pénétration : ne jamais devoir reculer. Il montra le souple et ferme réseau qui, déjà, enveloppait la zone pacifiée et continuait à s'étendre. « On fait opérer, disait-il, des groupes mobiles en les fai-

sant aller et venir sans jamais battre en retraite, comme par un mouvement de balancier à amplitude de plus en plus grande. »

Il demandait d'importants crédits pour les chemins de fer, les routes, les ports, pour les écoles et les hôpitaux ; il fallait exploiter sans retard les premiers succès.

Il avait, cette fois encore, gagné sa cause, et pendant qu'il la plaidait devant la Commission des Affaires Extérieures, sa formule de gouvernement continuait à fonctionner au Maroc. Moulay-Youssef, devenu l'Imam du Maghreb, ne se raidissait plus contre la tutelle. Accepté par Marrakech, il était reconnu également par tout le Maroc assagi ; la dissidence même, tout en continuant la lutte, le reconnaissait comme seul chef religieux.

Ainsi, après avoir été pour le Protectorat un assez lourd fardeau, il devenait l'associé, la collaboration franco-marocaine se formait, les grandes lignes se posaient. L'emprunt accordé par la métropole allait permettre d'entreprendre les grands travaux.

A la fin de cette année 1912 si chargée de menaces, toute assombrie par les guerres balkaniques, par le bouleversement oriental, les succès marocains devenaient pour la France une sorte de revanche contre l'hostilité du destin. Evidemment, là comme partout, elle se heurtait à l'Allemagne, à son mauvais vouloir, mais, sur ce terrain, tout au moins, l'ennemi n'occupait pas la première place. Si l'Orient se fermait peu à peu, reniant le passé, le domaine élargi de l'Afrique du Nord compensait bien des déceptions.

De tout temps, il nous fut impossible de vivre sans un grand objectif colonial ; nos succès au Maroc com-

plétaient l'œuvre des Bugeaud et des Lamoricière et l'opinion française s'y attachait de plus en plus. Une seconde fois, elle désignait pour mener à bien la pacification marocaine celui qui, si heureusement, l'avait commencée.

Qu'était-ce donc que ce chef dont tous attendaient tout, qui avait, une première fois, obtenu l'impossible et repartait pour une seconde mission tout aussi difficile?

Comment allait-il l'accomplir? Quelle avait été sa formation? Le grand public ne connaissait de lui que ses principaux titres de gloire : Tonkin, Madagascar, Sud-Oranais. On lui confiait une tâche sans précédent : l'entière direction d'un gouvernement dont il assumait tous les périls, toutes les charges, sans paraître, un instant, craindre l'insuccès ou douter de son étoile.

CHAPITRE II

UN GRAND NOVATEUR

Comment apparaît-il à qui vient le surprendre en plein élan, sur son terrain de manœuvre, à l'une de ces minutes si fréquentes, où la tension de quelque difficulté nouvelle exaspère et met en relief ses traits les plus caractérisés?

Grand, souple, nerveux, très svelte, de pure race intellectuelle et physique, il a le long regard des grandes énergies, l'extrême finesse des mains qui correspond toujours à certains affinements de l'esprit. L'action, la volonté ont remodelé, peu à peu, les lignes du visage, la vive élégance de l'allure corrige ce que le pli du commandement, le poids incessant des responsabilités lui donnent, parfois, d'un peu lointain.

Mais ce sont les yeux qui dominent à eux seuls la grâce un peu brusque de l'ensemble, qui synthétisent le très rare assemblage des dons contradictoires. Ils concentrent en eux l'incroyable rayonnement que le sourire intensifie encore, à certains instants; dans

ces yeux volontaires passe et repasse à tout moment une indéfinissable lueur qui transforme, qui élargit ce que la parole vient rapidement d'indiquer et souligne sa puissance.

C'est à ce regard que l'on en revient toujours sans se lasser de suivre ses mille renouvellements. Il a pour coutume de scruter à loisir le regard auquel il s'adresse et d'y trouver ce qu'il y cherche. S'il ne le trouve pas, il s'en détourne et va plus loin, n'ayant pas de temps à perdre. Le trait dominant est toujours, à tout instant, la vision directe de l'obstacle, la hantise du but à atteindre et l'avance rapide vers ce but.

Le visage et les gestes trahissent fugitivement la complexité des intelligences développées à l'extrême, leurs contradictions, leurs feintes, leurs détours et leurs retours; mais, chez lui, la volonté domine ce jeu du second plan. Elle le gouverne et s'en sert. Elle utilise cette habitude d'analyse incessante de soi, des autres, analyse des choses, des faits et des êtres qui va se résoudre par la synthèse finale. Après une longue préparation le résultat jaillit soudain, d'un seul trait, sans une défaillance, sans une rature.

Auparavant, toutes les solutions auront été envisagées, rejetées l'une après l'autre, après avoir eu chacune leur minute de faveur. Aussi celui qui dirige donne-t-il quelquefois, à ses hôtes d'un jour, une impression de mobilité tout à fait inexacte. Cette fantaisie apparente n'est que le passager effet de la recherche. Sitôt la décision conquise, son esprit s'en détourne et part sur une donnée nouvelle, sans plus s'attarder. La question est classée, elle prend place dans les dossiers, modèles d'ordre et de clarté, au-

tant que dans une prodigieuse mémoire qui ne connaît pas de limite.

Nul n'aura souffert davantage du sentiment de la brièveté des heures. Au cours de ses campagnes successives, en Asie comme en Afrique, il gardera cette hantise de la fragilité des plus grands efforts lorsqu'ils ne vont pas directement à leur terme. Le temps est mesuré pour toute œuvre, le destin fantasque réserve mille traîtrises à ceux qui l'oublient, et lui ne l'oublia jamais. Il a encore cette curieuse dualité des vrais combatifs qui luttent âprement, tenacement pour leur conception du moment, tant qu'elle n'est pas réalisée, puis s'en détachent ensuite avec une facilité qui surprend.

Ce sera leur force parfois, mais souvent aussi leur faiblesse, car pour acquérir sa formation définitive l'œuvre réclamera d'eux au-delà de ce qu'ils imaginent. S'ils s'en éloignent trop tôt, une partie de leur effort disparaîtra, quelques grandes lignes seules survivront. L'Algérie des Bugeaud et des Lamoricière, l'Egypte des Cromer ont subi cette diminution.

Les vrais novateurs sont toujours des isolés. Autour d'eux, les énergies qu'ils avaient le mieux captées au profit de leur effort hésitent parfois à les suivre. Le fluide subtil qui les différencie des autres hommes et leur donne une résistance spéciale les en sépare. Ils suscitent de grands dévouements, de grandes abnégations, des amitiés intellectuelles passionnées, des collaborations intenses, mais ils exigent de tous, à tout moment, le maximum de rendement. Ils suscitent aussi des haines.

Ils assimilent tout, épuisent tout et continuent leur route.

On crie à l'ingratitude sans comprendre que c'est, tout simplement, l'action qui les emporte. Ils lui sacrifient bien plus encore et lui donnent, sans compter, ce que tant d'autres se réservent jalousement : vie intérieure, objectifs personnels, petites ou grandes joies, petits ou grands bonheurs. S'ils lui livrent ainsi ce dont est fait le charme profond d'exister, ils admettent avec peine qu'autour d'eux la plupart reculent devant un pareil sacrifice et oublient que, pour l'accepter, il faut aussi ces heures de réalisation complète qui rachètent tout, qui compensent tout.

S'ils y songent, ce ne peut être que passagèrement; le sentiment de la brièveté du temps les replonge si vite dans l'action ! Ils la dominent, mais elle les entraîne et les subjugue. Elle se venge de leur volonté en lui imposant ses voies.

En France, où l'individualisme à outrance est impatiemment accueilli, bien qu'il soit notre trait le plus marquant, de tels esprits seront forcément portés vers les grands essais coloniaux. Ils tailleront au loin ces domaines sans lesquels nous ne pourrions faire fonction de grand peuple. Ils seront un Dupleix dans l'Inde, un Lyautey au Maroc. Ils emporteront partout avec eux la forte empreinte du terroir. Leur construction soit asiatique, soit africaine sera française avant tout, car pour faire œuvre durable, il faut être intensément d'une race et d'un sol.

Leur architecture aura la ligne ferme et ample qui caractérise nos meilleurs édifices. Elle sera définitive, et ceux qui devront ou la continuer ou la reproduire s'efforceront d'en préserver l'ordonnance et d'en copier l'inimitable clarté; mais rien ne doit valoir,

par la suite, cette plénitude des premières heures, lorsque, seul maître à son bord, on fait front à toutes les attaques, aux remontrances qu'apportent les courriers, aux coups de frein de la métropole, avec, pour unique soutien, l'enthousiasme de ceux qui partagent votre effort et s'émerveillent de ses effets en oubliant combien ils ont tremblé devant ses audaces.

Du reste, si les grandes individualités s'éloignent instinctivement du centre de toutes les critiques, pour se mieux livrer à l'action, leur pensée ne peut cependant se détacher de cet arbitre lointain dont elles dépendent et qui leur versera — parmi beaucoup d'amertumes — le tonique dont elles ne sauraient se passer. Ce contre-poids, cette opposition souvent salutaire qui parfois irrite, parfois entrave, parfois aussi régularise l'élan, ce sont les génératrices d'énergie, et le jugement final sortira de là-bas, du centre de toutes les critiques.

Les premières expériences coloniales du brillant officier de cavalerie qui devait, un jour, devenir si exclusivement africain après avoir si été passionnément asiatique, lui vinrent de l'Algérie. C'est là, au cours d'un assez long stage dans les spahis, qu'il eut l'occasion de se mêler à l'élite musulmane.

Il se prit d'une sympathie toute spontanée pour sa forme de pensée et d'expression, pour son traditionalisme. Il aima son aristocratie égalitaire, son respect de la caste et cette familiarité tout intime avec ce qui lui plaît dans toutes les castes. Il apprécia son goût de l'intelligence, son culte de l'amitié et sa persuasion qu'il n'y a pas d'êtres inférieurs, mais que le

premier mendiant venu a le droit d'aspirer au plus brillant destin.

L'Islam orgueilleux et défiant est infiniment sensible à tout effort sincère pour le comprendre. Il ne se laisse entrevoir que de ceux qui l'approchent en ménageant son extrême susceptibilité. Pour être de ses amis, il faut s'astreindre à l'observation minutieuse d'un code des usages très formaliste et très complexe; la moindre infraction sera pour lui l'impardonnable offense. Il ne se prête au dialogue qu'après de lents préambules; qui cherche à l'entendre doit se prêter à de longues digressions. La voie directe n'est pas la sienne. Très peu d'Occidentaux l'ont écouté sans impatience. Ceux qui consentirent à suivre les détours d'une demi-initiation — la seule permise à tout étranger — s'étonnèrent de sa tolérance et de la saveur très rare d'un détachement philosophique qui a des envolées sublimes. Cette compréhension est indispensable pour travailler sur terre islamique. Ce que l'on appelle « la politique indigène » du général Lyautey est précisément le sentiment précis de l'idée musulmane. L'ayant une fois déchiffrée, il ne l'oublia plus et la retrouva sur toutes les routes du monde. Il en suivit partout les variantes, sachant qu'elle n'est pas immuable et qu'elle évolue comme toute conception humaine, s'adaptant au sol et aux circonstances.

Cet Islam dont le visage extériorisé, la formule rituelle sont pareils, que ce soit en Egypte, dans l'Inde, à Damas, à Stamboul ou au Maroc, se nuance à l'infini. Sa rigidité n'est qu'un masque. Le grand passionné des voyages, accoutumé à voir et à s'imprégner de ce qu'il voit, s'en souvint plus d'une fois.

Pour se promener à l'aise dans le dédale des autres civilisations, il fallait, au préalable, connaître la sienne dans toute sa plénitude, avoir tout étudié, s'être donné le temps de tout approfondir malgré la vie débordante et sans répit, lire dans le passé comme dans le présent et compléter le livre par la vision directe sans laquelle, malgré tout, on ne sait rien. Alors le voyage acquiert tout son prix.

Ce qu'apprennent les essais des autres, saisis sur le vif, lorsque l'imagination est aux prises avec ses propres essais, rien ne le remplace. De quel regard lucide ceux qui vont agir et possèdent les ressorts de l'action voient les erreurs qu'ils éviteront, les réussites dont ils s'inspireront en leur ajoutant ce que certains esprits portent en eux : le renouvellement total.

Toute improvisation féconde en résultats rapides s'appuie souvent sur une très longue préparation. Pendant des années de débats intérieurs, de réflexions, d'observation patiente et serrée, l'idée a pris corps. Elle sortira d'un seul jet. Elle sera quelquefois la synthèse des formules qui la précédèrent, mais elle leur ajoutera sa propre force créatrice. Sa marque originale sera d'avoir devancé son temps ; elle supprimera les tâtonnements du présent, emportant avec elle la foule indécise vers les réalisations plus complètes. La foule proteste, résiste, puis admire et suit.

Ceci est vrai pour les grands artistes autant que pour les grands créateurs ; du reste leur parenté intellectuelle est étroite.

Au cours de cette longue croisière qui devait aboutir au Tonkin, celui qui, bientôt, allait créer pour

son propre compte, eut tout le loisir d'observer le fort et le faible des diverses conceptions coloniales.

Dans une lettre écrite sur la route du Tonkin, entre Marseille et Hanoï, le colonel Lyautey, retrouvant la grande œuvre britannique, notait, en vue d'Aden : « Puissance anglaise, — unité de plan, — continuité dans les desseins, — stabilité gouvernementale, méthode inflexible, instantanéité d'exécution, sens pratique, ténacité, appropriation essentiellement élastique aux pays et aux climats. En un mot, tout ce que nous n'avons pas ».

Il regardait, à Périm, les bâtiments cossus et définitifs, le « j'y suis j'y reste » du grand empire, sa précision, sa règle autoritaire mais sans mesquinerie. Et, visitant à Aden les installations du quartier militaire, les casernes gaies, aérées, faites pour la vie saine et la bonne détente, l'auteur du « *Rôle Social de l'Officier* » et du « *Rôle Colonial de l'Armée* » retrouvait avec enchantement, mises en pratique, ses idées les plus chères. Il note ce qu'il appliquera lui aussi, à son tour, dès la première occasion, cette « vie complète » des « barracks » anglais, leur hygiène, leur intimité, et jusqu'à ce luxe des fleurs dont il est impossible d'exagérer la vertu toute puissante sur la nostalgie de l'exilé. Ne suffit-il pas souvent d'un détail heureux, d'un peu de beauté pour guérir le cafard colonial, ce terrible destructeur d'énergie?

Partout, dans le grand domaine britannique, il retrouvera « l'unité de doctrine, de méthode et de but. » Cette méthode coloniale, qui laisse à chacun la plus large initiative, ces traits distinctifs du *colonial*, civil ou militaire, comme il les avait exposés, les voici devant ses yeux. Il y ajoutera, quand son

heure viendra, ce que sa prodigieuse faculté d'adaptation lui inspirera sur place, mais les grandes lignes de sa construction personnelle lui étaient déjà depuis longtemps familières; il pouvait écrire, en découvrant à Aden les « barracks » du Lincolnshire : « Je nage en plein dans l'application de toutes mes idées »; car, autant que les Britanniques, il avait « l'initiative dans le sang ».

Son action allait, cependant, différer de l'action anglaise par un facteur essentiel. Tout grand colonial anglais reste un fonctionnaire. Qu'il soit maître de l'Inde, ou de l'Egypte, ou de Chypre, ou de Gibraltar, ce qu'il édifiera autour de lui, sur le coin de planète où son destin le pose, deviendra un morceau d'Angleterre; morceau entier, solide, fait pour la vie anglaise, pour ses joies, ses plaisirs, ses préjugés et ses coutumes. L'indigène, « the native », ne peut y trouver place. On le maintiendra fermement au dehors, derrière la clôture; s'il tente de la franchir, un blâme latent, mille fois pire que toute opposition ouverte, lui fera sentir son indiscrétion.

Ce point faible de l'armature britannique, cette barrière isolatrice étaient à l'opposé de ce que rechercherait le colonel Lyautey dès ses premiers commandements. Il allait mettre en œuvre la collaboration avec l'indigène, l'association avec ses chefs naturels, la formule du gouvernement à deux : protecteur et protégé. C'était supprimer le fâcheux postulat du vaincu forcément hostile, toujours irréconciliable, au point même de préférer son propre effondrement au triomphe d'un vainqueur qui ne lui assurera que la sécurité matérielle.

La sourde haine que les Anglais soulèvent parfois

autour d'eux, malgré l'indiscutable justice de leur règle et la prospérité, effet de leurs institutions, l'œuvre coloniale si française du général Lyautey ne la rencontra jamais.

Il sut obtenir, partout, la foi presque aveugle et de son entourage et de ses subordonnés; il sut se concilier les populations qu'il venait de soumettre. Toute aversion cachée lui était intolérable, il préféra toujours l'opposition ouverte. Pour lui, travailler sans être compris est une véritable souffrance, un amoindrissement de la personnalité. La sienne s'intensifie par l'échange des idées, par ce qui jaillit de la discussion, cette discussion qu'il recherche, qu'il provoque, s'irritant lorsque l'involontaire abdication que rencontrent certaines intelligences, arrête net une résistance qui cède et se dérobe avant d'avoir été pleinement convaincue.

En rade de Tourane, le gros village annamite, M. de Lanessan, qui s'y trouvait en tournée d'inspection, se saisit du nouvel arrivé et lui exposa, sur place, sa politique indigène : « Faire du protectorat et non de l'administration directe. Gouverner avec le mandarin et non contre le mandarin ». La minorité qui gouverne n'ayant pas les moyens de se substituer à la multitude indigène et ne pouvant que diriger et contrôler. Ces premiers entretiens furent décisifs, ils confirmaient une certitude. La sûreté de mémoire des cerveaux formés pour l'action leur permet de faire fonctionner à tout moment l'appareil enregistreur, avec une précision parfaite. Ils n'oublient rien, jamais ils ne reviennent sur la décision prise, sur le jugement porté soit sur un homme, soit sur un fait.

Le temps perdu par l'irrésolution habituelle aux intelligences courantes leur est inconnu. Agir vite et ne pas disperser son effort, voilà leur secret; les heures accordées à toute énergie humaine sont si courtes!

Aux colonies, cela importe plus qu'ailleurs. La rapidité de la vision, le souvenir précis des notes glanées en cours de route, la fixité du plan, la souplesse et la multiplicité des moyens, tout doit s'unir. Il faut encore cette puissance illimitée de travail que possèdent quelques rares cerveaux et qui permet de reprendre à toute heure la page commencée ou l'idée directrice.

Ils ont le privilège de ne jamais s'en distraire; allées et venues, mouvement de l'entourage, incidents imprévus de la lutte quotidienne d'une grande machine toujours en activité, ne réagissent sur eux qu'en surface. Ils savent préserver, envers et contre tout, leur action principale, elle suit son chemin.

Cette continuité s'impose à tous les organismes de l'œuvre, elle rencontre d'autres forces, s'allie avec elles. Ainsi s'édifie une grande construction coloniale où tout doit surgir instantanément, faire front aux hostilités ouvertes, aux rancunes cachées, aux défiances qui s'opposent à toute initiative. La hardiesse et la rapidité des actes semblent, pour tant de gens qui s'en tiennent aux méthodes courantes, les avant-coureurs de la catastrophe. Le succès seul dissipe ces préventions, mais il contient aussi sa goutte d'amertume et ne dédommage pas toujours de certaines heures, dont l'ombre ne s'efface jamais entièrement.

Aussi n'est-ce pas pour lui qu'agissent les énergies

dont émane une force créatrice. Elles suivent une impulsion qui les emporte bien au-delà d'elles-mêmes et négligent d'utiliser à leur profit ce qui les distingue des autres hommes.

Leur œuvre les absorbe et les asservit, bientôt elle les dépasse. Ils voient ses erreurs de détail, erreurs inévitables; la brièveté du temps leur interdit de les rectifier ou de s'y attarder, ils s'acharnent à sauver l'ordonnance de l'ensemble.

C'était à Rabat, en mai 1918, dans l'une de ces discussions que le général Lyautey provoque si volontiers chaque fois que le va-et-vient incessant qui l'entoure met à sa portée quelque nouvel interlocuteur. Celui-ci arrivait de Marrakech, après un long voyage d'étude. Il émettait quelques critiques sur la politique du Sud et visait surtout l'attitude incertaine d'un caïd dont la fidélité pouvait sembler douteuse. L'objection avait visiblement touché le but malgré le geste d'impatience qui venait de l'accueillir; elle se classait dans l'une de ces multiples cases d'où elle sortirait, au moment voulu, mais la riposte partit sans retard : « Si je passais mes jours à contrôler, où trouverais-je le temps de gouverner? ».

Les grandes lignes d'abord, le détail ensuite et seulement lorsqu'il se relie aux grandes lignes. C'était, bien avant le Maroc, déjà tout le programme basé sur la mise en pratique du principe suivant : à mesure que l'occupation s'élargit, développer les pouvoirs des commandants de région, alléger la tâche du commandement central. Accorder aux grands lieutenants de la grande entreprise ce que l'on exigea si souvent pour soi-même : une initiative de plus en plus large, mais aussi leur imposer la loi

que l'on sut accepter : tout obtenir avec le minimum de moyens.

Par tous ces côtés, par d'autres encore, l'action du Protectorat marocain, conduite par le plus traditionaliste des esprits, s'apparente aux conceptions des démocraties américaines. Elle est aussi hardie, aussi novatrice. Elle devance également son temps tout en essayant de sauvegarder ce qui peut encore subsister du passé. C'est un trait caractéristique de notre époque, que ce culte de l'opinion démocratique pour l'individualisme : elle l'exalte, elle l'acclame, toujours prête à le dévorer s'il arrête un instant sa course.

Celui duquel tout va dépendre est sur la brèche, les regards sont braqués sur lui ; il sait que l'apparence même d'une erreur lui serait fatale. Tout en méprisant parfois cette foule anonyme qui juge et tranche sans connaître les données du problème, il se penche cependant vers elle, car cette opinion si partiale, si injuste à ses heures, avec toutes ses imperfections, tous ses remous, tous ses doutes, c'est déjà la voix dominante qui prépare le premier énoncé des jugements de l'avenir, et rien n'est plus poignant à suivre, pour le spectateur impartial, que ce corps à corps avec ses brusques fantaisies. Souvent, elle paraît sur le point de submerger la résistance opposée à son impression du moment, mais, dans une lutte en apparence très inégale, c'est elle qui cédera, subjuguée par cela même qui lui demeure obscur.

D'aussi rudes victoires contiennent peut-être le ressort des reprises immédiates de l'action. Alors, en pleine lutte, rien ne compte plus. C'est vraiment

la joie de l'effort pour l'effort, l'oubli de toute ambition personnelle.

Le fardeau des hommes qui assument une pareille tâche et s'en font les grands responsables est immense. Ils entraînent dans leur sillage de jeunes énergies qui, gagnées par la contagion de l'élan, viennent à eux en confiance. Ils finissent par attirer souvent ce que le pays renferme de plus rare et de plus complet; tout cela s'appuie sur leur volonté, sur leur force créatrice. Il faut avoir la tête solide pour éviter, à certaines heures, le vertige de pareilles responsabilités. Peu de cerveaux s'en affranchissent, et ceux-là seuls atteindront le but, s'ils ne sont pas les victimes d'une saute d'humeur de la métropole toujours portée à méconnaître ce que leur disparition entraînerait : désastres irréparables, efforts brutalement anéantis. Indifférents à ce danger, ils utilisent tout, jusqu'à leurs erreurs, et continuent la route.

Une qualité essentielle, l'autorité, émane tout naturellement de certains chefs sans qu'ils la recherchent. Elle fait à tel point partie d'eux- mêmes, elle leur est si familière qu'ils s'efforcent, au contraire, de l'atténuer, car elle leur nuisit parfois, arrêtant la critique qu'ils attendent, dont ils ont besoin et qui leur échappe — ce dont ils s'irritent — à l'instant précis où elle allait s'exprimer.

Le général Lyautey vit, pour la première fois, au Tonkin, appliquée par Lanessan, une méthode qui tenait compte, largement, des susceptibilités légitimes de l'indigène, et ceci lui faisait écrire, plaidant déjà pour l'initiative : « Une colonie est une entreprise où il faut un entreprenant et un audacieux ».

Les grands coloniaux sont forcément des esprits universels. Au loin, ne faut-il pas tout savoir, tout approfondir pour tout débrouiller, tout lire pour acquérir la notion d'ensemble du vaste monde, de ses complexités, de ses recommencements, tout comprendre pour pouvoir tout assimiler?

La connaissance intime des idées et des réalisations d'autrui permet à celui qui gouverne à son tour d'entrevoir, au moment voulu, la solution de l'énigme qu'il est chargé de résoudre. Plus les difficultés s'amoncellent, mieux il fait front. Le délassement d'un immense effort sera de pouvoir s'en abstraire parfois pour se pencher sur l'effort des autres, ou de s'imprégner d'art, de pensée, de spéculations sans but précis, enfin de respirer un air libéré de toute fièvre d'action immédiate.

Alors, au sortir de ce bain d'oxygène, la reprise du mouvement sera une véritable joie et l'esprit sautera l'obstacle avec une souplesse renouvelée.

Cette formule de travail et de récréation si parfaitement française est aux antipodes de la modération britannique. Ainsi, chacun assimile ce qu'il absorbe en cours de route suivant sa formation individuelle. Aux esprits synthétiques, tout devient occasion de rassembler ce qu'ils utiliseront par la suite. Les analystes recherchent le fait précis qui confirmera leur thèse, et les Anglais sont des analystes.

Dès ses premiers pas au Tonkin, l'ami et le disciple que Galliéni venait d'appeler auprès de lui se vouait corps et âme à l'œuvre commune. Il appréciait ce don si rare, qui allait être le sien, d'inspirer une confiance sans limites, de susciter des dévouements surhumains. Il apprenait, pour la première fois, sur

le vif, la valeur de ces initiatives qu'un vrai chef encourage et par lesquelles son action aboutit.

Cette pacification du Haut-Tonkin, dont la souple armature allait être bientôt appliquée à Madagascar, le général Lyautey la reprendra au Maroc sur une plus vaste échelle, l'adaptant au pays, l'enrichissant de toute l'expérience acquise.

Le Berbère de l'Atlas qu'il devra soumettre, et que personne avant lui n'aura pu dompter, lui rappellera souvent ses adversaires du Haut-Tonkin. Certains traits, entre les plus marquants, se retrouvent chez toutes les populations montagnardes. Au-dessus d'un certain nombre de mètres, où que ce soit, elles acquièrent les mêmes vertus et les mêmes entêtements, une pareille résignation devant la rudesse de la vie ; tout est simplifié à l'extrême. L'individu devient un être primitif, sain et courageux, méprisant la mort et les gens de la plaine.

Piraterie tonkinoise et rébellion marocaine ont de grandes similitudes. L'une et l'autre ne sont pas du vulgaire banditisme, mais l'opposition traditionnelle des éléments de la montagne qui se refusent aux servitudes acceptées par la plaine. Périodiquement la montagne descend pour s'approprier les récoltes dont elle est privée, et les chefs de clans prennent la tête du mouvement.

Au Tonkin, comme dans l'Atlas, les « marches » occupées par les fiefs indépendants sont des îlots d'insoumission séculaire que peut seule entamer l'action politique. Au Tonkin comme au Maroc, un chef colonial aux prises avec les hasards de la rébellion peut avoir toutes les hardiesses tant que le succès lui obéira. Chacun de ses efforts devra mettre

en jeu toutes ses facultés, les tendre à l'extrême et, s'il a négligé de s'adjoindre de vigoureuses initiatives, le temps lui manquera pour atteindre le but. Elles seules lui permettront de commander sans trébucher sur le détail ; il faut avoir été soi-même, un jour, l'une de ces forces de second plan pour oser jouer ensuite le grand premier rôle.

Tout haut commandement colonial se heurte à l'âpre désir d'en venir aux mains qui gagne l'officier d'un poste à portée de l'ennemi, harcelé par lui, harcelé par ses propres hommes pressés d'en finir. Il faut alors une volonté de fer pour maîtriser l'élan, qui risque de compromettre le patient cheminement de la préparation politique.

L'alliance étroite de deux indépendants : Galliéni et Lyautey, allait être pour celui-ci la leçon sur le terrain dont il dira, pendant la colonne de Ketuong : « Si vraiment j'ai bien mené une avant-garde de Galliéni, je suis payé de tout ». Combien de fois lui appliquera-t-on, par la suite, ce même hommage !

La joie sans ombre de l'action, sa griserie, son atmosphère, le nouveau venu la rencontrait enfin avec cette saveur toute particulière de l'action coloniale. Il en savourait les contrastes, la vie de confort raffiné à l'extrême, un jour, tout en beauté, tout en lumière, dans la splendeur du désir, et la perfection du cadre ; le lendemain, le grand appel de la vie sauvage, sa lutte sans atténuation, ses duretés, ses souffrances physiques, mais aussi son incroyable allègement de l'esprit. Après de telles oppositions, il n'est plus possible d'agir sans leur stimulant. La routine, l'habitude diminuent ou exaspèrent. Elles appellent l'ennui, impitoyable destructeur de toute énergie.

HOOVER WAR COLLECTION

Certaines rencontres opérées au moment opportun orientent une carrière, et déterminent son rayonnement. La rencontre Galliéni-Lyautey eut cette heureuse fortune. Les difficultés du Haut-Tonkin mettaient en œuvre le grand jeu politique et militaire où cent fois se risque le tout pour le tout ; la chance devient alors le meilleur argument. Le nouveau venu essayait la sienne, préparant seul cette première campagne d'hiver qui paraissait aux vieux habitués de la région une folie. Le succès confirma ses idées et ses rêves. Comme il l'écrivit au moment même, c'était « sa première mission d'organisation, d'exercice du pouvoir, de commandement sans contrôle, d'exécution immédiate », enfin tout ce qu'il avait si ardemment attendu.

Il appliquait ses formules personnelles, créant le poste sur l'emplacement choisi par lui, posant le village à l'abri du poste et, près de ce village, le marché, centre d'échange entre la plaine et la montagne. Créer de la vie, « ego feci », joie suprême du vrai colonisateur.

Cette brillante campagne a pris fin. Ce sont, ensuite, de longs mois à Hanoï, le corps à corps avec les bureaux, complément indispensable à l'éducation politique et, comme intermèdes, une excursion dans l'Annam, à la cour de Hué, les promenades avec l'étrange petit prince si mal élevé par le gouvernement protecteur, et Saïgon, la grande potinière coloniale ; mais, là encore, les questions essentielles se posent, problèmes de grande colonisation, de grande pénétration qui attirent passionnément l'esprit le plus curieux qui soit.

Le brusque appel de Galliéni vient clore cette pre-

mière phase. Galliéni, qui commande à Madagascar, réclame un collaborateur dont il vient d'éprouver la souple et ferme trempe. Il le veut, il l'exige et l'obtient, car il ne peut plus s'en passer.

Après deux ans de travail incessant, le lieutenant-colonel Lyautey quittait la terre indo-chinoise pour exercer sur un nouveau terrain ses facultés d'organisation. Il partait après une série de succès ; la pacification du Haut-Tonkin était acquise, son œuvre personnelle laissait partout sa forte empreinte, il ne pouvait plus douter de sa vocation véritable, et l'officier de cavalerie, demeuré toujours fidèle à son arme, appartenait dorénavant à la France coloniale. Il allait se donner tout à elle, franchissant rapidement les étapes, allant d'une marche alerte vers son action individuelle. Il s'en était fallu de peu que cette action ne fût tout asiatique, l'ébauche du Haut-Tonkin allait l'entraîner vers le problème chinois lorsque l'appel de Galliéni se fit impérieusement entendre. Cette première expérience était décisive; soit à Madagascar, soit au Sud-Oranais, et plus tard au Maroc, le disciple de Galliéni retrouvera partout ce double courant indigène, soumis et insoumis, avec l'opposition de ses torpeurs et de ses violences, de ses contrastes impossibles à diriger d'après une loi unique. Les décrets venus en droite ligne de Paris n'y pourront rien, ils sembleront, sur place, d'une étrange incohérence.

Chef d'état-major du corps d'occupation, chef du bureau militaire au Tonkin, ayant eu entre les mains tous les fils directeurs, le nouvel initié a pu suivre d'Hanoï les raisons profondes qui viennent amoindrir le succès obtenu. Il écrira sur la route de Madagas-

car : « Il n'y a pas de méthode, il n'y a pas de cliché Galliéni, il y en a dix, il y en a vingt, ou plutôt si, il y a une méthode qui a nom souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances. »

Et voilà bien sa formule personnelle, celle du renouvellement incessant, ennemi de la routine, de la morne attente du câblogramme qui n'apporte souvent qu'une nouvelle occasion de ne rien faire. Nul, plus que lui, n'aura mieux compris, au cours de ses expériences coloniales, le « Français individuel », missionnaire, explorateur, soldat, commerçant, colon ou simple voyageur ; grands impénitents de la vie, qui sont toujours les mêmes, acharnés à scruter de nouveaux horizons, optimistes farouches et incorrigibles.

On les rencontre sur toutes les grandes voies maritimes ou terrestres, ils y promènent une fantaisie infatigable, un assouplissement continu aux circonstances et le grand détachement de ce qui absorbe le sédentaire, être incomplet, condamné aux horizons limités. L'étude livresque ne vaudra jamais la moindre de ces leçons reçues à l'improviste en flânant sur le pont d'un bateau, ou sur quelque grande artère remplie par un monde inconnu. C'est là que le Français individuel se révèle vraiment, et qu'il acquiert toute sa valeur. Il s'amoindrira aux trois quarts en rentrant dans sa vie normale, lorsque la douceur de l'ambiance habituelle n'exigera plus que le demi-effort. Quelques-uns se refusent à rentrer, ils ont découvert la force attractive, invincible rayonnement que leur pays exerce, ils s'en sont exaltés. L'un d'entre eux, fait pour dominer, énoncera ce vœu : « former pour

les colonies un groupe de plus en plus nombreux d'initiateurs, de forts, de détachés de besoins, de voyants de haut ».

Galliéni se trouvait alors à Madagascar aux prises avec toutes les difficultés. En pareil cas, la métropole nomme un « sorcier » qui devra remporter le succès immédiat. L'apprenti sorcier qui allait bientôt passer maître entrevit dès son arrivée ce qu'il connaîtrait un jour pour son propre compte : la foule indigène se pressant sur le passage du « Général » et la souveraine puissance de celui-ci, minutes de domination entière et parfaite qui consolent de tout et jalonnent les étapes glorieuses. Certains hommes marqués pour l'action s'attachent à l'effort du moment avec une passion exclusive qui oblitère provisoirement le souvenir des efforts antérieurs. Ils s'en détournent, ils les oublient même volontairement et les renient presque. Ceci leur permet d'être, pour chaque phase nouvelle, un homme nouveau, libéré de toutes lassitudes, don très rare d'éternelle jeunesse.

A Madagascar, pendant les mois agités d'une campagne qui débuta par une collaboration étroite, et devint très vite l'action directe et exclusive du lieutenant-colonel Lyautey sur la région du Sud, celui-ci opéra en toute indépendance.

De 1900 à 1902, il gouverna, pacifia, ordonna son territoire, et certainement, au cours de ces deux années d'une vie dévorante, Madagascar l'absorba entièrement.

Un an plus tard, en 1903, il revenait à l'Afrique du

Nord, centre de ses premiers enthousiasmes. Le commandement d'Aïn Sefra le replaçait sur un terrain dont il devenait le seul maître.

Nommé à la division d'Oran, il fut tout à sa campagne sud-oranaise, ses huit années de gouvernement des confins orano-marocains comptent déjà parmi nos belles pages coloniales. Elles préparaient le Protectorat marocain, étant déjà, par elles-mêmes, du très grand Protectorat (1).

Sur cette frontière incertaine du Sud-Oranais constamment inondée par les harkas marocaines, la bataille faisait rage à tout moment. L'assainissement, vivement mené par la force et la persuasion, comme dans le Haut-Tonkin, comme à Madagascar, posait la vraie formule de protection, imposant à tous sa clarté, sa logique ; l'heureuse issue de la campagne contre les Beni-Snassen mit en évidence l'action de la colonne et du marché agissant parallèlement, et le succès final détermina ce mouvement de l'opinion métropolitaine qui, en avril 1912, donnait au général Lyautey la direction du Protectorat marocain.

C'était la conduite d'un véritable empire, qui allait lui permettre de poser, en entier, l'esquisse dont il avait, à trois reprises, tracé la ligne de plus en plus ample.

Cette fois, il tenait dans ses mains l'énigme marocaine : la déchiffrer, c'était s'en rendre maître; par contre, tout échec devenait un désastre. Il fallait rétablir le ressort vital d'un organisme subdivisé à l'infini,

(1) Le Général Lyautey, par A. Terrier. *Bulletin de l'Afrique française*, mai 1912.

ordonner une confusion absolue, déblayer, élaguer, garder ce qui était encore vivace, rejeter le fatras des vieux débris, enfin relever, exhumer, construire, être traditionaliste et précurseur tout à la fois, appliquer les idées et les hardiesses du lendemain, sauvegarder l'orgueil d'une vieille civilisation et l'exalter pour en tirer le meilleur de sa sève. Il fallait encore l'apprivoiser, remettre en marche le mouvement d'horloge brusqué par de maladroites impatiences. C'était bien là de quoi tenter un organisateur.

Il allait se vouer à ce débrouillage en vitesse comme il s'était donné à d'autres difficultés. Celle-ci lui apportait, dès ces premiers instants, avec tous ses périls et ses heures tragiques, la joie suprême des responsabilités totales. Il faut avoir passionnément attendu et désiré cette joie périlleuse pour en goûter toute l'âpre saveur et soutenir, sans fléchir, le combat incessant contre les forces hostiles.

La digue protectrice tint bon. Derrière la souple armature des postes, la construction s'éleva malgré les assauts conduits par l'Allemagne. C'est que celle-ci se heurtait, chaque fois, à l'indomptable énergie qui lui opposait le double argument de sa tactique défensive et de sa volonté créatrice.

CHAPITRE III

L'ACTION D'ENSEMBLE

Pacifier et organiser, tout à la fois, mener d'un seul trait cette double direction, la faire une et la poursuivre d'après une même méthode, voilà l'idée maîtresse qui dirigea la pénétration marocaine et provoqua ses résultats rapides.

Jusqu'alors, tous les conquérants s'étaient heurtés contre le mur berbère. Rome, les dynasties arabes, les premiers Chérifs, le Makhzen avaient usé leurs forces contre ce bloc qu'ils ne pouvaient désagréger. La conquête s'étendait sans laisser aucune trace durable, elle détruisait, elle passait.

L'histoire du vieux Maroc est une longue redite, le vainqueur eut toujours tort et se volatilisa, on ne sait trop comment, sous les rayons brûlants du soleil africain. Cette fois encore, si la formule coloniale courante avait été mise en œuvre comme elle le fut en Algérie, cinquante ans d'efforts et de combats auraient certainement laissé les clans montagnards en possession paisible de leurs repaires. L'action

d'ensemble dissémina la résistance par son double effet.

Conduire d'un même geste l'effort économique et politique, c'était décupler le prestige des armes et lui permettre enfin d'avoir un lendemain. Pour saisir la hardiesse de ce plan, adapté à des circonstances si complexes, il faut feuilleter la grande presse de 1913, y surprendre l'ironique bienveillance des amis, la haine triomphante des ennemis, et retrouver, chez les uns comme chez les autres, cette conviction, que l'effort possible à mener sur un terrain limité : Haut-Tonkin, Madagascar, confins algéro-marocains, allait se heurter, devant un aussi gros morceau, à toutes les vicissitudes. Cependant, cette audace si vivement attaquée allait venir à bout du plus fameux des nids de guêpes que le vieux monde eût légués à sa descendance.

L'infiltration méthodique procéda par une série d'actes à la fois mesurés et rapides, amorcés d'après un plan nettement défini, accomplis d'un seul trait. Jamais il n'y a d'ébauche, la ligne jetée sur le papier est définitive. — L'action civile et l'action militaire vont du même pas alerte et sûr. Elles ont pour lien la simultanéité.

Conquête militaire et action politique gardent cette vive allure, ces coups directs et adroits qui tous portent juste et ce même principe plus ou moins apparent : ne jamais tenter ce que l'on n'est pas certain d'accomplir. Préparer soigneusement l'investissement, mais, une fois l'assaut donné, aboutir. Quel que soit le terrain d'influence ou de combat, l'indigène ne doit jamais se sentir le plus fort.

Vaincu par les armes, apprivoisé par la persuasion,

ses éléments indécis se rallieront les premiers, le prestige du succès séduira les autres, enfin l'appât de l'association fructueuse en bénéfices tangibles dissipera les dernières résistances.

La conquête s'attachera ainsi, peu à peu, les têtes de clans, l'élite directrice : oulémas de Fez, grands caïds du Sud, chefs des tribus de l'Atlas. Elle créera partout le marché, le contact entre protecteurs et protégés, par l'échange commercial et par le dispensaire indigène. Elle posera ces foyers d'entente jusqu'aux entrées de la dissidence; mais quelle conviction, quelle énergie pour s'engager à fond sur ce bled incertain où tant d'autres s'étaient égarés après quelques victoires éphémères!

Dès ses premiers pas, l'action conquérante se posait en pacificatrice : ce fut son grand argument contre les remous de la rébellion. Elle organisait sans retard ce qu'elle venait d'acquérir et montrait aux insoumis la zone nouvellement déblayée comme un exemple de ce que peuvent obtenir l'ordre et le travail solidement protégés. Tout ceci est fort bien, à condition que le conquérant s'impose à lui-même une impitoyable discipline et n'offre aucune prise aux remarques du plus observateur, du plus ironiste et du plus subtil des primitifs. Le Berbère a le sens critique remarquablement aiguisé.

La méthode appliquée au Maroc, méthode si simple et si claire pour laquelle tout gain de terrain est définitif et déclenche, sans retard, le jeu de l'organisation, unit deux formules contradictoires. Elle les amalgame tout en prenant à chacune la hardiesse ou l'habileté qui les caractérisent. L'action militaire devient politique et, par là, souple et prudente, l'ac-

tion politique acquiert la force et le prestige de l'action militaire. Ce ne sont plus deux rivales qui cherchent à se nuire, mais deux associées travaillant en véritable accord. Dès 1912 ce fut la grande originalité de l'œuvre. Une seule tactique, une seule stratégie civile et militaire, voilà ce que l'on retrouve à chaque tournant difficile de ces premières années de Protectorat.

Que de protestations accueillirent cette manière toute nouvelle d'organiser !

C'est que « l'esprit des hommes de gouvernement, à son degré supérieur de puissance et de clarté, est le génie des ensembles. Leur force est là, et, pour ceux qui sont grands, leurs lacunes mêmes, souvent à demi volontaires, viennent de là. Ce qu'on croit qu'ils méconnaissent n'est souvent que ce qu'ils négligent comme contrariant leur vue générale, mais trop secondaire ou trop accidentel, à leurs yeux, pour que la vérité de leur vue d'ensemble en soit altérée (1). »

Le général Lyautey quittait Paris, le 20 janvier 1913, après une grande bataille parlementaire. Il venait d'obtenir le principe de l'emprunt qui devait « liquider le passé tout en préparant l'avenir » et rentrait au Maroc avec des pouvoirs encore plus étendus. C'était la certitude de pouvoir agir dans une indépendance relative. Il venait d'obtenir du pays, fort anxieux déjà de ses destinées immédiates, tout ce que celui-ci pouvait encore donner aux efforts exté-

(1) *Etudes et portraits littéraires du* XVII*e siècle*, par Emile Faguet.

rieurs. Les promesses de l'emprunt permettaient d'agrandir le programme des grands travaux ; la seconde phase commençait.

Une importante nouvelle militaire l'accueillit à Casablanca : la prise de la Kasbah du caïd Anflous, dont la défection avait un instant compromis tout l'équilibre du front Sud. La culbute du nid d'aigle réputé imprenable (1) effaçait le récent échec du détachement Massoutier. Celui-ci était resté à peu près seul, au moment critique, en face des dissidents, les contingents indigènes ayant tourné bride.

Aussi, dorénavant, les forces locales ne seront-elles plus utilisées ; les troupes sénégalaises combleront, dans le Sud, l'extrême pénurie des effectifs métropolitains. Le commandement de la zone frontière était confié au général Brulard. Le partisan mahdiste El Hiba, le vaincu de Marrakech, « l'homme bleu », l'agent toujours fidèle de l'Allemagne et grand meneur de guerre sainte, se réfugiait à Taroudant, sur le versant Sud de l'Atlas, et le général Lyautey réitérait une fois de plus ses directives :

« Quand on devra agir, ce sera toujours par mesures irrésistibles, en ne dispersant pas les efforts, en évitant tout risque, en négligeant les affaires de détail afin de se réserver pour les buts qui en valent la peine, en ne se laissant pas entraîner par des appels intéressés et divergents, en ne perdant jamais de vue les situations générales du Maroc et du pays, en sachant limiter et sérier l'effort. »

Toutes les zones indécises, toutes ces marches frontières, placées sur les premières ondulations des

(1) *Dépêche Marocaine*, 29 janvier 1913.

grands contreforts de l'Atlas, continuaient à vivre sous la progression lente et mesurée de la conquête militaire. Le général Brulard montrait aux populations flottantes du Sous les troupes d'occupation. Il promenait ses colonnes d'un bout à l'autre de son secteur, ce léger rideau de figurants tenait en respect les masses hostiles, le prestige des armes françaises étant considérable.

De temps à autre, les Glaoua, nos grands vassaux du Sud, lançaient leurs harkas contre les harkas d'El Hiba. En 1913, comme en 1918, il ne pouvait être question, pour nous, d'en finir d'un seul coup, nos ressources étant strictement limitées. Temporiser, maintenir à notre profit une situation indécise, élargir progressivement « la tache d'huile » et poursuivre adroitement la marche, telles étaient les règles du jeu.

Au Tadla, toute l'action se bornait à maintenir la couverture protectrice de la Chaouïa ; derrière l'échelonnement du frêle cordon militaire, la grande zone des cultures prenait son plein essor.

Dans la région de Meknès l'agitation chronique se reformait et deux tribus très belliqueuses qui sont aujourd'hui nos meilleurs auxiliaires, les Beni M'Guild et les Beni M'Tir, nous harcelaient sans répit. Un cercle d'investissement s'organisait contre leurs attaques ; le colonel Henrys — l'un des officiers les plus experts en politique indigène — allait obtenir l'apaisement d'un centre en perpétuel bouillonnement et rallier au Protectorat des partisans de choix.

Sur la Moulouya, jusqu'aux avancées orientales, toujours ardemment disputées, le réseau des postes

tressait lentement des mailles nouvelles. C'était bien là le nœud de la pacification marocaine, le trait d'union entre deux fragments d'un même territoire qu'avait autrefois sectionné un partage maladroit. Il fallait avoir combattu longuement sur les confins sud-oranais pour connaître les données du problème. Le général Lyautey le connaissait sous son double aspect, et son plan de pacification marocaine tenait compte de toutes ses modalités.

La progression des armes partout assurée, le principe de l'emprunt admis, il devenait possible d'attaquer de front l'œuvre économique. Tous l'attendaient, tous la réclamaient, les services du Protectorat fonctionnaient, l'heure de l'éclosion complète était venue.

Cela signifiait-il que Paris arrêterait ses attaques? Non, très certainement.

Dans un essai de psychologie coloniale (1) où se trouvent en grand nombre des notations fines et profondes, M. E. F. Gautier écrit :

« La France, dans ces trente dernières années, à conquis un immense empire colonial sans le faire exprès. Il n'y a jamais eu d'époque ni de pays plus profondément indifférent et même plus hostile aux aventures lointaines. »

Et, plus loin, il ajoute : « Ce sont toutes nos colonies qui se sont conquises toutes seules. »

Sous ce paradoxe s'abrite quelque vérité, mais aussi pas mal d'injustice ; dans toutes nos actions coloniales c'est l'œuvre individuelle qui toujours

(1) *La Conquête du Sahara*, par E. F. Gautier.

apparaît, c'est elle que l'on retrouve avec sa ferme empreinte, son indéfinissable originalité, ses résultats durables. Œuvre individuelle et désintéressée, qui fera bon marché du profit immédiat, voilà ce qui partout la caractérise.

Au Maroc, les questions vitales se posaient toutes à la fois, il était impossible d'en écarter aucune. L'organisation esquissée dès les premiers instants avait assumé de lourdes charges en promettant d'agir sans retard. Cet engagement liait le Protectorat et, déjà, l'échéance était là.

Les entraves des traités s'aplanissaient quelque peu, le gouvernement allemand venait d'adhérer aux conventions internationales du 30 mars 1912, qui plaçaient le Maroc sous la tutelle française. Le texte du traité franco-espagnol était mis sous les yeux de la Commission des Affaires extérieures et le rapporteur du traité, M. Noulens, faisait l'historique de nos relations avec l'Espagne depuis 1900 (1). Il rappelait les accords de 1902 et 1904 conclus entre la France et l'Espagne, la convention de 1904 signée avec l'Angleterre, convention qui réglait les litiges soulevés par les questions égyptiennes et marocaines. Le rapporteur, résumant l'ensemble des événements survenus au Maroc depuis 1904, en montrait toutes les répercussions inévitables sur nos rapports avec l'Espagne.

M. Jonnart, alors ministre des Affaires Etrangères, exposait à son tour la situation si spéciale du Haut Résident français qui, bien qu'investi de la représentation diplomatique du Sultan, pour tout ce qui con-

(1). *Bulletin de l'Afrique Française*, février 1913.

cernait l'empire chérifien, devait cependant traiter, en chaque circonstance, d'égal à égal avec le résident espagnol. Celui-ci était — théoriquement — seul maître dans sa zone d'influence et d'action. En réalité, c'est à peine s'il arrivait tout juste à s'y maintenir, en ne se hasardant pas au delà des limites de quelques postes tenus par ses soldats.

Cette anomalie du Maroc, réparti en deux sphères d'influence de dimension et d'activité si disproportionnées, apparaissait, vue de Paris, un cas à peu près insoluble; les discussions parlementaires n'y pouvaient rien changer. Par contre, sur place, devant la logique des faits, ces débats oratoires semblaient tout académiques et sans rapport direct avec la réalité. Entre la politique coloniale et la politique métropolitaine, mille interprétations opposées s'interposent et l'optique diffère totalement. Pour agir, au loin, il est indispensable de s'abstraire des jugements hâtifs ou contradictoires qui s'abattent en foule sur toute œuvre, à peine est-elle commencée.

Pour organiser en grand et relier — quels que soient l'époque et le lieu — ce qui fut à ce qui doit être, ne faut-il pas oublier les discussions extérieures, se créer une ambiance spéciale, favorable à l'action, seule riposte effective à toutes les attaques ? C'est la rapidité même de cette action qui permit d'obtenir du Maroc, dans un délai si court, la mise en mouvement de l'ensemble.

Le général Lyautey avait dit en quittant Paris : « Les cinq premiers mois du Protectorat ont été consacrés au déblaiement, nous avons déblayé très loin. De Fez à Marrakech, la paix française, base du développement matériel et social du Maroc, s'impose par

la victoire à qui ne l'accepte pas. A présent, il faut construire ».

Le projet d'emprunt marocain admis par le gouvernement, — le vote allait en être retardé par une longue série d'interruptions malencontreuses, — s'élevait à 230 millions.

Les dettes du Makhzen étaient de 25 millions, la créance du gouvernement français atteignait 70 millions ; ceci formait pour le passif seul du Makhzen un total de 95 millions.

C'était un gros chiffre, mais la liquidation de ce lourd passé s'imposait.

Les 135 milllons restants se répartissaient ainsi :

10 millions d'indemnité pour les victimes des événements de Fez et de Marrakech.

50 millions pour les travaux du port de Casablanca commencés déjà bien avant l'adjudication.

26 millions 250.000 francs pour les routes, ce chapitre essentiel de la pénétration marocaine.

15 millions pour les services publics, chiffre modeste qui devait être forcément dépassé, mais nul ne pouvait alors prévoir l'extension si rapide de l'action protectrice.

10 millions pour les hôpitaux et les dispensaires.

L'énergie et le dévouement du corps médical allaient exploiter ces ressources à l'extrême, et l'un des arguments principaux de notre présence au Maroc allait être l'assistance médicale aux indigènes.

Il fallait encore compter 10 millions pour les écoles et les collèges.

5 millions pour les postes, télégraphes et téléphones.

2 millions pour les forêts.

500.000 francs pour les irrigations et les champs d'essai.

500.000 francs pour la carte du Maroc.

2.500.000 francs pour le cadastre.

3.250.000 francs pour les travaux des villes.

Cette répartition des 230 millions de l'emprunt, énumérée ainsi, ne paraît qu'une sèche nomenclature de budget administratif. Elle contenait cependant de quoi faire rêver tous ceux que le Maroc avait déjà conquis par sa forte emprise, et si, à notre époque, tout se résume par le chiffre, ce chiffre-là semblait plus qu'une promesse : il était un programme en pleine réalisation. Devant toute cette activité, le « mektoub » musulman, l'inéluctable « c'était écrit », contemplait avec intérêt l'allant français. Celui-ci ne cherchait pas à le contraindre et se bornait à l'entraîner par la contagion de l'exemple et les avantages du travail à deux. Le fatalisme indigène trouvait aussi chez le nouveau maître deux vertus qu'il admire : le brio et le sentiment des réalités. Conquis par ces deux facteurs, il consentait à s'émouvoir et donnait un effort sans lequel la protection ne pouvait agir.

La répartition du Maroc en régions administratives distinctes, pourvues chacune d'une large autonomie, favorisa dès les premiers mois les effets de l'association. A Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech, sur ces cinq territoires aussi résolument acquis aux bénéfices de la tranquillité que les banlieues de Paris ou de Londres, des populations que rien ne rapprochait encore conservaient leurs coutumes et leurs juridictions locales. Tout se passait à l'opposé de nos méthodes algériennes : « Les résultats obtenus permirent,

en 1913, c'est-à-dire après moins d'une année de Protectorat, d'envisager l'installation d'une administration civile, en Chaouïa et dans le Gharb, ainsi que dans la banlieue de Rabat » (1).

Il était déjà loin, ce passé qui datait d'hier, lorsque le Sultan et son Makhzen, suivis du coffre aux archives, se promenaient entre les différentes capitales chérifiennes, à la tête d'une harka qui razziait tout sur son passage. Aujourd'hui les cinq grandes croisées de routes des plaines marocaines, ces carrefours où viennent aboutir les échanges, se trouvaient sillonnées par les premières voies de pénétration, le rail allait les unir, chacune recevait, dans une répartition à peu près égale, les organismes nécessaires à toute vie civilisée. On créait ainsi, peu à peu, un Maroc homogène, englobant les grandes régions agricoles et forestières, le pays makhzen, ses villes et ses richesses. Le système vital de l'empire, actionné pour la première fois par une seule impulsion, trouvait enfin ce qui lui avait toujours manqué jusqu'ici : un noyau central protégé contre l'invasion.

Le Sultan et son Makhzen apprenaient à vivre et, si leurs caisses se remplissaient moins vite qu'auparavant, elles acquéraient par contre cette faculté inattendue de conserver quelques réserves.

Les cinq grandes régions chérifiennes : Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech, étaient organisées simultanément, ce qui privait la résistance de son procédé le plus familier : le désordre reprenant ses droits sitôt que le vainqueur se tourne vers un nouvel

(1) L'histoire et l'organisation du Protectorat, par M. Henri Gaillard. *Conférences franco-marocaines*, tome Ier.

obstacle. La simultanéité, l'impulsion pareille, partout à la fois, allaient éviter ce perpétuel reflux de la guerre. En accordant ainsi, d'un même coup, au pays pacifié les mêmes privilèges, le Protectorat s'assurait un nombre considérable de partisans qui lui épargnaient le sort de toutes les occupations précédentes, rejetées à la côte après une résistance plus ou moins longue.

Les rivalités chroniques des grands centres cédaient devant la force du régime protecteur. Ainsi, pour les gens de Rabat-Salé, de Fez ou de Meknès il n'y avait plus de honte à s'entendre. Une force supérieure les y contraignait, l'honneur était sauf.

A Paris, tous ces mots : « pacification, chemins de fer, ports, voies de pénétration, politique indigène », que prodiguaient, très fiers de leur science nouvelle, les touristes arrivant de Rabat ou de Casablanca, semblaient dénués de signification. L'œuvre du Protectorat restait à peu près inconnue de ceux qui ne s'en étaient pas approchés.

L'action marocaine ne s'entrevoyait que vaguement, à travers les dépêches parlant d'opérations militaires ou relatant la marche des colonnes, leurs pertes, leurs combats : le reste semblait l'inévitable redite de toute œuvre coloniale. Mais le Maroc eut l'heureux destin de s'attirer l'appui de quelques personnalités qui s'attachèrent à lui et plaidèrent pour lui devant le Parlement, avec une conviction ardente, aux moments les plus critiques. Ce fut sa chance.

C'est qu'il suffisait d'aller sur place, de le voir au travail pour devenir son meilleur partisan, et si le Protectorat fut, à ses débuts, méconnu par la foule, ses quelques amis et les pionniers de la première heure

le soutinrent ardemment. Indifférent aux blâmes et aux éloges, emporté par sa propre impulsion, il se hâtait dans sa progression rapide, sachant qu'il fallait, avant tout, doubler les étapes.

Le budget enfin à peu près établi, le rail militaire lancé provisoirement comme agent de liaison entre les différents centres, il devenait possible de vivre et de respirer, mais sans perdre la vitesse acquise.

Chaque fois qu'une menace troublait le ciel marocain, Fez était, pour le Résident Général, le baromètre enregistreur de son entente avec le monde musulman, et c'est sur Fez que se portait toute sa vigilance. Les efforts des premiers instants étaient continués. La municipalité indigène, le Medjless, tenait ses premières promesses et s'adaptait aux innovations qui lui étaient imposées. Les notables indigènes discutaient avec les officiers européens sur pied d'égalité. Ceux-ci avaient pour consigne de ne pas ordonner, mais de persuader. Fez apprenait les principes sanitaires dont elle ignorait jusque-là les premiers rudiments, et sa métamorphose surprenait tous ses habitués.

On cessa d'y mourir à toute occasion, les hôpitaux et les dispensaires luttèrent contre les maux affreux qui décimaient une population résignée à tout, sauf à construire ailleurs que sur ses collines d'immondices. Les épidémies qui, sans raison apparente, la ravageaient d'un bout à l'autre de l'année, furent enrayées. L'œuvre médicale de notre domination à Fez occupa certainement, dans la conquête marocaine, l'une des premières places. Il en fut ainsi dans toutes ces grandes cités de la plaine, dont le nom revient forcément à chaque page de l'histoire du Protectorat.

Raconter l'une, c'est parler de l'autre. Si leurs physionomies diffèrent, si leurs façons d'être ne se ressemblent pas, le lien français qui les unit a sur chacune posé sa marque. C'est lui qui leur donne ce même trait si frappant qui partout apparaît au premier abord, ainsi que cette netteté, cette ferme élégance d'une maison parfaitement ordonnée.

L'un des premiers actes de l'occupation fut de tracer tout autour des villes de larges routes bien empierrées. Routes stratégiques, routes économiques et pistes provisoires, sortirent du même coup sous la pioche des services du génie. Le but était de relier par un réseau de plus en plus serré les centres d'échanges et de multiplier le va-et-vient de la zone commerçante, en la reliant aux zones militaires.

De Rabat à Fez et à Marrakech, la piste d'abord, puis le petit rail stratégique à voie étroite, qui précède la voie ferrée définitive, la route ensuite. Tout cela se suit ou se superpose, et l'indigène marocain prouve une fois de plus ses facultés d'adaptation en se hâtant d'adopter, chaque fois qu'il le rencontre, le dernier perfectionnement.

A peine la route établie, il quitte la piste, et défile lentement sur la voie nouvelle avec ses chameaux et ses ânes. Dès que les wagonnets circulent, il n'hésite pas à faire voyager ses produits par le rail auquel il confie également sa famille et lui-même.

Rien ne l'étonne, ou du moins, rien ne lui arrache un geste d'étonnement. Sa passion pour l'auto fut immédiate. Homme des villes et des plaines, agriculteur ou commerçant, d'habitudes pacifiques, il ne s'effraie pas aisément. Le goût du danger subsiste encore en lui car, comme le dit l'adage arabe : « Le

Tunisien est une femme, l'Algérien est un homme, le Marocain est un guerrier ».

Il est aussi un incorrigible curieux, de compréhension rapide, capable de soutenir l'effort prolongé du travail et, même s'il se trouve être de souche plébéienne et paisible, il garde encore en lui un peu de l'âme du conquérant. Tout ceci forme, dans son ensemble, une population très spéciale, très vivante, à cent lieues de l'éternelle lassitude qui anémie les gens de l'Orient méditerranéen et le fellah d'Égypte; ceux-ci ne se résignent qu'au minimum de l'effort; le Marocain a des muscles plus solides et son activité est intense.

Ce qui reste des populations décimées par une hygiène si longtemps insouciante et par les razzias périodiques forme un noyau d'hommes solides, résistants, durs à la peine, économes de leurs deniers, fort prévoyants. Pour les contenir, il fallait leur montrer du même geste la force prête à sévir mais prête aussi à protéger.

Ces laborieux à la fois audacieux et prudents, réfléchis et impulsifs, suivent attentivement la leçon des faits. Immédiatement ils comprirent les raisons d'être de la route et du dispensaire et mirent à profit ce que le maître du moment leur accordait. Tout les intéressa, ils se pressèrent à la consultation médicale aussi bien qu'au marché, et ce sens si précis de l'occasion fugitive qui les porte à la saisir, avant qu'elle ne s'échappe, devint pour le Protectorat un très grand argument.

Ils n'ont pas de fanatisme sincère; âprement jaloux de leurs coutumes et de leurs traditions, passionnément attachés à leur vie locale, ils admettront que

le maître étranger relève leurs villes, répare leurs enceintes et fasse de l'ordre dans leur désordre, mais un geste maladroit suffit à déchaîner l'émeute qui, de suite, crée de l'irréparable; la grande force du général Lyautey fut d'arrêter ce geste.

La ligne Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech, au long de laquelle l'œuvre économique se déroule et s'enchaîne, sera toujours l'armature centrale d'une construction qui s'étend déjà bien au-delà des limites de la première heure. Mais, lors même que le Maroc actuel se trouverait deux fois élargi, cette armature demeurera le centre vital de l'empire, sa grande région de richesse et d'influence. Les trois millions et demi d'indigènes qui peuplent le Maroc français sont répartis, aux trois quarts, sur ce grand foyer d'influence. Dès les premiers mois, le Protectorat concentra là son effort économique. Il y obtint ses premiers résultats, opérant par des bonds progressifs vivement menés.

A Rabat, centre des services, le Bureau des Études Économiques élargissait rapidement les baraquements des premières heures, le public s'y pressait de plus en plus nombreux; tout un personnel spécial était formé sur place pour organiser dans chacun des grands centres marocains un bureau semblable qui devait centraliser les questions économiques particulières à la région. Toutes ces décisions urgentes qui s'imposaient entraînaient une série d'études : ouverture d'un port sur le Sebou, rendement commercial des ports de Rabat et de Casablanca, utilisation de Fedalah comme port de débarquement; cette mise au point des questions économiques appelait

une réorganisation administrative et financière immédiate; la révision des domaines, des biens maghzen ne pouvait plus être différée. Il s'agissait de répartir à nouveau et de consolider un tiers du Maroc pacifié. Les biens habous, ces fondations pieuses si nombreuses sur terre islamique, étaient également en détresse; il fallait en surveiller la gérance, tout en sauvegardant les intentions des donateurs. Ces divers contrôles entraînaient un remaniement complet du cadastre, une réforme profonde de la justice indigène.

Avant tout, il importait d'organiser la justice française, ce qui seul pouvait permettre la suppression des capitulations et des juridictions consulaires dont les fréquents abus étaient intolérables. Les « protégés », ces parasites des consulats et des légations, se recrutaient dans les pires éléments des populations citadines, parmi ces bandes d' « outlaws » que les régimes en décadence laissent se former autour d'eux. La plupart des clients de ces juridictions consulaires avaient un lourd passé, des appétits énormes. L'Allemagne recrutait dans leurs rangs ses partisans et ses intermédiaires les plus résolus. Neutraliser leurs intrigues était fort difficile; la confusion des luttes diplomatiques les abritant toujours en temps voulu. Il fallait opposer à ces éléments flottants une juridiction française qui devait s'adapter au pays, se plier à ses exigences et s'assouplir aux nécessités des différentes régions tout en gardant sa claire ordonnance.

Cette organisation judiciaire apparaissait, dès la première accalmie, comme une part essentielle de l'action protectrice, peut-être la plus pressante. L'accord franco-allemand de 1911 admettait la suppres-

sion des juridictions consulaires, mais sous cette réserve que le Protectorat fût en état de les remplacer par des tribunaux assurant aux étrangers toutes les garanties nécessaires.

Le Résident Général se trouvait aux prises avec les difficultés d'une triple législation : capitulations, Protectorat, autorités chérifiennes, chacune ayant son code particulier. Un pareil état de fait ne pouvait se prolonger sans interrompre à tout moment la marche de l'organisation. L'antinomie intolérable entre le régime des capitulations et celui du Protectorat s'aggravait à mesure que l'essor économique s'amplifiait. Un statut judiciaire, applicable à tous, pouvait seul amener les puissances à renoncer aux droits de juridiction qui étaient la négation même du Protectorat qu'elles avaient accepté.

Il s'agissait encore d'organiser les nouveaux tribunaux de telle façon que les étrangers fussent désireux d'en devenir justiciables.

Le code Napoléon, légèrement modifié et adapté, fut mis en pratique avec une procédure relativement simplifiée. Il devint ainsi, dirent les jurisconsultes français et étrangers, un modèle de clarté et de législation rapide. Sous cette forme renouvelée, il apparaissait comme le plus souple et le plus moderne des instruments de juridiction. Des juges de paix à pouvoirs très étendus, doublés de secrétaires-greffiers, supprimaient les notaires, les huissiers et toute la coûteuse procédure des tribunaux européens. La grande réduction des frais judiciaires fut appréciée de tous, bientôt les juridictions consulaires tombèrent d'elles-mêmes.

Ce monument juridique, très hardi, contenait une

série de codes établis par les premiers juristes de France, sur des traditions essentiellement françaises mais tenant compte, dans la plus large mesure, des progrès accomplis à l'étranger et des conditions particulières au Maroc.

Ces codes étaient d'une netteté, d'une équité indiscutables, les solutions se rapprochaient presque toujours des dernières formules adoptées par la Convention internationale de la Haye.

Le Maroc français, sitôt doté de sa législation nouvelle, mit à l'étude le remaniement complet de la justice indigène, question des plus délicates pour laquelle tout le tact et la science des spécialistes en droit musulman n'était pas de trop. Le vieux Maroc cruel et fermé s'adaptait cependant avec une docilité inattendue (1). Son excellente mémoire enregistrait les leçons reçues, il n'en gardait pas rancune. Les tribus rudement châtiées la veille venaient le lendemain participer à la vie courante. Nous avions éveillé ce grand corps engourdi, il acceptait le présent et ses bénéfices.

On lui avait murmuré : « vous serez comme le fellah réduit en esclavage », mais les événements démentaient ces fâcheux propos ; l'indigène marocain ne croit guère qu'aux faits palpables. Il voyait, autour de lui, chacun maître de ses profits, et le mouvement laborieux dont il était l'un des rouages convenait à son esprit pratique. Il profitait des travaux municipaux activement conduits dans les villes, de l'outillage agricole, et s'intéressait aux expériences tentées

(1) *Dépêche marocaine*, 22 mai 1913.

dans les jardins d'essais; rien ne lui échappait dans cette mise en valeur méthodique du pays.

Se serait-il désintéressé de l'effort, lui opposant son hostilité, que la conception du Protectorat s'effondrait comme tant d'autres tentatives. Le mot du Général au début des grands travaux : « J'aime les guerres coloniales parce qu'elles ne sont pas destructives, mais constructives » acquérait déjà sa signification complète. L'œuvre pacifique se propageait à travers tout l'empire.

Le Protectorat entrait en possession de toutes ses directions : travaux militaires, travaux urbains, postes et télégraphes, voies ferrées, transports automobiles sillonnaient le Maroc. Jamais de promesses, des réalisations.

L'action d'ensemble menée pour obtenir de suite les bases d'un régime régulier ne se démentait pas : organisation du service des douanes, mise en état des principaux ports marocains, organisation scolaire, assistance médicale, tout prenait forme, et la rapidité de l'effort français au Maroc surprenait jusqu'à ses ennemis; ceux-ci commençaient à s'en émouvoir bruyamment. Ils avaient compté cueillir le fruit dès sa maturité, la vigueur et le nombre des organismes nouveaux les inquiétaient déjà, ils criaient à la trahison. N'était-ce pas pour eux une véritable traîtrise que la croissance de cette œuvre vivace qui se substituait au provisoire dont ils avaient tiré de si grands profits? Et la lutte reprenait âpre et souterraine.

Le Général continuait ses tournées : inspections militaires, inspections civiles, visites aux ports marocains, Casablanca, Mazagan, Safi, Mogador; par-

tout, il allait où sa direction l'appelait, voulant toujours voir par lui-même. Devant cette activité sans arrêt, la route s'ouvrait, la piste sillonnait le bled, les travaux s'effectuaient.

Un jour, il arrivait à Marrakech, faisant le tour des constructions établies pour défendre la place, préparant l'allotissement de la ville européenne, corrigeant le plan, traçant les rues. Le lendemain, il était à Casablanca, l'un de ses centres préférés, celui de l'effort intensif. Il regardait le déblaiement de la ville nouvelle et hâtait encore le mouvement, n'admettant pas l'obstacle.

Partout, sur son passage, naissaient les ponts provisoires, en attendant les ponts définitifs. Le rail stratégique courait à même le sol, les routes s'aplanissaient et d'autres villes se créaient. Kenitra sortait du sable comme une cité américaine. En quelques jours, en quelques mois, un port était creusé à l'embouchure du Sebou, les raccordements du rail reliaient entre elles ces amorces des grandes agglomérations de l'avenir, et l'avenir, ici, c'est demain. De mois en mois la vie s'étendait, les bâtiments gagnaient du terrain.

L'avance rapide avait surpris les vieilles capitales chérifiennes. Le Protectorat ayant favorisé Rabat en la recréant, Fez, Meknès Marrakech et Casablanca réclamaient. Elles commençaient entre elles de violentes polémiques, voulant chacune le premier rang ; mais l'unité de l'ensemble était déjà si forte que tous les intérêts les plus divers se trouvaient étroitement soudés, chaque région se développait naturellement. Le Maroc devenait une manière de fédération reliée par l'autorité protectrice, vivant d'une double vie

européenne et autochtone ; il était sillonné par ses deux courants.

En mai 1913, le Résident Général entrait à Fez pour la seconde fois. Depuis juillet 1912 il n'était plus venu dans la grande zaouïa du nord ; que de changements il y trouvait ! Sur la route de Bab-Segma, devant la porte où nos soldats avaient combattu si désespérément les hordes ameutées, une foule pacifique se pressait, acclamant, cherchant à voir le véritable maître. Les Fasis rétablissaient en son honneur le pavoisement des entrées solennelles. Dans les souks, les broderies d'or et les soieries éclatantes formaient un dais somptueux et ininterrompu.

Quel contraste entre cet accueil et le Fez tragique de 1912 ! A peine entré dans son palais, le général y recevait les autorités de la ville : le Khalifat frère et représentant du Sultan, les pachas, les caïds de la région, les cadis, les oulémas et les cheurfas, les oumanas et tous les chefs religieux, toutes les autorités citadines venues en masse dans la grande salle des réceptions officielles, pour exposer l'un ses regrets, l'autre son approbation ou sa critique. Chacun disait son mot sur l'état des récoltes, sur de nouvelles routes à ouvrir, tous demandaient à collaborer plus étroitement encore à l'action en commun et, bien entendu, à ses profits.

Cette multitude contenait aussi des chefs de clans montagnards. Les officiers présents retrouvaient des têtes de bandits de haute race qu'ils avaient combattus l'année précédente, sous les murs de la ville, ils les voyaient encore chargeant à la tête de leurs tribus.

« N'importe (1), on feint de ne pas les reconnaître. Les loups d'il y a treize mois ne sont pas devenus des moutons, mais des molosses qui sont satisfaits d'avoir la régularité de la pitance ».

Le général les félicitait de leurs bonnes relations avec son service des renseignements, et les farouches adversaires de la veille s'inclinaient en souriant dans le geste que l'Islam accorde au vainqueur dont il daigne accepter la loi.

Le calme de Fez, sa bonne humeur, confondaient les vieux habitués du Maroc venus pour se rendre compte par eux-mêmes des progrès de la pacification. Le fait seul de se promener à leur guise, isolément, leur paraissait inouï. La quiétude imposée par la paix française était venue si vite qu'elle semblait à tous presque factice, presque inquiétante. Circuler sans escorte, parcourir les souks et les rues, ne plus être injuriés au passage, ceci remplissait d'étonnement les voyageurs européens. Accalmie entre deux orages, disaient les sceptiques.

Ils parcouraient avec le Général les quartiers de la ville où l'émeute d'avril et mai 1912 s'était déchaînée. Ils assistaient à des joutes hippiques où luttaient les cavaliers des tribus. Ce visage si lumineux de Fez, cet accueil qu'elle accordait pour la première fois au vainqueur demeurait incompréhensible pour ceux qui se refusaient encore à saisir l'idée maîtresse de la pacification marocaine. C'est elle qui, à tout propos, intervenait, conseillait, dirigeait, ne permettant pas que l'on remuât une pierre, que l'on établît une loi

(1) Impressions du Maroc, par Auguste Terrier. *Bulletin de l'Afrique Française*, juillet 1913.

sans tenir compte de l'indigène et de ses coutumes. La tutelle française imposait cet axiome si nouveau : le Marocain est chez lui et le pays lui appartient.

Chacun, au Maroc, pouvait se dire maître de son effort, le vaincu de la veille était l'associé d'aujourd'hui.

« Les harkas les plus redoutables pour les progrès de la France au Maroc sont situées sur une rangée de banquettes à l'extrême gauche du Parlement », disait la *Dépêche marocaine* du 22 juin 1913, et, rentré à Rabat pour y fêter le second 14 juillet du Protectorat, le Général résumait ainsi l'action de cette première année :

« Il y a un an, j'étais à Fez, la colonne Gouraud rentrait le matin même de la glorieuse tournée qui venait de dégager la ville. Je la passais en revue, dans ses vêtements — j'allais dire ses haillons — de guerre, et nous regardions déjà comme un résultat inespéré d'avoir élargi de quelques kilomètres le cercle qui nous emmurait et d'être libérés du cauchemar de l'investissement.

« Quelques semaines après, je réunissais pour la première fois ici-même la Colonie française de Rabat-Salé, et je me souviens de l'effort qu'il me fallut faire pour l'accueillir d'un visage riant, alors que tant de préoccupations pesaient sur nous. Nous étions à la veille de l'abdication et du départ d'un sultan hostile, nous demandant si ces derniers jours ne nous ménageaient pas encore quelque surprise tragique. El Hiba marchait sur Marrakech. Le Maroc semblait se dérober sous nos pieds.

« L'année est révolue. Il y a huit jours, j'étais à Fez, épanouie et confiante, en plein essor de vie commu-

nale et de paix sociale; je m'avançais sans escorte à 50 kilomètres vers Taza.

« Au retour, j'admirai la belle et féconde besogne accomplie en pays Beni M'Guild, où se pressent les douars pacifiques autour des kasbahs qu'il nous fallait naguère assiéger et qui s'ouvrent maintenant accueillantes.

« J'y traversais des forêts magnifiques, ouvertes aujourd'hui à notre exploitation alors que, il y a quelques mois, elles ne nous apparaissaient que comme les repaires ténébreux de dissidents irréductibles.

« Je revenais sans escorte sur cette route d'étapes trop fameuse où l'on ne passait il y a un an qu'à l'abri de bataillons compacts.

« Je croisais le va-et-vient incessant de trafiquants, des travailleurs de ces riches plaines, du Saïs, des Guerrouan, des Beni-Ahsen qui n'attendent plus que notre outillage économique pour décupler leur rendement.

« Demain j'irai présider un concours agricole à Mazagan où, il y a moins d'un an, il fallait jeter à la hâte quelques compagnies pour rassurer la ville en face des Doukkala soulevés.

« Puis, j'irai à Agadir, où c'est, au jour d'hui, un bateau français qui monte la garde devant la forteresse où flotte notre drapeau à côté de celui du Maghzen.

« En quelques heures d'automobile je me rendrai à Kasbah-Tadla, conquis il y a quelques semaines à peine par nos troupes, sentinelle avancée qui nous assure la riche vallée de l'Oum-er-Rebia, pour aller enfin à Marrakech, il y un an objectif de guerre, presque devenu déjà un but de tourisme. J'y retrouverai le Sultan, sa Majesté Moulay-Youssef, dont le

loyal et fidèle appui a fait ses preuves et dont le pouvoir restauré vient de se manifester avec tant d'éclat dans la reprise du Sous ».

Trois mois auparavant, au cours d'une visite à Martimprey, devenu tête d'étape de la route de Bab-el-Assa, le général Lyautey, assis devant sa tente, enveloppé de son burnous, faisait face aux montagnes des Beni-Snassen et causait, un soir, en toute intimité, avec les officiers du camp, dans cette ambiance du bled qui supprime les barrières de la hiérarchie et ne laisse plus subsister que la camaraderie des armes. Il leur disait (1) :

« Je veux que mes postes donnent aux indigènes l'impression, non du provisoire, mais du définitif. Ma grande préoccupation est de choisir pour eux des emplacements tels, que, à la paix, la vie commerciale puisse se développer autour d'eux. Les garnisons, par leurs besoins variés, appelleront les mercantis d'abord, puis les colons. Elles protégeront l'activité économique et les échanges qui croîtront sans cesse autour d'elles. Mes postes doivent être le noyau de futurs cantons de colonisation.

« C'est pour assurer aux colons, après la clientèle militaire, une nombreuse clientèle indigène, qu'ils trouveront sans efforts, que j'ai établi mes postes dans le voisinage des grands marchés marocains. Ces marchés se trouvent naturellement au carrefour des grandes voies de pénétration, aux points stratégiques du commerce. Loin de chercher à dissoudre ces marchés, je m'efforcerai de les développer et je vous engage tous à faire de même.

(1) *Souvenirs de Campagne au Maroc*, du Lieutenant Kuntz.

« La considération économique s'accorde avec la considération militaire. Tant que je tiendrai les marchés au bout de mes canons, je commanderai le pays, car je puis, à volonté, faire l'abondance ou la famine.

« Quand je serai arrivé en vainqueur et que j'aurai reçu l'amam, je ferai mettre les baïonnettes au fourreau et les médecins passeront à l'avant-garde.

« Dans chaque poste, je créerai une infirmerie indigène chargée de donner gratuitement aux indigènes de la région toutes les consultations, tous les médicaments et soins qu'ils viendront demander. J'espère qu'une fois guéris les malades emporteront dans leur village un sentiment de gratitude à notre égard, qui ne pourra que contribuer puissamment à cimenter les relations pacifiques.

« Je suis fermement convaincu que la plupart des guerres coloniales sont des malentendus. Faisons-nous mieux connaître et les armes se baisseront d'elles-mêmes. Sitôt sortis du champ de bataille, fréquentons les marchés les mains tendues, mêlons-nous aux vaincus ; attirons-les, eux et leurs produits. Montrons-leur que nous ne sommes pas des barbares pillant et saccageant par plaisir. Donnons-leur le spectacle de cette chose qu'ils trouvent si rarement et qu'ils apprécient tant : la justice ».

Et le général ajoutait, en terminant cette causerie familiale :

« Petit à petit, les bienfaits de la civilisation calmeront les appétits d'indépendance. Insensiblement les soldats diminueront et seront remplacés au fur et à mesure par des colons... Les quartiers généraux

céderont la place aux fermes... Et, en fin de compte, l'Algérie sera plus grande!!! ».

Les données essentielles de l'œuvre marocaine étaient tout entières dans ces deux discours. A Rabat et à Martimprey, aux deux pôles de la conquête, sur le terrain politique, comme sur le terrain militaire, ils exprimaient la même idée : l'action d'ensemble.

CHAPITRE IV

L'ACTION DES ARMES ET LA POLITIQUE INDIGÈNE

Il aurait été fort dangereux, cependant, d'oublier que le Maroc restait un pays en guerre dont une partie de la population, un tiers environ, le plus robuste et le plus belliqueux, ne songeait aucunement à se soumettre et vivait, suivant ses traditions les plus anciennes, en état d'anarchie permanente.

Ces insoumis, ces dissidents, qui ne connaissaient d'autre formule agricole que la descente périodique sur les plaines ou les vallées fertiles, leurs voisines, contraignaient le Protectorat à maintenir un front défensif d'une grande étendue.

Cette ligne militaire traversait le Maroc du nord-est au sud-est et suivait la courbe de l'Atlas.

Au nord, un front séparé se détachant du bloc principal faisait face à la zone espagnole infestée par les tribus pillardes. Derrière cette digue, la colonisation française du Gharb, protégée par les postes militaires, pouvait se développer en paix. Devant la digue s'agitait une fourmilière en effervescence con-

ment modifiée. A l'épreuve « l'organisation qui marche » acquérait sa souplesse ; elle était, le plus souvent, « une méthode sans grands coups d'éclat, plutôt de cheminements que d'assaut », et cette méthode venait à bout de ce que le vieux monde conservait encore de plus irréductible : le Berbère du Moyen-Atlas.

Avance progressive, mais sans arrêt : ceci surprenait le guerrier marocain et mettait en déroute son invariable stratégie. Il croyait encore au dicton arabe « les méhallas labourent la mer ». Après le passage des cohortes ennemies, il avait toujours vu le flot recouvrir le sillon, puis le sillage lui-même disparaître. Alors, les tribus rebelles réparaient leurs pertes, oubliaient les dommages subis et tout était à recommencer.

C'est ainsi qu'avait procédé le Makhzen, par châtiments violents et éphémères. Connaissant l'impuissance de ses colonnes de répression, pour en renforcer l'effet il laissait détruire au passage les populations réduites à merci.

Ce genre de pacification fondait sur le pays insoumis comme une convulsion sismique. Les quelques grands conquérants marocains ouvrirent ainsi la route. En se retirant, ils distribuaient aux chefs des principales familles de la région, à ceux qui possédaient une forte clientèle, la garde du terrain qu'ils venaient de prendre et de razzier.

Moulay-Ismaïl, le Louis XIV marocain, suivit ce protocole indigène. Il établit dans le Rif et le Moyen-Atlas 76 postes qu'il fit occuper par sa garde noire. Azrou, El-Hajeb, Kasbah-Tadla datent de son règne. Moulay-Hassan reprit cette formule au XIXe siècle et

obtint les mêmes résultats. Après quelques années, quelques mois ou quelques semaines, les soldats désertaient, les caïds responsables s'en allaient s'ils n'étaient violemment supprimés par leurs adversaires, et les kasbahs s'écroulaient.

Le flot se refermait sur le sillon, les irréductibles retrouvaient leur champ d'activité; la tradition du Makhzen était d'attendre, pour une nouvelle expérience, que le pays fût à même de fournir à nouveau un butin compensant largement les frais de l'effort militaire.

Pendant l'année 1913, ce bloc dissident, contre lequel s'étaient usés tant d'entraîneurs d'hommes, connut, pour la première fois, dans sa si longue histoire, l'encerclement stabilisé des postes qui ne se laissaient pas surprendre. Le sillon devenait un système fixe et durable.

Sur ce grand ensemble des fronts marocains, l'activité du corps d'occupation allait chercher l'assainissement des régions à peine soumises. Ce serait le prélude aux opérations de 1914. L'affermissement du territoire occupé limiterait jusque-là au strict nécessaire l'action « offensive et extensive » (1).

Les frontières provisoires du Protectorat se trouvaient établies et déblayées, mais le général Lyautey qui, bien avant d'être appelé à son haut commandement, avait, au cours de ses opérations dans le Sud Oranais, préparé la jonction entre le Maroc oriental et l'Algérie, ne pouvait oublier un instant l'idée maîtresse du Protectorat. Pour tous les grands ouvriers

(1) Rapport Général, juillet 1914.

de la première heure, la pacification marocaine sous-entendait la route Oran-Oudjda-Taza-Fez ouverte, et l'occupation de Taza devenait, à plus ou moins brève échéance, l'objectif principal du plan d'occupation. Taza, la grande trouée sur l'Algérie, le chemin de toutes les invasions, le passage éternellement disputé, s'imposait comme le but à atteindre.

Malheureusement, le chiffre total du corps d'occupation demeurait toujours aussi restreint et ne pouvait être augmenté. La galerie européenne continuait à suivre, d'un œil fort attentif, l'habile dispositif imaginé pour masquer aux indigènes le petit nombre des troupes métropolitaines. L'Allemagne, qui le connaissait, activait son effort; il était couramment admis, dans les chancelleries, amies ou ennemies, que l'apparente prospérité du Maroc s'effondrerait au premier coup de canon tiré en Lorraine.

La situation universelle s'aggravait, l'incendie oriental devenait sans remède; pour affermir cette conquête barbaresque, encore soumise à toutes les fluctuations des événements extérieurs, le temps allait-il manquer? Voilà ce que se demandait à tout instant celui dont la responsabilité était si lourde.

Le rail parti d'Oudjda avançait vers la Moulouya, le chemin de fer Kenitra-Meknès était activement construit; le ravitaillement de Fez et de Meknès, autrefois si long et si onéreux par la longue route d'étapes, devenait facile et rapide. Chacun des mois de 1913 marque un jalon posé sur le grand bled. Œuvre de patience, d'énergie et d'adaptation, que chaque jour remettait en question, qui n'était vraiment connue que de ceux qu'elle retenait à son service. Ils s'y attachaient en raison même de ses difficultés.

Lorsqu'un incident nouveau menaçait la souple armature dont l'unité devenait alors le danger — car tout, en elle, était également solidaire — celui qui commandait ne se croyait pas obligé de faire montre d'optimisme. Il adressait à la métropole un clair avertissement; les bureaux le répandaient dans le public restreint des questions coloniales, tous s'en émouvaient, mais que pouvait-on répondre? La menace allemande était là, toujours prête, le Maroc devait attendre.

Amis ou ennemis connaissaient le total de ses effectifs. Sur les 85; 000 hommes du corps d'occupation, 31. 000 sortaient des troupes métropolitaines, le reste était formé de 33. 000 hommes de troupes algériennes et tunisiennes, de 14. 000 Sénégalais, et 7.000 Marocains.

Avec ces effectifs, dont une partie constituée par des unités d'élite devait entraîner et encadrer le reste, il fallait tenir un front considérable, allant de l'extrême nord à l'extrême sud marocain, prévenir les réactions des tribus guerrières, et, dans cette lutte si particulière, chaque succès aggravait les difficultés extérieures, soit en renouvelant les rancunes des Espagnols qui ne connaissaient guère, dans leur zone, que déceptions et perplexités, soit en faisant dire à Paris que le danger avait été fort exagéré pour mieux obtenir des renforts.

Le « vous voyez bien, il s'en tire toujours » devenait pour le chef responsable la pire des oppositions. Il en redoutait le trop facile éloge plus que tous les blâmes. Ainsi que ses principaux collaborateurs, il se demanda souvent combien de fois « il s'en tirerait encore ».

Le véritable adversaire, celui que rien ne décourageait, c'était toujours l'Allemagne. A mesure que les mois passaient et que sa préparation pour le conflit prochain devenait plus évidente, elle se gênait de moins en moins, transformant la lutte sourde en querelle ouverte, querelle d'Allemands qu'il fallait feindre de ne pas comprendre, le Maroc ne devant, à aucun prix, servir de prétexte à la guerre, et l'action militaire continuait.

La région du Tadla, occupée par les tribus Chleuhs, peut-être les plus farouches et les plus combatives du Maroc central, était l'un de ces réduits de la résistance d'où partaient souvent, à l'improviste, les coups de force qu'il fallait parer si l'on ne pouvait les prévenir. Ce foyer menaçait les grandes plaines fertiles de la Chaouïa. L'occupation de Kasbah-Tadla, effectuée après de vifs combats, donna au colonel Mangin une forte base d'opérations contre la montagne berbère.

Sitôt un centre de résistance à peu près déblayé ou encerclé, le premier soin était de le relier à la région voisine et d'opérer la jonction en se frayant une route parmi les tribus indécises accoutumées à se ranger derrière tout étendard victorieux.

Cette stratégie exigeait de chaque officier supérieur, autant que des autres, une parfaite maîtrise du terrain et des hommes; elle était possible grâce à la sélection dont bénéficiait le corps d'occupation du Maroc. On se disputait le privilège de servir sous un véritable commandement et le Général en chef avait tous les moyens de se composer un recrutement hors pair. Il n'en négligea aucun.

De 1912 à 1914, le Maroc devint ainsi pour la France

une splendide école d'énergie et lui prépara une armée d'élite, la première entre ses grandes armées coloniales. Les noms familiers du Maroc : les Gouraud, les Mangin, les Franchet d'Esperey, les Degoutte, les Henrys, allaient devenir les grands noms du front de France. L'école marocaine était le rude apprentissage d'une guerre d'endurance et d'habileté qui utilisait jusqu'à l'extrême les quelques ressources dont elle disposait. C'était encore une école d'abnégation ; les officiers combattant au Maroc n'attendaient pas que leurs actes fussent connus ou appréciés au-delà du territoire qu'ils avaient à défendre; si chacun donnait le meilleur de soi-même, c'était sans marchander sa peine et sans rien demander en retour.

La France n'est pas seule à se désintéresser ainsi de ses éléments les plus actifs, lorsqu'ils opèrent au dehors. Tous les peuples vraiment colonisateurs imposent un pareil détachement à ceux d'entre les leurs qui consentent à lutter au loin; la guerre coloniale forma au Maroc — peut-être plus qu'ailleurs, la lutte y étant particulièrement difficile — un corps d'officiers et des troupes à toute épreuve.

Il le fallait pour tenir en respect ce front de résistance très inégale. Les cadres acquéraient une extrême importance, les unités ne pouvant pas être concentrées. Elles étaient, le plus souvent, dispersées en détachements de compagnies isolées, quelquefois même en fragments de compagnie pour l'infanterie, en pelotons ou en sections pour la cavalerie et l'artillerie. Ces faibles détachements devaient former la couverture. A l'arrière, pas de réserves, pas de relève. D'un bout à l'autre de l'année, les mêmes hommes luttant contre les mêmes obstacles : c'est l'une des particularités

habituelles du front marocain. Il ne s'agissait pas de tuer, de détruire, mais de progresser sans nuire à l'action politique, base de toute la doctrine.

Cette progression militaire, toujours conduite d'après le principe : conquérir pour pacifier, s'opérait dès le premier jour, comme elle s'opère encore aujourd'hui, par l'installation des postes qui entourent les noyaux hostiles. Système de la « tache d'huile ». Les noyaux à réduire sont-ils très importants, des brèches centrales ouvertes successivement dans le bloc le subdivisent en plusieurs morceaux. Ainsi s'opéra toute la marche vers la Moulouya.

Sitôt l'encerclement à peu près délimité, des colonnes concentriques partent de leur base et cherchent à créer un premier poste central qui deviendra l'axe de rayonnement pour tout le voisinage. Sur leur passage, elles dispersent les groupements ennemis, ouvrant ainsi la route au groupe mobile qui devra de vive force, — le point d'honneur indigène n'admet pas que l'on cède sans avoir fait parler la poudre — s'emparer du terrain choisi pour le nouveau bond en avant.

Ce n'est pas à la légère que ce bond sera fait. Dans chaque poste nouvellement établi travaille l'officier de renseignements. Le Service des renseignements dont il émane est, sans contredit, l'un des plus curieux organismes des troupes d'occupation du Maroc, celui que l'on retrouve à chaque étape de l'avance, sous des formes d'une infinie variété. Il est, à la fois, la grande puissance de l'arrière et le grand élément de l'avant. Constitué d'après le principe des « bureaux arabes » qui fonctionnent en Algérie et en

Tunisie, il fut entièrement remanié pour l'action marocaine dont il est l'élément vital.

Voilà l'un des traits du Protectorat : ce renouvellement d'organismes déjà mis à l'épreuve qu'il remanie, assouplit, prenant aux différentes expériences dont il s'inspire les formules de sa politique indigène. Le service des renseignements devint le grand organe de persuasion chargé des relations politiques avec les tribus; les officiers qui le dirigent opèrent dans chaque poste, dans chaque groupe mobile; tout en préparant le combat, dernier remède, ils négocient la soumission.

L'activité d'un bureau des renseignements est l'un des plus curieux spectacles de la vie marocaine; tout le mouvement indigène converge autour de lui. Le bureau devient, à l'avant, une cabane Adrian, parfois une simple tente. Les délégations des tribus amies se succèdent autour de lui et demandent justice contre quelques abus du caïd. Le caïd de la région vient presque chaque jour, en grande pompe, avec sa suite, discuter sur les mille incidents de la vie quotidienne. Des émissaires dépêchés en secret par les tribus rebelles circulent, écoutent et s'informent.

Dans le poste nouvellement installé sur territoire hostile, l'officier de renseignements, après avoir étudié l'état d'âme du voisinage, cherche les moyens d'entrer en relations avec les groupes insoumis. Souvent, il va chez eux tout seul, se fiant à son prestige, à sa chance; quelquefois il emmène avec lui le docteur, le « toubib » que l'indigène accueille toujours volontiers : les guérisons obtenues par le toubib français sont, au Maroc, l'une des premières armes de la pénétration.

Le travail est lent; lorsque le fruit est mûr, le groupe mobile de la région part en colonne pour installer un nouveau poste au centre des tribus indécises, qui inclinent à la soumission, mais ne cèderont pas sans avoir combattu.

Sitôt le poste affermi, fortifié contre l'extérieur et pourvu d'un peu de confort rudimentaire, mais non sans agrément, le groupe mobile s'en va, le laissant en état de défense, muni de sa garnison et de ses services, livré à ses propres ressources. L'officier de renseignements reste seul avec un interpréte, quelques auxiliaires indigènes, un goum, un groupe de Mokhazenis ou partisans. Le commandant de la région vient de donner les grandes directives. Après avoir mis l'officier responsable au courant de ce qui peut guider son action prochaine, il part et lui souhaite bonne chance.

Que va faire l'officier? Consolider les résultats obtenus, les soumissions toutes fraîches, donc encore fragiles, et se mettre à l'étude de la zone ennemie qui l'entoure, préparer le nouveau bond.

Alors, toutes les questions se posent à lui en tumulte. Il est le maître avec la troublante responsabilité que cela implique. Toutes les décisions, toutes les initiatives viendront désormais de lui seul. Comment s'étonner si ces postes dangereux sont les plus ardemment convoités? Suivant le mot du colonel Berriau, qui organisa le service et lui donna l'impulsion : « c'est bien la clé de voûte de l'édifice marocain ».

L'officier de renseignements doit acquérir pour ce rôle complexe des qualités contradictoires, pratiquer à la fois l'audace et la patience, payer hardiment de

sa personne et accepter les rendez-vous d'où l'on risque toujours de ne pas revenir.

Courant les hasards du guet-apens et de la mauvaise surprise, il devient chasseur dans l'âme et poursuit une proie qu'il faut capter, non détruire. Il doit s'inspirer, en toute circonstance, de la formule du commandant en chef qui n'admet pas que les races dont le Maroc est peuplé soient des races inférieures. « Elles sont diffférentes, voilà tout ». Mot qui renferme toute la doctrine posée par le général Lyautey des les premiers instants de son action marocaine.

L'officier de renseignements, formé à cette école, devient dans ce triple rôle militaire, politique et administratif l'indispensable élément de toute pénétration coloniale. Il reprend la tradition des grands explorateurs qui, les premiers, démêlèrent les secrets du bled marocain et se firent accepter par l'indigène.

La progression dans le Moyen-Atlas est particulièrement difficile. Le massif montagneux a des fantaisies irritantes, les ravins s'enchevêtrent, les cols suivent des tracés bizarres où les barrages s'interposent contre toute logique. Partout c'est l'ébauche d'un dessin que la nature négligea de poursuivre. De hautes terrasses surplombent les défilés. Contre toute évidence, les crêtes praticables dominent les éboulis, et les colonnes mobiles cheminent au-dessus de la marne friable, montent ou descendent suivant les caprices des vallonnements. « En guerre, il faut bien prendre le terrain tel qu'il est », dit un vieux dicton militaire.

Sur le front marocain, à l'ombre duquel vivait déjà, en 1913, un grand Maroc pacifié, il existait au nord un « no man's land » sur lequel on veillait, on

se tiraillait. Derrière, la vie agricole et pastorale se développait à l'abri de la ligne de blocus, et cette ligne suivait les courbes géologiques du terrain, s'adaptant à lui, gardant sa vitalité puissante grâce aux groupes mobiles dont la première fonction est le mouvement perpétuel.

Les postes fortifiés tombent en désuétude, une série de petits postes faciles à déplacer appuient le groupe dans son va-et-vient permanent. Il est toujours prêt à se rendre, dès le premier appel, là où le danger s'éveille. Il répond à l'ennemi par ses propres armes : la mobilité et la surprise, mais sa riposte à lui est plus vive, plus perfectionnée. La supériorité de son armement, la qualité des chefs compensent la disproportion du nombre.

Toutefois, l'indigène marocain est toujours un sérieux adversaire, un rude ennemi à la morsure tenace. Les grands guerriers du Nord, les Riata, Berbères à peine arabisés, ont tout l'acharnement des montagnards. Ils vivent constamment sous les armes et chacun d'entre eux est ce que les chefs français appellent « un franc guerrier ». Ils se ralliaient en 1914 lorsque la guerre survint. L'Allemagne dirigea sur eux son plus grand effort, et leur chef favori, Abd-el-Malek, était l'un de ses meilleurs partisans.

Déjà, en 1913, les instructeurs allemands, les mitrailleuses allemandes et l'or allemand travaillaient activement sur le front marocain, conduits par les Allemands installés en plein Maroc pacifié. L'action à peine dissimulée des Mannesmann et des Ficke sur la rébellion du front nord n'était un mystère pour personne. Les grandes villes marocaines fourmillaient de sujets allemands qui ne se gênaient pas

pour prédire à voix haute l'effondrement prochain de la France et l'ouverture de sa succession dans l'Afrique du Nord.

A ces menées ouvertes ou cachées, il n'était possible d'opposer que le silence et l'action rapide : ainsi, en décembre 1913, la zone effective de l'occupation était sextuplée, la préparation des territoires qui devaient être bientôt occupés se trouvait au point. Le Résident Général, administrateur, organisateur et chef militaire, continuait à se multiplier, partant de suite pour l'inspection de tout nouveau poste gagné sur l'avant, allant du commandant de région aux officiers isolés dans leurs vigies solitaires, stimulant chacun, donnant à tous l'impression que lui, au moins, comprenait leur effort, sachant approuver et conseiller tour à tour et demandant chaque fois encore plus, car, toujours, le temps pressait.

Pendant qu'il parcourait ainsi le front berbère ou celui du Tadla, le Sud réclamait sa présence. Il ne devait pas négliger de maintenir sur les grands caïds cette emprise qui les encourageait à contenir le flot toujours menaçant qu'El Hiba voulait entraîner à l'assaut. Ainsi, du plus grand au plus petit, le corps d'occupation du Maroc devait, avant tout, « se débrouiller », tenir le coup par ses propres moyens. La formule métropolitaine restait « et surtout pas d'exigences ». Le Maroc vu de Paris apparaissait comme une sorte de nid de guêpes où nous demeurions grâce à l'habileté du Général en chef et de ses collaborateurs, grâce à l'adresse des troupes, par une sorte de miracle permanent. L'action politique et administrative échappait encore au public, les journaux, muets sur l'œuvre du Protectorat, ne

parlaient que d'opérations militaires, marches des colonnes, pertes subies, alternatives des combats.

Cependant, le lien étroit subsistait entre l'action des armes et l'action politique; la liaison intime que rien ne pouvait détruire les maintenait assemblées; l'action militaire restait une, les principes de la guerre s'appliquant aux tournées de police comme aux colonnes d'opération. L'action politique s'adaptait aux différentes éclosions sociales des tribus marocaines; celles-ci se partageaient en diverses catégories : populations toujours soumises au Makhzen, populations oscillant entre la soumission et l'insoumission, enfin les groupements berbères indépendants et belliqueux.

Les premières cultivaient des terres fertiles qu'elles occupaient de temps immémorial. Ayant perdu leurs habitudes guerrières, elles étaient devenues les fourmis laborieuses exploitées, à date fixe, par les tribus semi-nomades. Après la tempête, les fourmis reprenaient le travail; leurs brèves révoltes n'éclataient que sous l'excitation momentanée des prédicateurs fanatiques ou parfois sous la pression forcée d'un turbulent voisinage. Pour ces populations très islamisées, la direction politique était simple, il ne s'agissait que de les replacer sous l'autorité administrative du Makhzen, leur gouvernement naturel, le seul qui fût adapté à leur mentalité, à leurs mœurs, à leur religion.

Quant aux tribus indécises, toujours prêtes à se rallier au maître du jour, chacune se partageait entre deux camps rivaux, le parti de la guerre et celui de la paix. C'était à ce dernier que s'adressaient les officiers des renseignements; ils trouvaient là leurs

premiers partisans. Au moment décisif, le parti de la guerre se croyait obligé d'esquisser une attaque, concession faite à la caïda, — protocole indigène, — dont il est imprudent de méconnaître la loi.

Après cette manifestation, le plus souvent de pure forme, la soumission l'emportait. Pour qu'elle fût durable, il fallait appeler à soi les notables de la tribu, distinguer parmi eux les quelques personnalités en mesure de contenir la foule. C'était encore l'affaire du Service des Renseignements. Il déployait la série des grandes séductions classiques : achats sur place, œuvres d'utilité publique, aménagement des sources, ouverture des écoles et, surtout, des infirmeries indigènes. Ainsi fonctionnait la formule de solidarité des intérêts entre les populations ralliées et la force protectrice. Celle-ci ne pouvait se faire accepter qu'en s'appuyant sur les autorités légitimes : sultan et Makhzen,en gouvernant en leur nom.

Pour les tribus berbères retranchées sur les hauts plateaux de l'Atlas ou cachées dans des vallées étroites, à peine l'action militaire les avait-elle maîtrisées, que l'action politique devait s'assouplir à d'autres exigences. Ces populations d'esprit très démocratique, d'un scepticisme que l'Islam avait superficiellement effleuré, maintenaient contre lui et contre toutes les conquêtes leurs dialectes, leurs traditions et leurs coutumes ; chaque tribu conservait sa forme rudimentaire d'organisation sociale.

Le mot d'ordre était de ne pas les inquiéter, de procéder avec une extrême circonspection sans leur imposer des caïds ou des cadis dont elles n'avaient que faire. « Suivre les coutumes locales, et innover quand cela est nécessaire avec une extrême sou-

plesse » (1); instructions qui se retrouvent à chaque phase de cette avance par la persuasion et par la force. L'une des manœuvres les plus délicates était justement de ne pas attenter à cette diversité des grandes tribus marocaines, de laisser à chacune son caractère essentiel. L'Islam s'était-il franchement imposé, il conservait sa place, mais islamiser ou arabiser de force ceux qui s'y refusaient était inadmissible. A ces irréductibles seuls on pouvait offrir une culture franchement européenne et les amener directement au français, sans leur infliger une langue intermédiaire.

Le Maroc de l'Empire chérifien, ce vieux Maroc à demi-mort dont nous avions assumé le retour à la vie, se partageait encore en deux formations inégales : le bled-el-Makhzen, le Maroc des sultans, le bled-el-siba, pays insoumis. L'action militaire venait de rétablir jusqu'à ses limites les plus étendues l'autorité chérifienne, restait à fortifier les pouvoirs affaiblis par les derniers règnes, à leur rendre cette pompe extérieure sans laquelle le primitif ne croit pas à la force qui le mène.

L'autorité protectrice s'efforçait, en toute circonstance, de mettre en valeur la personnalité du Sultan, de faire revivre autour de lui les traditions anciennes et le cérémonial de cour. Moulay-Youssef était, jour après jour, patiemment encouragé à gouverner effectivement. Avec la ténacité et la séduction personnelle qui lui sont si particulières, le Général en Chef éduquait son Sultan. Pendant cette première année

(1) Rapport Général, juillet 1914.

surtout, il s'efforçait de lui donner le goût et la curiosité des affaires courantes. Ce souverain constitutionnel, sorti de l'ombre par une volonté qui s'imposait à la sienne, regrettait parfois sa retraite. De goûts effacés, il était pieux et même dévot, fort porté à laisser ses vizirs agir au gré de leur fantaisie pour toutes les questions temporelles. Il fallut le guérir de sa timidité, lui apprendre le métier de souverain et, tout en lui insufflant ce qu'il avait à dire, le mettre en état de faire figure de grand chef religieux, de chérif reconnu jusque chez les tribus berbères insoumises, car elles font à l'Islam qu'elles ne pratiquent pas cette seule concession.

Encouragé, stimulé, Moulay-Youssef se montra dans les capitales chérifiennes. Il alla de Fez à Meknès et à Marrakech, et ses sujets le virent librement circuler, en grande pompe. Pour la première fois dans l'histoire du Maroc, le passage du Sultan-Chérif n'était plus une calamité. Son escorte ne razziait pas.

Après ces tournées officielles, il rentrait à Rabat, où le Protectorat tenait à le garder sous sa garde autant que sous sa surveillance, ayant fait de lui l'agent essentiel de transmission du contrôle.

Les vizirs et autres grands personnages musulmans qui composent le Makhzen, cet organisme suranné dont il faut bien cependant se servir, sont d'un maniement délicat et complexe. Pour les dominer sans les humilier, pour les utiliser sans les diminuer, il fallait une dextérité rare.

Au début, leur collaboration s'imposait à tout moment : eux seuls connaissaient alors le mécanisme embrouillé de l'administration indigène. Les heurter, c'était perdre le lien entre hier et aujourd'hui ; cela,

le Résident Général ne le voulait à aucun prix. Ménageant les susceptibilités de l'Islam, tout en se refusant à lui laisser poursuivre, sous l'égide du Protectorat, la conversion forcée de la montagne berbère, il évitait de l'offusquer sur son véritable terrain d'influence.

Jusque là, le Makhzen comprenait tous les organismes de l'État. Il était la grande et lourde machine administrative de l'empire et représentait l'ensemble formé par le souverain, les vizirs et leurs bureaux. Le Protectorat conserva les ministres dont l'action avait son utilité, il supprima ceux dont il assumait les fonctions, entre autres : le ministre de la guerre, le trésorier général et le ministre des affaires étrangères ou d'outre-mer, dont le rôle ingrat était, autrefois, de transmettre verbalement au Sultan tout ce qu'il se refusait à admettre.

Par contre, le Protectorat créait un Ministère des biens Habous ou des fondations pieuses, un Ministère de la Justice remplaçant l'ancien « Ministère des plaintes », et une Section de justice pénale chérifienne. Il réorganisait ainsi le Makhzen central. Chaque samedi, les vizirs se réunissaient chez le Sultan et parlaient avec lui des questions à résoudre ; un tableau récapitulatif des affaires de la semaine lui était alors apporté. Le Résident Général veillait à ce que tout cela ne fût pas une vaine formalité. Les points en litige avaient été auparavant vérifiés par les services du contrôle, et les deux organismes : gouvernement protecteur et Makhzen, collaboraient effectivement.

C'était là toute une part de cette « politique indigène » si simple à saisir sur le vif, si difficile à définir car elle est faite de nuances et de tact ; les forces morales en sont les forces essentielles ; toute

l'œuvre marocaine tient encore à ces impondérables.

Pourquoi notre établissement au Maroc est-il solidement établi? dira plus tard le général Lyautey. « Parce qu'il aura été obtenu en nous appuyant sur les populations, leurs coutumes, leurs traditions, en acquérant ainsi leur adhésion morale ».

Conserver au Maroc l'autonomie de son khalifat religieux, c'était se réserver contre l'intrigue allemande un argument sans réplique. Le Sultan, imam couronné, associé volontaire du contrôle, s'appuyant sur lui sans perdre son prestige : voilà ce que la propagande ennemie allait avoir le plus de peine à contrebattre. Le Sultan et les autorités chérifiennes étaient traités avec égards, le respect envers l'indigène imposé aux troupes françaises. Ceci surprit au début les officiers du corps d'occupation ; ils eurent quelque peine à prendre au sérieux des prescriptions si nouvelles, mais les sanctions furent sévèrement appliquées, et bientôt il devint évident pour tous, amis et ennemis, que le haut commandement militaire ne tolérerait pas les abus couramment en usage.

Ainsi, les indigènes se trouvèrent énergiquement protégés dans la zone pacifiée, vigoureusement assiégés dans les territoires insoumis : démonstration éloquente des avantages et des inconvénients du système protecteur.

« Le Maroc est un Protectorat (1) », et ce n'est pas, ajoutait le général Lyautey, « une formule théorique et de transition, mais une réalité durable ; la géné-

(1) Préface du Rapport Général, juillet 1914.

tration économique et morale d'un peuple, non par l'asservissement à notre force ou même à nos libertés, mais par une association étroite, dans laquelle nous l'administrons dans la paix par ses propres organes de gouvernement, suivant ses coutumes et ses libertés à lui. »

Formule qui apparaît aujourd'hui si curieusement adaptée aux renouvellements apportés par la guerre. Elle les avait devancés. Il suffit d'entrevoir l'indigène marocain pour constater ce qu'un peu de bien-être lui rend d'énergie et d'allant. Les préjugés occidentaux s'effacent alors, le droit des peuples à vivre selon leur idéal particulier devient une réalité..... C'était la première fois que le monde musulman rencontrait chez le maître étranger, au lieu d'une méprisante indifférence, la compréhension très claire de ses idées individuelles.

Le dosage de ce gouvernement à deux était forcément difficile. Le plus puissant s'efforçait d'éviter toute démonstration inutile de son autorité sans jamais cependant la laisser oublier : méthode souple et vivace qui se résumait par un mot : l'ordre, qualité si essentiellement française. L'ordre à l'avant, l'ordre à l'arrière et partout quelques hommes dirigeant les équipes indigènes.

Le grand obstacle à surmonter dans ce genre d'action immédiate est l'épuisement des cadres, soit civils, soit militaires, auxquels un effort à outrance et sans haltes réparatrices est constamment imposé.

C'est l'histoire de l'Egypte, de l'Inde, de toute construction lointaine. Partout, les effectifs du début fondent vite, les rangs s'éclaircissent sous l'effet du surmenage, du climat ou de la nostalgie provoquée

par l'exil. Il faut constamment éduquer de nouvelles recrues, leur insuffler la doctrine qu'elles ne sauront appliquer que si elles l'ont réellement admise.

N'importe, malgré tous ces obstacles, la fédération marocaine s'organisait, les cinq grandes régions, Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech sortaient des difficultés du début, et la mosaïque ethnographique des races commençait à se tasser ; sous l'effort directeur, la cohésion s'établissait.

En 1913, comme en 1912, le plan d'action était accompli. S'il y avait, çà et là, quelques erreurs de détail, lacunes inévitables de toute grande entreprise, la solidité de l'ensemble s'affirmait. Le régime chérifien était en pleine convalescence, et partout, soit à la côte, soit à l'intérieur, dans les bureaux civils et militaires comme au front marocain, l'impulsion donnée se déroulait dans un mouvement régulier.

Huit siècles séparaient le Makhzen féodal de 1912 et l'empire chérifien de 1913, et pendant que les troupes d'occupation préparaient sur le front nord le bond vers Taza et la jonction algéro-marocaine, les Maures des grandes cités renaissantes contemplaient sans haine un vainqueur qu'ils n'auraient certes pas appelé, mais dont ils ne désiraient plus la défaite.

Ils se disaient qu'Allah aurait pu leur en dépêcher un moins conciliant.

CHAPITRE V

L'OCCUPATION DE TAZA ET LA COLONNE DE KHENIFRA. L'AVANCE POLITIQUE

Le premier des voyageurs qui laissèrent un récit complet de leur passage à Taza fut Roland Fréjus (1) de Marseille. Il explora la région en 1666. Son voyage avait pour but d'obtenir du Sultan régnant, Moulay-er-Rechid, celui que l'on nommait alors « le roi du Tafilalet », des privilèges commerciaux sur « le royaume de Fez ».

Roland Fréjus et ses compagnons apportaient au Sultan ce qui leur assurait le meilleur des accueils : une lettre de Louis XIV. Le grand roi se trouvait être fort populaire au Maroc, son renom d'heureux guerrier, de souverain fastueux valait à ceux qu'il daignait recommander un traitement de faveur. Aussi la caravane parvint-elle sans de sérieuses difficultés aux alentours de Taza. « D'environ trois lieues », elle

(1) *Bulletin de l'Afrique française*, novembre 1913.

admira la belle ordonnance des remparts. Taza était alors la seconde capitale du royaume.

Les voyageurs avaient bien choisi leur saison, l'admirable printemps marocain fleurissait la campagne et les jardins. C'était jour de marché, jour de grande affluence, tous les « Moros » sortaient de leurs tentes pour voir passer l'ambassade du potentat d'Europe, et « Fez la vieille » qui, selon sa coutume, se trouvait en pleine révolte contre l'autorité régnante, venait de se soumettre en apprenant que les envoyés du roi de France pénétraient sur son territoire.

La curiosité fut telle que les Français eurent peine à franchir les portes de la ville; l'encombrement des rues les gêna fort, leurs chevaux ne pouvaient avancer sans écraser les pieds du peuple, et les soldats de la garde noire criaient en vain pour leur frayer un passage, le fameux « balek, balek » que tout promeneur de marque, au Maroc, entend encore aujourd'hui lorsqu'il s'agit de lui faire traverser la foule indigène.

Roland Fréjus, du haut de sa monture, voyait sur son chemin des « extasiés » qu'il fallut disperser par les armes. Il en retirait la plus haute idée de l'illustre renommée du roi son maître. Il fit le tour des remparts, admira la vue, compta les collines, les coteaux et les plaines. Il nota le contraste entre les neiges de l'Atlas et la campagne verdoyante; longuement, il s'attarda devant le chemin du sud-ouest qui, en deux journées de marche, conduisait à Fez la révoltée; ceci l'occupa jusqu'à la nuit. Bientôt après, le Sultan accordait aux envoyés toutes les demandes du roi de France; il promettait à ses représentants la liberté du commerce dans ses états. Comblé de présents et

d'honneurs, Roland Fréjus et ses compagnons regagnèrent la Provence.

D'autres Européens racontèrent par la suite leur voyage à Taza et décrivirent sa grande mosquée. Ils furent également bien accueillis; les habitants de Taza n'étaient pas d'humeur farouche, leurs beaux vergers, leurs eaux limpides enchantèrent tous ces passants d'un jour. Ali Bey-el-Abassi, Espagnol de naissance, accomplit ainsi, en 1803, le trajet Tanger-Fez-Rabat-Marrakech, et revint par Fez et Oudjda; ainsi, à plusieurs reprises, il eut l'occasion de traverser Taza. D'autres voyageurs ont décrit la ville mystérieuse. En 1879, le capitaine Colvil, déguisé en Arabe, parvenait à s'y introduire. En 1881, Maurice de Chavagnac allait de Fez à Oudjda sans aucun subterfuge, mais il ne vit Taza que de loin, les tribus turbulentes se trouvant alors en pleine effervescence. Taza lui apparut « comme un point blanc au milieu d'une masse de verdure formée par les jardins, les oliviers et les figuiers ». Il vit l'oasis éternellement convoitée par les tribus de la montagne qui pillaient les passants, qui s'entretuaient et rançonnaient jusqu'à la mort les habitants des terres fertiles; mais la première image complète de la forteresse, celle qui restera comme la plus précise et la plus vraie sortit de la plume du vicomte de Foucauld, le grand explorateur du Maroc oriental.

Sa description très détaillée, d'une clarté si parfaite, date de 1883; elle n'a pas vieilli. Déjà, les Riata régnaient sur la ville, leur individualisme et leur brigandage étaient aussi célèbres en 1883 qu'en 1914. Le vicomte de Foucauld, grâce à la protection du moqaddem de la célèbre zaouia de Moulay Idriss,

à Fez, qui maintenait les Riata sous l'emprise de son prestige religieux, obtint, faveur unique, d'aller de Fez à Taza par ce chemin direct que Roland Fréjus avait si longuement contemplé du haut des remparts de la ville.

Les croquis du grand savant, qui devint bientôt le Père de Foucauld, reproduisent de façon saisissante la coupure formée par l'oued Innaouen. C'est la grande trouée, seule route directe entre les deux Maroc. Un dessin de Taza, pris sur le chemin de Fez, montre la forteresse perchée sur son rocher, haute falaise de roche noire s'avançant dans la plaine comme l'éperon d'un navire. Le minaret d'une mosquée ressort en clair sur la pierre sombre. En bas, aux pieds de la ville, de beaux jardins, les vignes qui se suspendent aux arbres séculaires. Taza domine de 83 mètres le lit de l'oued, et, quand le niveau des citernes s'abaisse, les habitants descendent puiser leur eau dans la rivière. Il en est encore ainsi aujourd'hui.

Taza se trouvait alors sous la domination nominale du Sultan, mais sous la férule effective des Riata qui en avaient fait (1) la ville la plus misérable de la terre. Les représentants du Sultan vivaient enfermés dans le méchouar et n'osaient en sortir. Les Riata régnaient en durs maîtres sur le pays asservi, ils y prenaient ce qui leur plaisait et tuaient qui leur résistait, tenant ainsi la ville sous un blocus perpétuel, l'assaillant à l'extérieur et la matant à l'intérieur; ils occupaient solidement les bords de l'oued et nul n'en approchait sans leur payer tribut.

« On en voit sans cesse un grand nombre flânant

(1) *Reconnaissances au Maroc*, 1883-1884, par de Foucauld.

dans les rues, un grand nombre assis soit à l'intérieur des maisons, soit sur les terrasses ; on les reconnaît à leur sabre et à leur fusil qui ne les quittent pas ; ils s'installent où bon leur semble, se font donner à manger. S'ils aperçoivent une chose qui leur plaise, ils la prennent et s'en vont ».

Les jours de marché, ils restaient dans la ville. « Quand les Français entreront-ils? Quand nous débarrasseront-ils des Riata? Quand vivrons-nous en paix comme les gens de Tlemcen? » s'écriaient déjà les gens de Taza. Et de faire des vœux pour que ce jour soit proche ». Ceci se passait en 1883. La population assagie du Maroc oriental et les hautes classes de l'empire appelaient de tous leurs désirs l'occupation française ; la richesse et la fécondité devenant, pour la malheureuse province, la source des pires maux.

Ces terribles Riata occupaient le revers nord du grand massif montagneux et s'échelonnaient graduellement jusqu'à l'Innaouen. Ils cultivaient avec une négligence voulue leurs terres de la plaine et préféraient les hautes vallées moins productives mais à peu près inaccessibles, dans lesquelles ils pouvaient abriter leurs villages et leurs champs. Moulay-Hassan s'efforça vainement de les réduire et faillit même un jour tomber entre leurs mains ; son armée en déroute l'avait oublié sur le champ de bataille, il eut mille peines à la rejoindre. Ce sont ces rudes adversaires, ces tribus démocratiques de la montagne, qui tenaient jusqu'ici en servitude la grande voie algéro-marocaine, barrant la route aux caravanes assez téméraires pour se refuser à leurs exigences. M. de la Martinière, allant de Fez à Oudjda, en 1891, s'arrêta, lui aussi,

devant la kasbah de Msoun et décrivit le pays de Taza toujours peuplé de ses dangereux parasites.

En 1901, le marquis de Segonzac, visitant la ville à deux reprises, la montrait, dans son journal de route, bien campée sur une croupe du Moyen-Atlas, avec son bastion massif, trapu, portant une solide plateforme « d'où les défenseurs peuvent fusiller les assaillants. Des embrasures étroites et profondes permettent à l'artilleur de tirer vers le sud et vers l'est », ces deux points toujours menacés ; mais, alors, le bastion portait des plaies béantes, et les formidables ouvrages de défense croulaient doucement sous l'herbe et la mousse. Les habitants racontèrent à l'explorateur le grand passé dont ils conservaient l'orgueil. Taza, autrefois l'une des sept capitales de l'empire marocain, posée entre Fez et Tlemcen, les deux centres de civilisation chérifienne, avait connu toutes les alternatives de splendeur et de décadence. Elle eut, au milieu du XVIe siècle, sa plus grande éclosion. Ali-Bey la vit encore dans toute sa beauté, de Foucauld la surprit en pleine décadence, et le marquis de Segonzac ne trouva plus guère « qu'un amas de décombres, une pauvre ville toujours assiégée, chaque jour mise au pillage ».

Les Riata continuaient à détourner les eaux de l'oued pour rançonner à leur gré la population misérable qui ne gardait de ses splendeurs perdues que les minarets des mosquées et ces beaux jardins que le Tazi plantait et que le Riata récoltait dans une régularité invariable. M. de Segonzac écrivait en 1901 :

« Or, la nature a tracé la voie qui reliera l'empire chérifien au reste de l'univers ; dans le rempart montagneux dont elle a ceint le Maroc, elle n'ouvre

qu'une seule brèche praticable : la trouée Fez-Oudjda. Et Taza, plantée sur son cap, comme un phare au bout d'une jetée, commande la passe ». C'est ce phare, commandant la passe, dont l'occupation allait se saisir pour en faire le grand couloir de sa jonction orano-marocaine, objectif primordial de l'action des armes. Le général Lyautey disait en 1912 : « C'est un couloir ; dans une maison le couloir n'est pas la pièce la plus riche, mais c'est tout de même une pièce utile, intéressante, indispensable ».

Les opérations de 1912 et 1913 avaient déblayé les abords du couloir, acquis la soumission de plusieurs tribus, donné de rudes coups aux plus remuantes. Suivant la tactique habituelle, le dénouement, longuement travaillé par la préparation politique, allait s'effectuer en coup de foudre, résultat fantastique pour tous ceux qui n'en connaissaient pas le patient acheminement. Il était l'effet de l'infiltration progressive. Les groupes hostiles se trouvant dissociés, désagrégés par le service des renseignements, l'effort militaire faisait le reste et nous trouvions, dans chaque tribu, des intelligences, des partisans et des guides. Les groupes irréductibles étaient fractionnés, les Riata eux-mêmes sectionnés en clans d'opinions fort contradictoires dont nous parvenions à nous annexer les plus remuants. La discorde entre tribus précipita la fin. Une fois encore, les Riata encerclaient Taza, proclamant un sultan Chinguiti ; la lutte reprenait, les munitions affluaient par le Rif, citadelle naturelle de toutes les rébellions, l'agitation gagnait du terrain et le commandant en chef voyait le danger s'accroître. Ceci lui fit devancer l'heure qu'il s'était fixée ; il déclencha le mouvement. Un nouveau poste, Souk-el-

Arba de Tissa, fut formé au nord de Fez, à 70 kilomètres en avant; une piste fut ouverte pour les convois d'artillerie, des approvisionnements furent accumulés sur cette voie de fortune, des intelligences nouées avec les tribus, des marchés passés avec les groupes indigènes, des chefs attirés sous notre influence, enfin, toute la préparation des grands mouvements d'ensemble s'effectua.

Peu à peu, les réfractaires étaient refoulés vers le nord, vers la zone espagnole, sûr asile de toute rébellion. Là, ils se groupaient sous les ordres d'un « rogui », chef de guerre sainte, qui les entraînait à l'attaque. Le général Gouraud leur infligea une déroute complète, ce qui couvrit Taza par une large bande de territoire pacifié (1). Tout s'était effectué avec le minimum de sacrifices; les troupes avançaient dans un pays inconnu, s'émerveillant du chaos des longues chaînes du Rif et de leur couleur. Le soldat français, qu'il soit paysan de France ou légionnaire entraîné au sol africain, est également sensible à la séduction du paysage. Il supportera sans se plaindre les plus rudes fatigues si ce qui l'entoure lui paraît digne de les faire oublier, et pour la première fois, le travail des aviateurs allégeait l'effort des hommes; ils avançaient sur l'ancienne voie romaine des grandes invasions, posant le rail étroit au fur et à mesure de la marche. Ce trait d'union avec l'arrière modifiait toute la tradition des anciennes conquêtes. La « méhallah » ne passait plus sans creuser un sillon durable.

(1) L'occupation de Taza, par Augustin Bernard. *Bull. de l'Afrique Française*, mai 1914.

Le Maroc oriental disait volontiers : « Nous sommes les parents pauvres du Protectorat ». La région est, en réalité, assez ingrate. Une mince pellicule de terre végétale recouvre le sol. Un climat extrême règne d'un bout à l'autre de l'année : des vents violents, ou brûlants, ou glacés, une végétation médiocre, des cultures précaires et peu étendues ; tout cela forme l'opposition la plus vive avec les côtes de l'Atlantique, « le bon pays » aux terres fertiles ; mais le médiocre rendement du sol est fortement compensé par l'importance politique de la grande voie de pénétration qui, d'ouest en est, le traverse. Les troupes paraissaient le comprendre, elles campaient avec entrain sur les positions conquises ; la saison était favorable, et tout se trouvait préparé avec le soin et l'habileté d'un plan où les exécutants reconnaissaient la ligne habituelle. Il ne s'agissait plus que de découvrir, pour le bond final, l'instant précis où, tout se trouvant au point, attendre davantage devenait un signe de faiblesse. Le fruit mûr allait, de lui-même, se détacher de l'arbre.

Le 10 mai 1914, l'opération s'effectuait. Taza était occupée, premier pas vers la jonction entre les deux Maroc, qui devait rencontrer de plus sérieux obstacles. La résistance des tribus entre Souk-el-Arba et Taza fut tenace, la colonne Gouraud engagea des combats acharnés, ceux des 10 et 12 mai furent d'une extrême violence ; le dernier restera comme l'un des plus beaux et des plus rudes entre les grands combats marocains. La jonction s'opéra le 16 mai, à l'ouest de Taza, et, le 17, les troupes du Maroc Occidental unies à celles du Maroc Oriental entraient à Taza, ayant à leur tête le général Lyautey. Il venait d'accomplir ce

que Bugeaud aurait dû effectuer en 1844, au lendemain de ses victoires. C'était, après un retard de soixante-dix ans, la mise au point de l'occupation algérienne. Bugeaud l'avait rêvée tout en négligeant de l'accomplir. N'avait-il pas dit, en regardant sa conquête : « Ici, il faut être maître partout sous peine de n'être en sécurité nulle part ». Le Maroc s'était chargé de démontrer l'exactitude de ce propos.

La jonction enfin obtenue procurait à la relève des troupes, entre Oudjda et Fez, des facilités fort appréciables ; désormais, elles allaient franchir en dix jours ce qui, jusque-là, exigeait quatre semaines par la voie de l'Atlantique, et le Maroc se trouvait en possession de trois grands portails : façade internationale sur l'Océan, façade espagnole sur la Méditerranée, façade française sur l'Algérie. Après les rudes combats de la jonction des deux colonnes, le général Gouraud venait de dire : « Depuis que j'ai vu mes hommes au feu, dans ces derniers combats, ma confiance dans l'armée a doublé ». Cette impression était celle de tous les officiers supérieurs surpris par le mordant des troupes à l'attaque, par leur patience aux heures plus lourdes de l'investissement.

Le premier bataillon marocain, entièrement constitué par des unités indigènes, s'était magnifiquement comporté au feu, sous les ordres du commandant Poeymirau, et cette superbe attitude, aux instants décisifs de la journée du 12 mai, avait fort influé sur la victoire. Ainsi tous : coloniaux, légionnaires, marocains, zouaves, marsouins, chérifiens, tirailleurs, alpins, sénégalais formaient une armée homogène que la cavalerie : spahis, marocains et chasseurs d'Afrique, entraînait et soutenait. Tous ces éléments

si variés se groupaient dans une parfaite cohésion :

« Le génie de la France avait fait un tout d'éléments souvent antagonistes (1) : noirs et blancs, Algériens, Tunisiens, Marocains, toutes ces races qui n'avaient jamais pu se coordonner chacune chez elles formaient, grâce aux efforts constants de leurs chefs, un bloc bien uni, sans fissure. L'épée forgée par un labeur de chaque jour peut frapper partout où la demande l'honneur du drapeau. L'épée dont l'acier ne recèle aucune paille frappera sans rompre jamais ».

La plupart des troupes entraînées sur ce rude champ de bataille allaient bientôt donner leurs preuves dans les premiers combats de France, et le général Lyautey, les passant en revue sur la ligne de feu, rendait hommage à tous, rappelant que depuis deux ans, rongeant leur frein, elles avaient su attendre l'heure opportune, l'heure lente à venir ; l'action vainement tentée à travers les siècles par tous les maîtres du Maroc venait de s'accomplir. La jonction des deux Maroc à Taza était un fait acquis, et non pour quelques jours ou pour quelques mois. Les troupes du général Gouraud et celles du général Baumgarten, les chefs des deux groupes qui venaient de se joindre, défilaient devant le commandant en chef : « Une impression de force française allante, pleine d'entrain, que rien n'avait arrêtée, se dégageait de ces masses d'hommes venus de tous les pays ».

Pour les indigènes, la prise de Taza était la pierre

(1) *A la colonne de Taza*, par J. Ladreit de Lacharrière, juin 1914.

de touche de notre effort, la démonstration absolue de notre force. Il s'agissait maintenant de consolider la soudure, d'élargir la trouée. Cette liaison, encore toute militaire, avec l'Algérie était un magnifique prologue. La mise en valeur de l'artère économique, du système circulatoire, voie d'échanges permanents entre les deux pays, devait le continuer. Il restait aussi à résoudre la question zaïan, chapitre essentiel de la question berbère, et c'est au général Henrys que le Chef du Protectorat confia cette part essentielle de l'action d'ensemble. Elle avait été esquissée, en juillet 1913, par l'entière réduction des Beni M'Tir et des Beni M'Guild, montagnards du Moyen-Atlas, jusque là d'une intransigeance farouche, aujourd'hui nos meilleurs partisans. La préparation politique des officiers du Service des Renseignements venait d'entamer le mauvais vouloir de ces tribus hostiles ; une série de mesures humanitaires l'avait ébranlé. La force brutale aurait échoué ; la pénétration morale les amenait à résipiscence, et le dernier combat, inévitable point final, allait permettre à leur orgueil de demander « l'aman ». Taza et sa région débloquées, l'action sur les Zaïan s'imposait ; leur territoire s'enfonçait, comme un coin, dans le pays pacifié, interceptant les communications entre Fez, Meknès et Marrakech. Le bloc hostile devenait forcément le refuge de tous les irréductibles, le centre d'où partaient les djichs, la place d'armes des harkas rebelles. Pour la réduire, le général Henrys disposait de 20.000 hommes ; quatre de ses postes avancés menaçaient concentriquement, de leurs antennes mobiles, cette grande forteresse de l'insoumission.

L'extrême versatilité des Berbères complique au

plus haut point les opérations militaires ; il est fort difficile de prévoir où les portera la fantaisie du moment, et tout mouvement stratégique doit tenir compte, dans une large mesure, des mille imprévus qui réagissent sur ces êtres essentiellement nerveux et les groupent ou les séparent suivant leurs passions ou leurs querelles. Le général Lyautey, arrivant de Taza, se rencontra devant Fez avec le général Henrys ; la marche sur Khenifra, citadelle du pays zaïan, fut résolue. Il paraissait opportun de mettre au plus vite à profit l'impression produite sur le Maroc islamisé par le succès des derniers combats, et l'investissement de Khenifra allait être la première opération de grande envergure engagée contre le monde berbère ; c'était l'attaque d'une citadelle jusqu'ici inviolée.

Ces solides tribus du bloc zaïan étaient encore peu connues. Elles occupaient le réduit montagneux situé en avant de l'Oum-er-Rebia ; encerclées par les postes, elles ne pouvaient plus qu'avec mille peines, et de fortes pertes, razzier les pays voisins. Les Zaïan, accoutumés à conduire la chasse, se trouvaient traqués à leur tour, sur leurs propres terres, et tombaient dans l'embuscade, au moment même où ils se préparaient à surprendre, suivant leur coutume, l'ennemi qui s'avançait vers eux.

« Les troupes progressent avec difficulté, mais pleines d'un élan superbe, les pitons sont couronnés les uns après les autres, malgré les rochers qu'il faut franchir. Pendant ce temps, les alpins s'accrochent aux canons de 75 que nous avons emmenés ; à chaque mouvement de terrain, ce sont de nouveaux efforts pour hisser les pièces et les caissons, puis pour les redescendre, l'obstacle franchi : dix, douze, quinze

alpins s'accrochent aux cordes, s'arcboutent, se laissent traîner pour que la pièce ne dévale pas. Les plaques de schiste s'effritent et une poussière intense enveloppe le groupe qui, une fois en bas, remonte pour ramener une nouvelle pièce (1) ».

Ne semble-t-il pas lire quelque récit du front de France, quelque attaque dans les Vosges, dans ce récit écrit sur place? Ce sont les mêmes hommes, le même élan, le même canon et presque le même paysage, on pourrait dire aussi le même adversaire, car le Zaïan était, déjà, armé, encadré par lui. Le 12 juin, le drapeau flottait dans Khenifra, sur la Kasbah du Zaïan qui avait pris la fuite, déménageant en toute hâte sa famille et ses biens. Cela, de mémoire d'homme, ne s'était jamais produit; le vaincu laissait en arrière ses approvisionnements, tout un butin considérable, le temps de le détruire lui ayant manqué. Les troupes regardaient avec intérêt cette ville berbère, capitale et marché, centre de la vie chleuh, encore tout imprégnée de ses coutumes.

Le succès du coup de force, si habilement mené, avait eu son prologue classique : organisation du service des étapes, mise en marche à l'heure dite des colonnes convergentes, arrivée à l'instant voulu. Tout cela s'effectuant à travers un pays à peu près inconnu. Le général Henrys était le grand maître des questions berbères, il connaissait tous leurs détours. Sitôt la prise de Khenifra, un dépôt de vivres solidement organisé assurait le ravitaillement des groupes mobiles, et les colonnes de soutien évoluaient entre

(1) A la colonne de Khenifra, par J. Ladreit de Lacharrière. *Bulletin de l'Afrique Française*, juillet 1914.

les trois bases, parcouraient le pays en tous sens, le nettoyaient et le préparaient pour l'avenir, suivant la stratégie si spéciale de la conquête marocaine. Sur tous les fronts du Maroc occidental, la progression s'effectuait, et ce n'était pas « l'un des moindres mérites du général Lyautey que de combiner avec souplesse ces actions si différentes et d'avoir su choisir pour chacune de ces tâches particulières des hommes : Gouraud, Baumgarten, Henrys, Brulard, dont les dispositions naturelles s'appropriaient avec tant d'exactitude aux modalités si variées des situations marocaines (1) ».

Ainsi, dans la première moitié de 1914, deux résultats de toute importance étaient acquis : la jonction avec l'Algérie, l'occupation du front berbère. L'un et l'autre étaient obtenus avec le minimum de difficultés et de pertes, toujours par l'action méthodique, longuement préparée. Cependant, la tâche restait encore particulièrement difficile. Il s'agissait de maîtriser par les armes des masses guerrières fort entraînées aux combats. Il fallait aussi tenir compte, en toute circonstance, de ce fait paradoxal : l'état de guerre n'existait pas; ceci entraînait des complications irritantes. A côté des rares coups d'éclat, que de travail patient et obscur pour les jeunes officiers, remplis d'allant, qui arrivaient au Maroc pressés d'y déverser le trop-plein de leur jeunesse. Ils se pliaient malaisément aux exigences de l'action politique placée, le plus souvent, devant l'action militaire. C'était,

(1) L'œuvre française au Maroc, *Bulletin de l'Afrique Française*, juillet 1914.

presque toujours, du dévouement, de l'abnégation et de l'anonymat que l'on demandait à de jeunes héroïsmes venus pour découvrir la gloire. Ils rongeaient leur frein, et puis ils acceptaient.

La formule de l'action des armes, au Maroc, n'était pas de rechercher le fait de guerre, mais, bien au contraire, de l'éviter le plus possible ; dure exigence pour des troupes et des cadres également épris d'initiative. Ce fut, certainement, l'une des pires difficultés à laquelle se heurta, sans cesse, le haut commandement. Il demandait à ses soldats de combattre avec énergie un adversaire extrêmement ardent et de l'épargner tout à la fois. Stratégie fort ingrate pour des hommes vifs et résolus; on leur imposait de réduire pas à pas les rebelles, de les amener graduellement à merci. C'était la victoire qui seule pouvait avoir un lendemain et donner au Maroc la paix française.

A quelques jours de la grande guerre, toute cette zone insoumise du centre se trouvait fortement entamée ; le couloir de Taza était élargi, les réduits de la résistance perdaient en étendue, leur force offensive décroissait. Ils étaient limités à deux îlots séparés par une large brèche ; la ligne insoumise, localisée dans le massif montagneux du Moyen-Atlas, se fissurait de plus en plus. Le Service des Renseignements poursuivait son travail, nouait ses attaches, plantait ses jalons. Il devenait possible enfin d'envisager le jour où la montagne tout entière, sillonnée de part en part, encerclée par le groupe mobile, n'offrirait plus à l'insoumission un abri suffisant; elle se désagrégerait d'un seul coup, sous l'effet d'un mouvement d'ensemble préparé par deux ans de travaux d'ap-

proche. Ceci c'était le résultat assuré, tout proche, mais août 1914 allait tout remettre en question.

Quelques jours auparavant, le 14 juillet 1914, le général Lyautey, dans l'un de ces exposés où, de temps à autre, il lui plaît de montrer son œuvre par un raccourci ferme et véridique, expliquait, à ses colons de Casablanca, ce qu'était, à ce moment même, la situation marocaine, et quelle tâche formidable le Protectorat venait d'accomplir en deux ans.

Il leur montrait le Maroc unifié autant qu'agrandi. Unifié grâce à la jonction de Taza obtenue par les opérations des généraux Gouraud et Baumgarten, relié par eux à l'Algérie et à la Tunisie, étape décisive vers l'unité de l'Afrique du Nord française. Il le montrait agrandi par la campagne du général Henrys qui plaçait l'occupation au cœur du massif berbère et la portait « sur un front s'étendant presque en ligne droite d'Agadir à Taza et donnant dès maintenant à notre établissement une figure harmonieuse et une structure solide ». « Nous sommes aux points que nous nous étions assignés, aux dates que nous nous étions fixées », ajoutait-il, « nous n'avons plus à subir les événements, nous sommes libres de nos décisions ». L'occupation totale de l'empire chérifien était proche, les troupes encerclaient les derniers massifs de la grande résistance et l'action des armes préparait la phase décisive.

Après l'exposé militaire, c'était l'organisation de la conquête que le Général en chef rappelait à ces Français groupés autour de lui. Ils savaient bien, eux, pour l'avoir effectuée avec lui, que ce n'était pas « la tâche la moins laborieuse dans un pays où nous avons trouvé à peu près table rase, qui était

dépourvu d'accès et de communications, où une anarchie séculaire avait dissocié tous les organismes, mais, par contre, qui était grevé, presque avant même de naître, de servitudes et d'hypothèques qu'aucun établissement colonial n'a connues et qui compliquent singulièrement la tâche de l'administration et les efforts de l'initiative privée ».

Que leur demandait-il à ce moment où tout semblait enfin s'aplanir ? D'accélérer l'effort. Le plus pressé, disait-il, c'est de pouvoir entrer dans la maison et d'y ouvrir partout des voies d'accès. Quand, deux ans auparavant, les premiers travaux du port de Casablanca avaient été mis à l'étude, les difficultés paraissaient insurmontables. Aujourd'hui, la grande jetée avançait dans l'Océan et les débarquements devenaient déjà moins périlleux, les quais et les docks avaient plus que doublé en douze mois.

Mogador, Mazagan, Rabat, Kénitra sortaient de l'état rudimentaire. Partout, le bloc était dégrossi ; question vitale que cette question des ports pour des côtes inclémentes. Pendant plusieurs siècles, l'entrée du Maroc dans la vie économique en avait été retardée, l'anarchie des éléments les plus turbulents s'était perpétuée par l'isolement. Immédiatement après et presque sur le même plan, venait la question des routes, conduite à la même allure. La route côtière Mazagan-Casablanca-Rabat-Kénitra sillonnait la grande zone des plaines fertiles. Les transversales Mogador-Marrakech, Mazagan-Marrakech, Casablanca-Marrakech, Kénitra-Fez étaient commencées. La route Oudjda-Taza, amorce de la grande voie commerciale Tunis-Alger-Fez-Casablanca, complétait l'ouverture de ces voies principales, artères essentielles

de la circulation d'un grand corps trop longtemps engourdi. Le Gouvernement Français venait d'autoriser les études préliminaires du réseau ferré commercial, arrêtées jusque-là par une lourde hypothèque : la priorité du Tanger-Fez imposée par les traités.

Ports, routes, chemins de fer, ces organes indispensables à la vie économique apparaissaient ; l'organisation judiciaire fonctionnait, les écoles européennes et indigènes formaient une armée scolaire de 10.600 élèves. C'était un gros chiffre pour un pays qui, deux ans auparavant, ne connaissait encore que le « fqih » et sa férule. L'œuvre privilégiée du Protectorat, sa grande arme de pénétration, l'hôpital et le dispensaire, était en plein développement. L'immigration affluait dans un mouvement régulier.

Ainsi, après deux ans d'occupation, le grand domaine apparaissait en plein essor, le Maroc pacifié vivait sans inquiétude en bordure de bataille. Ceci rentrait dans sa tradition, mais ses conquérants les plus hardis ne s'étaient jamais aventurés sur un aussi large morceau du territoire, et l'indigène profitait avec joie du mouvement commercial et agricole dont il avait sa très grande part. Le programme politique et militaire du début se trouvait non pas accompli, mais dépassé ; cependant, malgré tant de raisons d'être satisfait, un malaise indéfinissable gagnait le jeune Protectorat ; tout allait à merveille et, cependant, quelque chose n'allait pas.

De vagues remous troublaient l'atmosphère : c'était l'éternelle ennemie qui creusait sa sape ; des rumeurs s'infiltraient de place en place. Les Allemands rele-

vaient la tête, ils parlaient à voix haute de la guerre prochaine et répétaient à satiété, avec leur patient acharnement, les arguments qui ébranlaient la confiance. A leur avis, toutes ces innovations de fraîche date étaient fragiles, un souffle les emporterait ; ils s'efforçaient d'éveiller le fanatisme, de provoquer ces mouvements d'hypnose religieuse que le Marocain ne ressent pas aux heures de prospérité. Ils prenaient contact avec les indécis, leur action n'obtenait peut-être pas d'effet très appréciable, mais elle suffisait à déterminer ce malaise incompréhensible qui neutralisait en partie les résultats acquis par l'avance rapide du Protectorat.

Aux deux extrémités du Maroc, dans le Sous et dans la zone du Rif, leurs deux centres d'intrigues, ils organisaient les équipes insurrectionnelles qui devaient fonctionner dès les premières heures de la guerre. Sous leur impulsion, elles allaient chercher à galvaniser tous les foyers latents de fanatisme. Rien ne décourageait l'intrigue allemande ; ses émissaires redoublaient de zèle, annonçant le prochain écrasement de la France, donnant les chiffres des armées levées pour la détruire. On murmurait à tous les indécis : « Venez à nous, ne sommes-nous pas les plus nombreux et les plus forts? » Ce n'était pas seulement sur les fronts marocains ou dans les zones troublées de l'intérieur que la dangereuse propagande se hâtait. Elle travaillait à ciel ouvert, en plein Maroc pacifié, et là, plus qu'ailleurs, il fallait se taire, ne pas prêter le flanc à l'incident sans cesse recherché, serrer les poings et se contraindre à ne pas entendre le murmure insultant.

Comment, avec tous les moyens dont l'Allemagne

disposait, avec ses cohortes de commerçants, de grands industriels et d'agents rompus à toutes les affaires, sachant ne ménager ni l'or, ni les promesses, ne parvint-elle pas à déterminer la levée en masse des éléments à peine stabilisés ? C'est que l'armature marocaine était déjà de forte résistance ; cette solidité s'appuyait en partie sur le khalifat marocain. Le prestige religieux du Sultan-Chérif, accepté même par les insoumis, donnait une grande force morale à la protection française. Le général utilisait ce levier à l'extrême, renforçant l'autorité de son impérial élève, l'encourageant à remettre en honneur les solennités religieuses qui lui donnaient l'occasion de se montrer à son peuple librement, en grand apparat.

Le mot d'ordre était aussi de diversifier par tout l'empire les formules et les méthodes, de les assouplir aux lieux et aux circonstances. Le pouvoir administratif devait être resserré, à mesure que le développement du pays imposait une organisation plus complète ; le pouvoir spirituel conservait, au contraire, toute son indépendance, et l'unité religieuse de l'Islam marocain donnait au Protectorat ses plus fermes assises.

Cette manœuvre souple et habile, qui venait d'une si profonde connaissance du sentiment islamique, ne pouvait être comprise de ceux qui ne l'avaient jamais approché. Ils ignoraient l'emprise qu'exerce sur les masses musulmanes le chef élu, qu'il soit cheik-ul-islam, chérif de la Mecque, sultan marocain ou grand marabout des confréries populaires. Les Allemands, eux, connaissaient la force de cette emprise, et s'ils avaient eu entre leurs mains l'une de ces lumières que l'Islam adopte à ses heures, et non le pauvre

fantôme d'un Khalifat dégénéré, ils auraient obtenu de l'Orient ce que leur maladresse immense négligea d'obtenir. Le premier obstacle à leur hégémonie fut l'échec de la guerre sainte qu'ils avaient provoquée et le soulèvement arabe contre le khalifat turc. Le Maroc du Protectorat allait bénéficier des groupements fragmentaires qui se partagent le monde musulman, tous ceux de l'Afrique du Nord allaient regarder vers lui.

Ainsi, la question religieuse ne se poserait pas, au moment critique : l'adhésion morale des populations ne vacillerait pas. Contre toutes les suggestions hostiles, elles trouveraient un axe : leur Sultan. Satisfaites des égards dont il était comblé, elles résisteraient dans leur ensemble à la surenchère allemande. Les foyers partiels, acquis à l'influence ennemie, suffiraient à démontrer par l'acharnement de la résistance ce qu'aurait pu donner la grande insurrection cherchée par l'Allemagne.

Longtemps encore, la question religieuse dominera les destinées des populations musulmanes. L'Islam n'est pas en régression, il tend, au contraire, à se répandre, et la guerre n'a fait que le fortifier. Sollicité par les puissances rivales, après quelques hésitations, il s'est rallié à qui lui inspirait confiance. L'appui de la Mecque et de Médine permit aux Britanniques de tenir tête à l'orage. Le Maroc avait son khalife, rival du Sultan turc, et la politique indigène du Protectorat allait être mise à l'épreuve. La direction ne s'écartait pas de ses grands principes : abstention absolue dans le domaine religieux, participation effective des indigènes à la gestion de leurs intérêts, points essentiels sur lesquels il faut bien

revenir, chaque fois que l'on cherche les raisons de l'apaisement durable. Ceci devait permettre de supporter le choc des premières heures de la guerre.

A ce moment où les destinées de la France allaient être remises en question, le Maroc du Protectorat, après deux ans de travail et de lutte, était une construction encore fragile, mais déjà fermement ordonnée, qui s'élargissait sans perdre le dessin si clair du premier trait. Il ne lui manquait, pour affronter, sans risque grave, la tempête imminente, qu'un plus long passé.

La guerre venait trop vite, elle le trouvait en pleine croissance, au lendemain d'efforts militaires continus, à la veille du dernier combat contre l'insoumission. Encore quelques semaines, quelques mois et le bloc berbère, entamé de toutes parts, cédait. Le coup de foudre de 1914 tombait à ce moment critique. Comment le Maroc allait-il endurer un pareil assaut ? Avec quelles armes pourrait-il le soutenir ?

CHAPITRE VI

AOUT 1914

Les premières heures de la mobilisation furent, aux colonies comme en France, graves et profondément émues; mais, au Maroc, la brutalité de l'attaque surprit moins qu'ailleurs. N'y avait-on pas déjà entendu les trois grands signaux d'alarme : Tanger, Casablanca, Agadir? L'ennemi n'était-il pas campé dans la place avec son arrogance maintenue par les traités, levant chaque jour plus haut la tête et parlant chaque jour d'un ton plus assuré?

Ses premiers actes de guerre ne surprirent personne; le duel si longtemps poursuivi dans l'ombre se continuait enfin à ciel ouvert, c'était presque une délivrance. Le succès final ne laissait aucun doute; mais ceux-là seuls qui s'étaient heurtés, sur terre étrangère, à la force de l'Allemagne, à sa ruse, à son manque absolu d'altruisme, comprenaient à quel point il serait long et difficile de la briser. Ces grandes vagues d'émotion collective qui soulèvent, à certaines heures, des êtres de même origine et les

arrachent à tout autre sentiment, ne se tolèrent que sur le sol natal. Au loin, elles sont douloureusement troublantes dans la joie comme dans le chagrin : à leur appel, le premier geste est toujours de partir, de rentrer.

Que pèsent alors l'avenir d'une colonie, l'intérêt de l'action, si vif encore la veille? Bien peu de chose; un seul sentiment subsiste, la nostalgie latente de l'exil devenue tout à coup le spleen intolérable de l'internement. Alors, le chef que tous écoutaient hier, en se disputant le privilège de travailler avec lui, se trouve seul, soudain; lui-même subit la contagion qui l'environne. Comme il serait facile d'y céder, d'aller vers le sol menacé! Mais le devoir est ici, tout près, sous sa forme la plus ingrate : une poignée de Français disséminés dans les villes, quelques régiments tenant le long ruban de l'Atlas, des tribus insoumises frémissant aux promesses de l'ennemi et, dans les plaines tranquilles, des millions d'indigènes tout à coup indécis, cherchant de quel côté viendra désormais la protection si nécessaire, des groupements flottants accoutumés aux brusques métamorphoses du pouvoir et ne croyant plus qu'aux réalités du présent.

Combien en avaient-ils vu disparaître de ces maîtres venus de loin qui paraissaient, chaque fois, installés pour toujours? « Vous passerez comme tous les autres », disaient déjà les bourgeois de Salé aux officiers français préparant le départ, et la foule, étrangère à l'émotion qui gagnait l'armée d'occupation, épiait chacun de ses gestes, prête à s'y opposer. Ne lui avait-on pas murmuré que les Français s'embarqueraient tous jusqu'au dernier?

C'était bien, du reste, pour eux, le premier mouvement : partir, aller vers la guerre brève et terrible qui déciderait de tout en quelques mois. Un seul ne disait rien. C'était le Chef, celui duquel leur sort allait dépendre. Silencieux, impénétrable pendant ces premières heures, il songeait : l'idée qui allait résoudre le sort du Maroc se formait en lui peu à peu. Autour de lui, nul ne s'en doutait encore, lui-même se défendait peut-être contre ce qu'elle allait représenter de renoncement et de lutte; mais l'idée dominait, s'imposait et, comme en 1912, elle allait, une seconde fois, sauver la mise.

Devant la gravité de la situation établie par l'attaque allemande, le premier mouvement, à Paris, fut de tout sacrifier aux nécessités des frontières de l'Est. Le Gouvernement envisagea l'abandon partiel du Maroc, l'occupation réduite à quelques ports de la côte, peut-être le maintien de la ligne de communication Kénitra-Meknès-Fez-Oudjda pour sauver la liaison orano-algérienne. Ceci paraissait l'extrême limite de ce qu'autorisait encore le péril national, et ce sacrifice imposé au Protectorat impliquait l'évacuation de tous les postes et marches de l'avant, le refoulement immédiat vers les ports de la côte des étrangers et des Français installés à l'intérieur.

La presque totalité des troupes devait rentrer en France; bataillons de chasseurs, de zouaves, d'infanterie coloniale, tirailleurs algériens et tunisiens, toutes ces unités d'élite étaient rappelées. On laissait au général en chef le petit nombre d'hommes indispensable pour assurer le maintien du drapeau sur les ports de la côte et pour assurer la vie de ses ressor-

tissants. L'envoi de quelques bataillons de territoriaux lui était promis.

Tout ceci, vu de Paris, semblait fort raisonnable et plus que justifié par les faits foudroyants des premières heures de la guerre, mais, sur place, l'optique métropolitaine était à l'opposé de la réalité. Combien de fois pareil phénomène ne s'est-il pas produit, aux grands tournants des questions coloniales, et comment juger arbitrairement, de loin, ces cas complexes où tout se passe au rebours des lois et des circonstances qui régissent les peuples stabilisés?

Pour l'Angleterre, le problème ne se posait pas. L'Empire britannique s'appuie sur l'armature extérieure, la négliger, c'est le détruire ; mais la France, prise à la gorge chez elle, menacée de mort immédiate, pouvait-elle encore songer à ses possessions lointaines, devait-elle tenter de les sauver? Non, disait-on à Paris. Oui, allait répliquer le général Lyautey au Maroc, assumant devant le pays et devant l'histoire le plus lourd fardeau qu'un homme ait jamais assumé. Responsabilité terrible devant une opinion qui serait impitoyable pour la moindre erreur de jugement, charge écrasante en regard des faibles moyens de défense qui lui seraient donnés. S'il avait pu, pendant deux ans, par une sorte de prodige, tenir avec des effectifs restreints, grâce à son intime connaissance des groupements musulmans de l'Afrique du Nord, qu'allait-il tenter en s'engageant à tout conserver par des moyens de fortune?

Mais il était de vieille souche lorraine; il avait la ténacité, le mépris du danger qui sont de tradition dans les marches de l'Est où l'on vécut, de tout temps, sous le coup de l'invasion. Il voyait son Maroc

vivace, aux trois quarts assagi ; il en connaissait les moindres pulsations, les facultés de résistance, les grandes possibilités d'action. Bientôt son parti fut pris, rien ne pouvait plus l'ébranler.

Les instructions reçues étaient pratiquement inexécutables, elles ne seraient pas exécutées. Evacuer les marches et les postes avancés signifiait l'effondrement de la conquête, le découragement des populations soumises, leur défection, le soulèvement unanime des indigènes et l'encerclement de nos bataillons. On se refuserait à l'opérer. Le Général en chef assumait l'absolue responsabilité de ses actes, il sauverait le Maroc, comme il l'avait conquis, par la plus hardie et la plus ingénieuse des initiatives.

La guerre le surprenait au tournant dangereux, elle intervenait trois mois trop tard ou trois mois trop tôt. Il venait à peine de faire occuper Taza et Khenifra, ce qui élargissait considérablement le rayon de la lutte. Il était aux prises avec des tribus jusqu'ici irréductibles, des lutteurs émérites : les Riata, les Zaïan et les Chleuh. Trois mois plus tard, les campagnes si bien amorcées par les généraux Gouraud et Henrys auraient déterminé la soumission ; mais, en août 1914, c'était encore la pleine guerre sur tout le front marocain, de Kasbah-Tadla à Taza, contre un adversaire en pleine effervescence; au moindre recul la ruée en masse compacte s'effectuait, le Maroc indécis se soulevait, et les tirailleurs marocains qui allaient fournir au front de France de si belles troupes d'attaque se seraient jetés dans l'insurrection par pur amour de la bataille.

Le 30 juillet, le général Lyautey appelait auprès de lui les généraux Gouraud, Henrys, Brulard et le

colonel Peltier. Dans un conseil sur lequel dut planer une émotion profonde, le maintien intégral fut résolu. L'armature avancée aurait la charge de contenir le reste; derrière ce grand rideau mouvant les effectifs appelés au front de France se replieraient en bon ordre et le Maroc devrait, en grande partie, se suffire à lui-même, sous le redoublement de l'action politique suppléant à la diminution de l'action militaire.

Le colonel Peltier, interrogé sur les moyens de garder Mazagan et Safi, se déclarait en état de le faire avec ses seuls réservistes, si Marrakech restait occupée.

Le colonel Gueydon de Dives, commandant la subdivision de la Chaouïa, s'engageait également à tenir Casablanca avec un très petit nombre d'hommes, si Marakech demeurait calme. Le général Brulard ajoutait : « Avec trois bataillons, je garderai Marrakech, avec trois compagnies Agadir, et les grands caïds ne bougeront pas » ; mais de l'avis unanime toute évacuation partielle vers le sud entraînait le soulèvement de l'Atlas, le remous des grandes tribus, l'écrasement des caïds et l'envahissement de la Chaouïa.

Ainsi, trois bataillons d'un côté, trois compagnies de l'autre, épargnaient, rien que dans cette région, des forces quatre fois plus considérables s'il s'était agi de la protection des grands ports.

Le général Henrys, également interrogé sur l'opportunité de rester à Meknès et de maintenir la ligne d'étapes, promettait de s'en tirer avec presque rien si Khenifra et le Tadla couvraient la zone; mais l'abandon des postes avancés devait l'obliger à conserver tout ce qu'il pouvait mettre en ligne; encore n'était-il pas certain que cela dût suffire.

Le général Gouraud opposait les mêmes arguments à tout retrait du front défensif. Sur tous ces points essentiels, les réponses s'accordaient, et le commandant en chef voyait ses collaborateurs partager sa conviction personnelle. Pour donner à la France une aide effective, pour lui rendre des hommes et du matériel, la formule était, non pas d'évacuer l'intérieur pour se réfugier sur la côte, mais, au contraire, d'évacuer la côte, en refoulant vers l'avant tous les effectifs disponibles, en renforçant la ligne de combat. L'intérieur se garderait par lui-même, la politique des grands travaux le maintiendrait.

Quant à l'extrême effort demandé aux effectifs si restreints qui demeureraient en ligne, privés du repos que nécessitaient leurs récents combats, les chefs ne doutaient pas de l'obtenir malgré l'aggravation de la poussée berbère surexcitée par l'occasion propice. Ils connaissaient l'endurance de leurs hommes, l'attachement de tous à l'œuvre collective, à celui qui la dirigeait. Ils avaient confiance et croyaient au succès : avec cela, que n'obtient-on pas des troupes françaises?

Le Général en chef, assuré de son prestige, certain d'être écouté, se sentait en mesure d'effectuer sa manœuvre audacieuse. 31 bataillons allaient être dirigés vers la France au fur et à mesure de l'arrivée des bateaux. Le décrochage s'opérerait sans que l'indigène s'en rendît compte exactement. Le Maroc continuait la séance. L'incendie prêt à flamber de Taza à Marrakech ne s'allumerait pas, mais, pour celui qui engageait sous sa pleine responsabilité une si rude bataille, les pires ennemis n'allaient pas être les rebelles de l'Atlas. Ceux-là, il les connaissait et

savait comment on les dompte. Ce qu'il trouverait devant ses pas, dans cette lutte harassante, obstinée, qui commençait déjà, c'était l'incompréhension métropolitaine et son indifférence. L'opinion, là-bas, tout absorbée par la guerre de France, semblait se détacher du Maroc; momentanément, il n'existait plus pour elle. Son état d'âme devenait celui d'un grand propriétaire menacé dans le domaine familial, ce qui le rend indifférent au sort de sa maison d'été. Et puis, plus qu'elle ne se l'avouait peut-être, pareille aux troupes si réduites de l'armée d'occupation, cette opinion lointaine avait confiance et comptait sur l'adresse et la force du haut commandement marocain.

Celui dont tous attendaient, une fois de plus, l'impossible, était, par un curieux effet de travail intérieur, fort éloigné de cet optimisme. Il restait fidèle à sa tactique, toujours envisager le pire pour parer ses coups. A qui l'interrogeait, il ne promettait rien ; il soulignait, au contraire, tout l'envers d'une situation dangereuse, il en faisait ressortir tout le risque. Ainsi, rien ne pouvait le surprendre : aux attaques redoublées contre Taza, contre les postes de l'Innaouen, contre Khenifra, contre les détachements du général Henrys placés sur le front zaïan, il opposait déjà la riposte immédiate.

Du 5 au 15 août, les assauts furieux autour de Khenifra se succédaient. Au même moment, les Chleuh attaquaient Kasbah-Tadla, mais les groupes mobiles tenaient bon, et déjà les populations de l'arrière, rassurées par nos premiers succès, se moquaient des promesses des agents allemands qui venaient de mener eux-mêmes cette offensive en

s'efforçant de lui donner une ampleur inattendue, et ne pouvaient cacher leur déception.

Au Maroc, comme partout, la violence de leurs actes nuisit à leur cause. Dès ces premiers jours du conflit à ciel ouvert, ils parlèrent trop, promirent trop. L'arrivée des réservistes qui venaient relever les troupes d'active produisit une forte impression sur la foule marocaine. L'aspect de ces vétérans barbus, d'âge presque vénérable, enchanta les populations. Elles n'étaient pas à même de discerner le peu d'entraînement des nouveaux effectifs. Leur air martial les rassurait, et quand elles virent tous ces Français, civils hier, soldats aujourd'hui, lorsqu'elles reconnurent sous l'uniforme le colon de la veille, le commerçant qui venait de fermer sa boutique, elles dirent avec admiration : « Vous êtes donc tous des guerriers? »

Les quelques contingents de troupes régulières allaient garder la grande zone insoumise, pendant que sur la côte, dans la Chaouïa, entre Marrakech et le Tadla, dans la région de Rabat, dans le Gharb, des territoriaux veilleraient sur le pays. Dans les villes, même à Meknès et à Fez, des bataillons territoriaux monteraient la garde. L'une des plus adroites mesures de ce dispositif était d'éviter tout étalage de force militaire dans les régions sincèrement soumises, d'indiquer légèrement cette force quand un peu de flottement subsistait et de l'affirmer, de la souligner même avec ostentation aux alentours des régions hostiles.

Le grand inconvénient de la faiblesse réelle des effectifs, masquée par un mouvement incessant,

allait être bientôt l'usure matérielle et morale des troupes. Usure inévitable des unités menacées par le feu, la maladie, et sans espoir de relève ; usure morale bien plus grave, car les troupes qui restaient au Maroc, se jugeaient sacrifiées, privées du grand dédommagement de la gloire, elles ne pensaient qu'au front de France et restaient « la mort dans l'âme ». Ce sentiment éprouvé par leur Chef s'étendait à chacun, du plus grand au plus petit. Le général Lyautey, tout frémissant lui-même devant l'invasion du sol natal qui l'atteignait dans ses affections les plus chères et ses souvenirs les plus précieux, devait multiplier les exhortations et rappeler bien haut qu'ici, également, c'était de la terre française, consacrée par de grands sacrifices, qu'il s'agissait de défendre.

Jamais les troupes n'auraient tenu si, dès les premiers instants, le chemin ne s'était hérissé d'obstacles. Pour le commandant en chef, comme pour ses soldats, il fut salutaire de ne pas avoir le loisir de s'attarder aux regrets superflus. Le danger immédiat s'imposait : à chaque pas, c'était l'abîme. Il fallait vraiment vivre sur place ce jeu dangereux pour ne pas en désespérer. Celui qui le menait gardait tout son sang-froid, le danger agissait sur lui comme un merveilleux stimulant. Sûr de sa méthode et de son action personnelle, il lançait le moteur à toute allure ; la crise était venue, l'heure d'obtenir le grand rendement, si adroitement préparé, sonnait.

En un mois, trente-sept bataillons partaient pour le front de France, avec six batteries, une brigade de cavalerie, trois compagnies du génie, deux de télégraphistes. Le Maroc donnait plus qu'on ne lui

demandait et, à toute réquisition nouvelle, il allait ainsi continuer à répondre jusqu'au jour de l'armistice.

100.000 quintaux de grains venaient d'être expédiés en France, premier apport au ravitaillement. Le recrutement des tirailleurs marocains reprenait après quelque flottement causé par la déclaration de guerre. Les indigènes, rassurés sur l'état intérieur du pays, venaient s'engager en foule.

Cette seconde phase de l'organisation marocaine s'accomplissait aussi rapidement que la première et c'était tout un renouvellement. Le Maroc construit pour la paix entrait dans la guerre. En quelques semaines, il s'adaptait au nouvel état de fait. Ainsi, une fois de plus, l'action individuelle donnait ses prompts résultats. Ceci se produit lorsque l'énergie dont cette action émane sait mettre en valeur le génie de la race : son ressort prodigieux, alors, ne faisant qu'un avec elle, dirigeant son élan, elle l'exalte et l'entraîne jusqu'aux plus complets renoncements.

La maison marocaine s'ordonnait, elle se libérait des Austro-Allemands; enfin, après tant d'années d'une lutte souterraine, où l'ennemi sans scrupule reprenait si souvent l'avantage, il était permis d'assainir, de donner le grand coup de balai. A l'intérieur du pays pacifié, c'était enfin la vie familiale, coude à coude, en toute confiance, et, devant, la démarcation très nette du front tenu par les troupes.

Immédiatement derrière elles allait se produire ce fait paradoxal, la paix française en plein épanouissement, en pleine floraison vivace sur cette terre cent fois ravagée. L'idée romaine qui apparaît encore à

chaque croisée des routes marocaines reprenait possession du sol. Vertus militaires et vertus politiques, étroitement unies, ces forces, qui, séparément, ne sont qu'éphémères, allaient continuer l'œuvre de la conquête par action progressive, formule toute latine s'appuyant sur l'ordre et la discipline volontairement acceptés.

Cette guerre de 1914, qu'elle avait si laborieusement préparée, représentait pour l'Allemagne plus qu'un enjeu continental; elle comptait se tailler par la force un immense empire colonial dans les possessions franco-britanniques. Dès longtemps ses jalons avaient été posés, elle se croyait certaine du soulèvement spontané des centres travaillés à grands frais. Ces centres s'étendaient sur le monde entier; le Maroc et l'Egypte étaient parmi les plus importants. Si le soulèvement de l'Islam, sur lequel reposait tout un plan de conquête asiatique et africaine, avait livré à l'Allemagne ces deux avant-postes du monde méditerranéen, qui aurait pu, désormais, la retenir?

Ce qui plaida pour la France au Maroc, comme pour l'Angleterre en Egypte, ce fut ce que Gaston Boissier décrivit si éloquemment dans « l'Afrique romaine ». Ce sentiment de l'indigène des douars et des campagnes arrivant dans la ville voisine, un jour de marché, et regardant avec stupeur les monuments sortir de terre, l'eau jaillir des fontaines, s'émerveillant de toute cette civilisation que lui apporte le conquérant et qu'il répand autour de lui sans attendre le lendemain des combats — c'était déjà l'argument suprême. Les grands proconsuls de Rome l'avaient découvert et replaçaient sur le trône ceux qu'ils

venaient à peine de vaincre; ils permettaient au Numide d'invoquer ses dieux et l'encourageaient à se gouverner par lui-même. Ils lui donnaient la paix féconde.

C'est ainsi que, jusqu'à l'arrivée des Barbares, le prestige de Rome sut éblouir et fixer les Berbères. Toute grande colonisation moderne repose encore sur cette idée qui s'appuyait toujours sur l'occupation militaire, sachant que le prestige des armes seul compte pour l'Arabe et le Berbère. L'Arabe des plaines et des villes est encore semblable au Sarrasin des croisades. Son idéal tient en entier dans le sentiment de l'honneur. Pour tout vrai musulman, le mot patrie est le terme le plus vague; l'indigène s'attache passionnément à tout Chef, fût-il étranger, qui lui paraît incarner ce que réellement il admire, et, même s'il ne parvient pas à saisir des idées, un but à l'opposé de ses conceptions personnelles, il suivra le drapeau que ce Chef représente, sans chercher d'autres raisons à cette obéissance que le désir de lui rendre hommage.

Le commandement militaire exercera toujours sur le Marocain une séduction profonde. Il est « le guerrier qui aime à entendre parler la poudre », le civil ne compte guère pour lui; la mobilisation en masse du Maroc, l'uniforme partout adopté allait vivifier son goût pour une cause qui plaisait à son orgueil.

Avec quelle adresse tous ces différents mobiles furent utilisés par le Général en chef et ses commandants de région ! Comme ils surent mettre à profit la fierté des uns, le sens pratique des autres; comme ils firent jouer les grands ressorts, déployant toutes les ressources !

Assurés du dévouement des troupes, ils leur imprimèrent ce va-et-vient perpétuel qui rendait impossible d'évaluer leur nombre véritable. Sous la protection du rideau mouvant, le Protectorat, stimulant l'activité de tous, hâtant l'action, allait réaliser la promesse du début : « le Maroc tiendrait par ses propres moyens ».

Une abondante main-d'œuvre marocaine attendait l'exécution des grands travaux promis. Il ne fallait pas la décevoir et la jeter « oisive et miséreuse dans la dissidence. » Les chantiers s'ouvrirent un peu partout, la série des constructions urgentes à peine ébauchées reprit son cours. « La séance continuait », et chacun s'efforçait de garder le sourire. Dans l'effort exigé de ces Français prisonniers de leur œuvre, cette obligation de « maintenir l'apparence de la vie habituelle, souriante et sereine, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus dur », déclarait celui qui donnait l'exemple.

Encore une fois, la France, « nation secondaire » comme l'avait décrété l'Allemagne, lui tenait tête en Afrique. La résistance datait de loin. En 1911, l'empereur et le gouvernement allemands avaient capitulé au Maroc, et l'opinion publique allemande, exaspérée, s'était écriée « qu'elle ne voulait pas qu'un pareil fait pût se reproduire ».

Son échec marocain lui laissait une rancune profonde ; elle haïssait le traité de 1911, sa première défaite depuis 70, et l'attitude de la France, son calme, l'unité morale qui se reformait devant le danger auraient dû l'avertir ; mais, irritable et bornée plus qu'il n'est possible de l'admettre, elle ne croyait qu'au fait absolu, les forces morales lui échappaient.

Cette opinion allemande, dont on a si longtemps méconnu la violence, se résolut à la guerre pour venger ce qu'elle envisageait comme une véritable déchéance. Ne venait-elle pas de découvrir « que la vaincue de 1870 n'avait cessé depuis de guerroyer, de promener en Asie et en Afrique son drapeau et le prestige de ses armes, de conquérir de vastes territoires ; que l'Allemagne avait vécu d'héroïsme honoraire, que la Turquie était le seul pays où elle eût fait, sous le règne de Guillaume II, des conquêtes morales, bien compromises maintenant par la honte de la solution marocaine (1) ».

Elle avait offert à la France, en 1913, comme pacte d'apaisement, de vivre en retraitée, dans son ombre, et comptait bien lui prendre ses colonies. En attendant, elle jalonnait le terrain. Une note de source allemande du 19 mars 1913, que M. Etienne eut l'occasion de se procurer et qu'il communiqua au Ministre des Affaires Etrangères, M. Jonnart, disait :

« Il faudra susciter des troubles dans le Nord de l'Afrique et en Russie. C'est un moyen d'absorber les forces de l'adversaire. Il est donc absolument nécessaire que nous nous mettions en relations, par des organes bien choisis, avec des gens influents en Egypte, à Tunis, à Alger et au Maroc pour préparer les mesures nécessaires en cas de guerre européenne.

« Bien entendu, en cas de guerre, on reconnaîtrait ouvertement ces alliés secrets et on leur assurerait, à la conclusion de la paix, la conservation des avan-

(1) Rapports diplomatiques et consulaires.

tages conquis. On peut réaliser ces desiderata. Un premier essai, qui a été fait il y a quelques années, nous avait procuré le contact voulu. Malheureusement, on n'a pas consolidé suffisamment les relations obtenues. Bon gré mal gré, il faudra en venir à des préparatifs de ce genre pour mener rapidement à fin la campagne ».

Voilà les manœuvres qui furent poursuivies en Egypte et au Soudan, en Algérie et au Maroc, où le général Lyautey fit passer en conseil de guerre les agents de l'Allemagne pris en flagrant délit d'espionnage et d'actes criminels. Dès les premières semaines du conflit, les agences de publicité allemandes informaient le monde entier que des révoltes ensanglantaient le Maroc. Elles décrivaient la situation critique des troupes et des civils demeurés dans le pays, en pleine insurrection. Ces fausses nouvelles trouvèrent au début quelque créance, mais elles allaient se répéter avec une régularité, une monotonie inlassables qui, bientôt, prêteraient à sourire. Là, comme partout, le zèle de la propagande allemande allait en atténuer l'effet.

Le Résident Général, indifférent à ces rumeurs, poursuivait son plan d'action. Le maximum des forces dirigé sur la France, les effectifs strictement nécessaires maintenus pour l'occupation, il tenait tête aux populations berbères de l'Atlas qui cherchaient à dégager Khenifra et Taza d'où il avait fallu distraire une partie des troupes actives. Les tribus à demi soumises s'agitaient, l'insurrection faisait tache d'huile et la répression immédiate s'imposait. Fidèle à sa tactique de ne jamais subir la poussée indigène, mais de la prévenir, le général Lyautey avançait

légèrement sa ligne de soutien et prenait, à son tour, des allures d'offensive. Le bloc berbère essayait en vain de mordre çà et là sur le groupe mobile, il ne découvrait pas le point de moindre résistance, toutes ses tentatives se heurtaient à la solidité des troupes.

C'est alors qu'Enver pacha fit en vain proclamer la guerre sainte dans tout le Maroc pacifié. Les émissaires turcs se glissèrent sans succès dans les zaouïas marocaines. Chefs religieux, lettrés, grands caïds ne parvenaient pas à prendre au sérieux une intervention aussi visiblement intéressée. Le Khalife de Stamboul, dont ils connaissaient toute la faiblesse et niaient la légitimité, leur semblait un pauvre comparse, fort incapable de jouer les grands premiers rôles. Ils lui préféraient leur Khalifat national qui faisait bonne figure.

La politique menée depuis deux ans à Fez et à Marrakech, autour des chefs adoptés par les différents groupes politiques et religieux, allait permettre de soutenir le premier choc de la guerre.

Quant à la population française du Maroc, qui vivait en contact permanent avec son armée et coopérait avec elle, la lutte avouée lui apparut comme la libération de cette menace allemande dont elle avait très cruellement souffert ; le Protectorat avait eu, bien souvent, mille peines à l'apaiser. Elle prit le fusil avec allégresse ; le général Lyautey, ayant appelé sous les drapeaux tous les Français du Maroc, les trouva au complet. Il forma des compagnies de marche pour suppléer aux troupes actives dirigées sur la France.

L'autorité militaire assumait tous les pouvoirs, établissait le droit de réquisition, encourageait les engagements volontaires. Le Maroc entrait dans la guerre avec l'entrain qui caractérise tous ses actes, et le régiment des tirailleurs marocains envoyé au front de France, sous les ordres du lieutenant-colonel Poeymirau, ne perdait pas une heure pour se couvrir de gloire.

Madame Lyautey prenait, dès ces premiers instants des hostilités universelles, la tête de toutes les œuvres de guerre. Tirailleurs et spahis marocains allaient être, par elle, pourvus de tout ce qui pourrait adoucir « la tâche de sacrifice ».

Une série d'ordres du jour du général Lyautey donnait aux deux courants de la vie marocaine — courant français et courant indigène — ce mouvement ininterrompu qui allait maintenir l'équilibre, même aux heures les plus périlleuses. A chaque phase critique, à chaque grand remous de la guerre, l'invincible force du Général en chef fut d'avoir tout prévu là où tant d'autres se seraient contentés d'attendre. Son sens intuitif surprit bien souvent ceux qui l'entourèrent : jamais il ne se laissait surprendre, les indices saisis çà et là devenaient, au moment opportun, une certitude. Cette vision si précise de l'avenir s'appuyait sur une intime connaissance du présent et sur la science profonde du passé.

Il crut de suite à la guerre longue et s'organisa pour elle malgré tant d'opinions contraires. Qui se figurait alors qu'une attaque aussi foudroyante pût se prolonger au delà de quelques mois? Lui l'affirma dès l'abord et, parallèlement aux opérations militaires activées pour le maintien de la zone protec-

trice, il pressa, de tout un pouvoir que l'état de siège rendait presque absolu, l'expansion économique, multipliant ces manifestations de force et de sérénité qui impressionnaient l'indigène et lui rendaient confiance.

C'est ainsi que, le 25 octobre 1914, à Souk-el-Arba du Gharb, en plein centre de colonisation agricole, après trois mois d'état de guerre, le général Lyautey pouvait dire aux notables d'une région des plus fertiles et des plus commerçantes que l'Allemagne s'efforçait en vain de troubler :

« Je suis heureux de vous voir réunis aussi nombreux pour vaquer à votre commerce, en toute confiance, sans vous préoccuper des bruits de la guerre qui se livre en Europe. Vous avez raison, car vous ne devez avoir aucun doute sur l'issue de cette guerre dont nos alliés et nous sortirons vainqueurs pour le plus grand bien du Maroc et de sa liberté. Vous avez vu ici, pendant des années, l'arrogance des Allemands, que leur orgueil a perdus ; ils ont cru pouvoir attaquer impunément les puissances qui ne voulaient que la paix, mais toutes se sont dressées avec indignation et l'Allemagne paiera cher sa provocation. Les armées alliées règleront son compte en Europe, mais déjà, au Maroc, il est réglé. Ces gens, hier si arrogants, ont été expulsés ; les plus coupables, ceux qui avaient cherché à provoquer l'agitation et la révolte, sont emprisonnés à Casablanca pour y être mis en jugement ; leurs consulats ont été fermés ; leurs biens mis sous séquestre. Nous sommes maîtres des mers, aucun de leurs bateaux ne peut aborder et leur pavillon a disparu de tous les ports, aussi bien à Tanger qu'à Casablanca ; leurs marchan-

dises sont interceptées. Vous ne voyez plus sur vos marchés ni sucres autrichiens, ni marchandises allemandes. Il n'y a plus de protégés, ni de censaux allemands ; tous sont rentrés dans le droit commun.

« Il n'y en aura plus au Maroc, vous pouvez en être assurés. Ils n'ont, du reste, rien à craindre, car nous assurons toute garantie à ceux qui marcheront dans l'ordre et dans la paix, mais nous serons impitoyables, comme nous l'avons déjà été, pour tous ceux qui se souviendraient de leurs anciennes attaches, sèmeraient l'agitation ou propageraient de fausses nouvelles. Enfin, ce sont les prisonniers allemands que nos armées capturent en Europe qui travaillent ici sur les routes et qui vont nous être envoyés successivement de plus en plus nombreux ».

Après ces fières paroles soulignées par le prestige du Chef qui ne s'était jamais trompé et que l'on n'avait jamais réussi à tromper, il rappelait aux indigènes les succès obtenus en deux ans : El Hiba chassé de Marrakech, le Tadla conquis, Taza occupée, Khenifra arraché aux Zaïan. Il leur démontrait que la guerre d'Europe ne l'avait pas réellement affaibli puisqu'il continuait à tenir tête de tous côtés, sans gêne apparente. Il ajoutait :

« Notre richesse nous permet de continuer sur tous les points les travaux que nous avions commencés ; ports, routes qui facilitent votre commerce et développent votre richesse. Je sais que vous avez confiance en notre justice, en notre respect pour vos mœurs, vos coutumes et votre religion. Les Allemands se prétendent les amis du monde musulman ; or, partout

où ils ont dominé, ils sont les maitres les plus durs, ne pratiquant que la force contre les indigènes et, partout où ils passent, ils ne respectent pas les édifices religieux qu'ils détruisent les premiers, tandis qu'au contraire, vous voyez combien nous respectons les monuments de votre religion et en assurons la sauvegarde. Je compte que ce que je vous dis sera répété aux gens de la montagne ».

Pouvait-on résumer avec une concision plus éloquente le grand programme du Protectorat? Commencé bien avant la guerre, il se continuait dans la guerre sans renier un seul mot, une seule formule de son plan initial. Au contraire, la solidité des assises, la souplesse de l'exécution apparaissaient mieux encore.

Ces paroles qui, sur place, semblaient si prophétiques et si sûres de l'avenir, étaient tout l'exposé de cette colonisation essentiellement française et dans la forme et dans les actes. Prononcées au début de la crise qui soulevait le monde entier, elles allaient soutenir victorieusement l'épreuve de cinq années de guerre. Relues au seuil de la paix, elles gardent tout leur sens et contiennent, à la fois, le tableau de ce Protectorat si particulier, avec sa ferme et sobre justice, et celui de l'intrigue allemande, éternelle destructrice échouant toujours en vue du port parce qu'elle ne pose rien sur les ruines qu'elle sème au passage et devient impuissante dès qu'il s'agit de comprendre ce qui n'est pas elle.

Il fallait avoir fortement pénétré le particularisme marocain, sa finesse, son avidité, son sentiment religieux très spécial pour presser aussi adroitement sur les mobiles qui le dirigent. Comprendre, n'est-ce pas

entrer en sympathie avec ce que l'on observa? N'est-ce pas le secret de l'action?

Le mépris si facilement ressenti en Europe contre les peuples asiatiques ou africains sous prétexte qu'ils sont fort attachés à leurs intérêts matériels émane d'une certaine candeur. Les gens de civilisation plus avancée sont-ils donc si indifférents aux profits du travail? Entre un paysan de France ou d'Angleterre, un cultivateur d'Anatolie, un indigène marocain du « bon pays » la différence n'est pas si grande, elle est parfois une question de nuance plus que de fond. Un commerçant arménien ou syrien ressemble à s'y méprendre aux négociants d'Europe et d'Amérique. Tout homme qui travaille tient à son épargne, ménage qui la respecte et se révolte contre qui la lui prend. Ceci, l'Allemagne n'a jamais su le saisir; les Anglo-Saxons en ont fait la base de leurs gouvernements coloniaux, et la formule de protection française établie sur l'association effective ajoute une note très personnelle, très novatrice aux traditions dont elle s'inspire.

A la fin de janvier, rentrant d'une inspection à Marrakech, le général Lyautey faisait célébrer à Rabat, en grande pompe, la fête du Mouloud, solennité islamique. Il lui donnait un faste inusité. C'était une occasion d'établir le recensement des tribus fidèles. Elles allaient chacune envoyer une délégation au Sultan. Plus de 4.000 cavaliers arrivaient sur le plateau qui domine Rabat, ils sortaient de la Chaouïa, du Gharb, de toutes les régions agricoles, des grandes capitales : Fez, Meknès, Marrakech, des pays récemment soumis, du Sous, de l'Atlas, du Tadla. Le Sultan recevait leur hommage et les caïds venus de loin

constataient de leurs yeux que la France, sous les armes au Maroc, comme ailleurs, semblait en excellente humeur.

Les Allemands expulsés qui, au départ, avaient mené si grand tapage, jurant de revenir bientôt, venaient effectivement de réapparaître mais sous un avatar très inattendu, en prisonniers de guerre. Ils étaient affectés à l'entretien des routes, des pistes, aux voies ferrées, nourris et traités — à peu de chose près — comme les troupes françaises. La générosité même de ce traitement exaspéra l'Allemagne et lui parut le plus rude des coups portés à ses espoirs. Quel démenti à tant de clameurs contre la barbarie française, quelle humiliation pour son propre prestige auprès des indigènes ! Elle lutta de toutes ses forces et par tous les moyens contre un danger qu'elle n'avait pas prévu et qui l'atteignait dans son grand rêve d'hégémonie sur l'Islam ; elle obtint, par l'horreur des soi-disant « représailles », le retrait du Maroc de ses prisonniers de guerre.

Ce qu'elle ne put contrebattre aussi facilement, — les moyens lui manquèrent, — ce fut la substitution du commerce français à son grand essor commercial. Le Résident se hâta de remplir les places libres. Il acquérait enfin l'aisance de ses mouvements. S'il était limité par la réduction du personnel civil et militaire, par toutes les nécessités issues de l'état de guerre, ce n'en était pas moins un véritable allègement que la libération d'une ambiance hostile, d'une nuée d'agents provocateurs. Le sabotage s'arrêtait. Malgré la difficulté d'obtenir l'outillage et les matériaux nécessaires, l'œuvre créatrice se relevait dans un nouvel élan.

Le rail venait d'atteindre Fez, résultat immense. Fez relié aux ports de l'Océan, c'était son vœu le plus ancien enfin réalisé. Ainsi se poursuivait l'action rapide; le chemin de fer militaire porté jusqu'aux portes de Fez marquait la grande étape de l'avance toujours victorieuse.

L'erreur de l'ennemi fut de lancer ses radios les plus retentissants à chaque phase sensationnelle des grands résultats. Le « roman marocain » de l'Allemagne, sorti du Comité Union et Progrès, portait la marque d'une immense ignorance. Les épisodes en étaient démesurés; c'était méconnaître la faculté d'analyse et le sens critique de l'élite indigène.

Il était maladroit de raconter aux gens de Fez, de Rabat et de Casablanca la prise de Fez par les rebelles, l'attaque de Casablanca et le succès de la guerre sainte après le massacre en masse des Français. On savait partout au Maroc que ceux-ci se portaient à merveille, qu'ils gouvernaient et travaillaient en toute quiétude à l'intérieur, et que leurs troupes opéraient dans l'Atlas suivant leur méthode habituelle. Ces histoires Wolff valaient le discours prononcé par S. M. islamique Guillaume II « sur le trône installé dans l'ancienne Chambre du Parlement français, entouré par les vaincus qui baisaient son impériale main »; et si de pareils propos pouvaient encourager les Turcs, isolés du monde, rongés par l'inaction, le doute et la famine, ils étaient sans effet sur les Marocains distraits par le mouvement des affaires. Quelques insinuations plus mesurées auraient porté plus juste, l'orgueil musulman s'irritait de ce trop gros appel à sa crédulité.

Entre temps, les savants allemands s'efforçaient

d'enseigner à leurs peuples la valeur réelle du Maroc. Ils lui décrivaient son rapide essor, son magnifique avenir. C'est par eux, bien souvent, par des extraits de leurs travaux, que l'opinion, en France, toujours si volontiers sceptique en matière coloniale, apprit les raisons d'apprécier son domaine marocain. Il lui était représenté comme le complément nécessaire de ses possessions nord-africaines. « Tunisie, Algérie, Maroc formaient un tout : la Berbérie ». On lui expliquait encore que ce tout avait une remarquable unité physique, linguistique et religieuse.

Ses savants et ses coloniaux s'efforçaient depuis longtemps de l'en persuader, mais il lui était agréable de l'entendre affirmer par l'ennemi. Elle apprenait encore avec plaisir, toujours par la même voie, que les spécialistes coloniaux allemands ne croyaient pas au soulèvement du Maroc. Ils vantaient les directives du Protectorat et le génie de son Chef, dont ils soulignaient l'action rapide : « J'ai la ferme conviction », écrivait Georg Kampffmeyer en 1915, « que l'Allemagne n'a rien à attendre de la guerre dans l'Afrique du Nord ».

Il continuait ainsi :

« Les problèmes qui se sont posés non seulement en Algérie, mais dans toute l'Afrique du Nord, conquête militaire, pacification, soumission des indigènes, organisation administrative, législation, œuvre scolaire, création de richesses par la culture et la colonisation, construction de routes et de chemins de fer, problèmes que la France a résolus en s'appuyant sur le travail scientifique, sur les données linguistiques, géographiques, historiques, archéologiques, sont pour elle une grande source de force et d'énergie

nationale. Les meilleurs des Français s'y sont dévoués. Les reproches de détail qu'on peut faire à la colonisation française ne changent rien à ce fait fondamental (1) ».

Et l'auteur, sous une forme assez modérée mais tout aussi décisive, conseillait à son pays de se tailler une large place dans ce Maroc si bien préparé pour une colonisation durable. Il lui indiquait une bonne zone allemande entre Mazagan, Marrakech et Agadir, la limite nord atteignant l'Oum-er-Rebia, la limite sud englobant tout le Sous. Il conseillait de n'y pas introduire le fonctionnaire et le gendarme prussiens, mais de copier l'organisation française si féconde en grands résultats.

Par des voies différentes, les Allemands arrivaient aux mêmes conclusions, annexer plus ou moins complètement le Maroc ; ce qu'ils ne prévoyaient pas, hommes de science ou d'action également imbus de leur force, c'était, sur le front de France, comme au front marocain, ce même esprit de résistance et d'offensive contre lequel ils allaient vainement s'acharner.

Au Maroc, l'armée de France, si réduite fût-elle, jouait déjà magnifiquement le jeu. Les rebelles ravitaillés au nord par la zone espagnole, au sud par les sous-marins allemands, s'efforçaient sans succès de déborder le corps d'occupation. Pendant cette rude partie, le travail intensif continuait. La défection marocaine qui aurait entraîné tout l'embrasement de l'Afrique du Nord était pour l'Allemagne l'un des principaux atouts de sa politique islamique. Elle

(1) *Nordwest Africa und Deutschland*, Stuttgart et Berlin, 1915.

allait s'épuiser à découvrir le moyen de l'utiliser.

Le duel allait donc se poursuivre, là, comme en France, duel à mort entre deux forces irréconciliables ; la galerie indigène, spectatrice impartiale, formerait son jugement au fur et à mesure des événements et d'après l'attitude du Chef dont elle connaissait si bien l'expression et l'allure. C'est lui qu'elle allait observer dans chacun de ses gestes : la politique du prestige primerait toutes les autres, et le général Lyautey garderait le Maroc en lui persuadant, à toute heure, qu'il restait le seul maître de lui dispenser ou la paix ou la guerre.

CHAPITRE VII

LA POLITIQUE DU PRESTIGE

Le Général se trouvait, par le fait même de la guerre, privé d'une grande partie de ses collaborateurs rappelés au front de France. Cadres civils et cadres militaires étaient fortement diminués. Le bel instrument de travail forgé avec une précision si sûre perdait de sa valeur. Il allait falloir y suppléer par ce qui demeurait intact : le prestige personnel du Chef. Celui-ci en connaissait toute la force. A chaque tournant dangereux de l'œuvre marocaine, cette force avait tout sauvé. L'indéfinissable rayonnement qui émane de certains êtres s'était affirmé aux heures des premiers dangers ; il l'exercerait encore, soit sur son entourage, soit sur ses associés indigènes, auxquels il allait inspirer confiance aux instants les plus critiques.

Aujourd'hui, devant l'acuité de la crise, il n'était plus temps de s'inquiéter des susceptibilités européennes, il fallait développer, dans toute sa plénitude, le grand ressort de l'action. La politique du

prestige compenserait tout : diminution des effectifs et des cadres, nervosité des protégés aux récits de nos revers, fléchissement qui succéderait bientôt à la tension trop vive des premières semaines de la guerre.

Sans la persuasion profonde que cette ultime ressource agirait comme elle agissait toujours chaque fois qu'il y faisait appel, sans sa foi dans ce que les Français appelaient « son étoile » et les indigènes « la baraka », parcelle de la bénédiction d'Allah, peut-être le général Lyautey n'eut-il pas osé assumer la responsabilité si lourde de cette seconde initiative.

N'importe, son parti était pris, il allait user à l'extrême de sa séduction personnelle et, ce qu'il avait constamment jeté dans la balance aux heures décisives, sa présence immédiate sur le terrain de lutte, deviendrait le ressort vital de son gouvernement de guerre.

Pour en comprendre toute l'action, il fallait l'avoir vu manier une foule indigène ou s'adresser aux têtes de clans. L'étincelle jaillissait alors du regard ou d'un simple geste, l'attitude même suffisait à provoquer le délire contagieux qui gagne les foules émotives. Pour les Marocains, infiniment sensibles à toute manifestation de la personnalité, celle-là se revêtait de l'auréole du victorieux ; elle avait « la chance », le grand mot des foules, qu'elles soient d'Europe ou d'Orient, de l'ancien ou du nouveau monde, argument suprême de leur choix. Pour les conquérir, il faut être celui auquel tout réussit.

Ses adversaires eux-mêmes le reconnaissaient : dans son action coloniale, au Tonkin, à Madagascar, dans le Sud-Oranais, au Maroc, le général Lyautey

eut toujours la chance avec lui. Ses initiatives réussissaient malgré l'improvisation apparente, il apportait dans son sillage le stimulant qui fait tout aboutir, et la crédulité populaire au Maroc, éblouie par la série des résultats qu'elle ne pouvait s'expliquer, finissait par les attribuer à quelque pouvoir mystérieux, à quelque pacte avec les forces supérieures.

Ceci allait servir étonnamment sa cause, facilitant plus d'une manœuvre périlleuse. La volonté de si fine trempe que rien ne parvenait à émousser s'exerçait sur tout avec la même ténacité : constructions nouvelles, relèvement des ruines, action persuasive; c'est aussi qu'elle s'intéressait à tout. Sa faculté d'attention restait inépuisable : art, conquête morale, action militaire, élargissement du cadre, rien ne la rebutait, un effort la reposait d'un autre effort; mais elle n'aurait pas obtenu cette succession d'actes décisifs sans la sympathie qui s'établissait entre elle et le peuple marocain. Celui-ci ne s'y trompait pas, il ne s'était jamais heurté à son indifférence, il connaissait son inlassable compréhension.

Un accord tacite s'établissait des deux parts. L'indigène en connaissait les exigences et les modalités; entrant dans l'esprit du pacte, pas une fois il ne s'en écarta. C'est ainsi qu'au cours de la guerre, le Maroc intérieur resta sourd aux excitations mauvaises. Elles ne lui furent pas ménagées. Qui peut arrêter, en pays d'Islam, le propagateur de nouvelles, bonnes ou mauvaises? Il va de place en place, sous la défroque du mendiant, du marchand ou du conteur; il est aujourd'hui marabout, demain membre d'une secte fanatique. Ce n'est pas lui qu'il faut détruire, mais le ferment de violence qu'il rencontrera sur sa route.

L'action protectrice opposait à cet élément de trouble, le fanatique errant, l'autorité des chefs reconnus. Ceux-ci étaient appelés à manifester leur participation très réelle aux divers organismes de l'État Chérifien. Le Général, cherchant à élargir leur sphère d'influence, leur répétait à tout propos et sous toutes les formes « qu'ils devaient apprendre à se gouverner par eux-mêmes et que Protectorat ne signifiait pas conquête mais association ». C'était riposter au grand argument du camp ennemi qui propageait qu'après quelques années de ce régime intermédiaire, la France annexerait simplement le Maroc. Le Général disait aux notables venus pour lui présenter quelque requête : « Aidez-moi; faites que mon œuvre ne soit pas éphémère et que vous deveniez capables de la continuer après moi. Prouvez à vos détracteurs que vous êtes mûrs pour vous gouverner ». Un pareil langage aurait desservi une autorité fléchissante : il convenait à cette énergie dont tous éprouvaient les effets, soit bienfaisants, soit redoutables, suivant leurs actes. Ces mots évoquaient la force agissante et non la faiblesse.

L'expérience de relèvement rapide, conduite sur tous les points d'un empire de proportions relativement restreintes, mais de vitalité si intense, était une innovation perpétuelle. Sur ce territoire qui, pour les conceptions modernes, est d'assez faible étendue, les groupements les plus différents, agglomérés en îlots plus ou moins considérables, gardent tous leurs préjugés ethniques. Un lien léger les unit; c'est ce lien que le système protecteur allait s'efforcer de consolider pour en faire sa force essentielle. Créer l'unité, la diriger de si haut qu'elle ne se soulève pas contre

son guide, lui donner un but, même un idéal, l'encourager à réfléchir, la tirer de l'instinct pour l'entraîner à se diriger par elle-même, ceci aurait paru, autrefois, l'œuvre de quelques générations. Aujourd'hui, la rapidité des moyens d'action met entre les mains de qui sait en user le résultat immédiat.

Les colonies, vastes champs d'expérience, se prêtent à merveille aux grandes initiatives, et le Français hostile à tout changement lorsqu'il est entouré des sujétions qu'il s'impose, accepte au dehors tous les renouvellements. Il ne lui déplaît plus, au loin, de devancer l'heure. Le Maroc se trouva, sur le seuil du monde recréé par la guerre, contenir les éléments qui vont être ceux des protectorats nouveaux.

Le général Lyautey allait cesser de se défendre contre la critique qui lui était si souvent adressée de gouverner « son Maroc » par une action exclusivement individuelle, d'en avoir fait à tel point son œuvre qu'il devenait impossible de l'y suppléer, encore moins de l'y remplacer. Cette accusation, qui émeut aisément les démocraties où la foule prend volontiers ombrage de l'homme indispensable, avait failli cent fois provoquer son rappel. Il est juste d'ajouter qu'il ne ménageait guère l'opinion métropolitaine et que, consciente de sa valeur, elle lui passait ce qu'elle ne passait à personne. Les dialogues entre elle et lui revêtaient souvent une rare violence, mais au moment où l'inévitable semblait sur le point de s'accomplir, elle reculait. Éternel dialogue, commencé en 1912, dès la première heure, et qui reprenait à chaque phase nouvelle de la construction marocaine. Comment nier qu'elle était

l'œuvre d'un homme, de sa volonté, de son énergie? Ceci seul lui permettait de garder l'allure du début, ce pas accéléré qui continuait à enlever l'obstacle avec le même bonheur et la même jeunesse.

Les erreurs secondaires de toute marche rapide sont bien peu de chose en regard de l'unité des résultats et de la force qui en découle ; la guerre allait le démontrer. Cet individualisme à outrance allait devenir le principe de vie du Maroc, dont il était déjà impossible de séparer son nom qui ne faisait qu'un avec lui, que la guerre ferait plus étroitement encore « son Maroc » : la France continuerait à dire « le Maroc de Lyautey ».

Il est ainsi des vérités qui s'imposent, parfois contre le gré de ceux qui les subissent plus qu'ils ne les acceptent. Celui que Paris appelait souvent le « proconsul » avait ses heures difficiles, son domaine était hérissé d'embûches, menacé par les sautes d'humeur de la fortune. La direction exigeait une vigilance inlassable, un travail surhumain, et tout cela, d'un jour à l'autre, pouvait sombrer sous quelque refoulement de la grande guerre : action sous-marine, débarquement des forces allemandes, tout était possible. Continuer, malgré cette menace, le grand jeu des années relativement paisibles, c'était presque un paradoxe, ce paradoxe restait l'unique moyen de dominer la tourmente.

Le général Lyautey allait tenter au Maroc ce que les Anglais tentaient dans tout leur empire musulman : ils gardaient l'Égypte pour préserver l'Inde. Le Maroc préserverait l'Algérie; mais l'Égypte était au point, le Maroc, tout juste ébauché, magnifiquement, il est vrai, mais à peine sorti du chaos. Tel

quel, il devenait la sentinelle avancée contre le corsaire boche et devait, tout en lui barrant la route, se développer à l'intérieur dans un mouvement redoublé.

Pour saisir l'étrange antithèse de ce vieux pays marocain, il faut écouter l'Océan gronder sur les récifs du littoral. La grande houle vient lentement s'abattre en vagues profondes sorties du large ; elles se succèdent tumultueuses et formidables comme une colère lointaine qui vient mourir ici. Tout auprès, indifférente à cette rumeur que, toujours, elle entendit, la vie indigène poursuit le labeur quotidien. Ce n'est pas un peuple paresseux que celui-là, il ignore la flânerie orientale et sa fête perpétuelle. Vêtu sobrement, économe de ses gestes et de ses paroles, il travaille et vénère qui sait protéger cet effort. Sa stature n'a pas la magnificence des grandes oisivetés. De taille plutôt menue, mais de muscles solides, il apparaît bien taillé pour l'effort. Tout en l'accomplissant, il observe ; son regard pénétrant saisit au vol ce que son esprit critique ne manquera pas d'enregistrer. Il demeure le grand anonyme sur lequel vinrent s'abattre des siècles de servitude : mais ils ont passé, lui a duré.

Cette fourmilière que l'on retrouve sur toutes les voies marocaines et qui, d'un même rythme, creuse le sol ou porte son fardeau, n'a pas de servilité, pas d'effarouchement devant l'Européen qui la traverse. Elle se dérange à peine, non par mauvais vouloir mais par désir d'interrompre le moins souvent possible l'effort commencé. Elle a la notion du temps et sait, à merveille, que le contrôle s'exerce à son profit, qu'il est défendu de la molester, que des sanctions

sévères poursuivraient tout écart à cette règle. Elle a, aussi, la notion précise d'une justice qui la protège contre les abus d'autrefois. Aussi, dès qu'apparaît celui qui lui semble incarner la force bienfaisante, témoigne-t-elle, par un geste collectif, de son approbation. L'hommage est naïf autant que spontané. Ce sera, si la saison le permet, une fleur du bled, un feuillage pris aux buissons de la route. Toutes les mains se tendent, tous les yeux se lèvent et ce simple merci émeut peut-être davantage celui qui gravement l'accueille que les phrases harmonieuses et précises préparées par les notables et les ulémas.

« Pour que le Makhzen, les régions soumises nous restent fidèles et nous aident, il faut, avant tout, qu'elles aient la sensation de notre sérénité, de notre confiance, que la vie normale continue en apparence, en apportant le moindre trouble à leurs habitudes, le moindre dommage à leurs intérêts ».

Ces mots écrits en août 1914, le Général continuait à les appliquer. Il s'efforçait de faire oublier au peuple marocain la guerre extérieure, la force allemande, et de lui persuader que rien n'était changé. La pire des maladresses aurait été de l'isoler des nouvelles par des mesures arbitraires ; le Protectorat aurait ainsi mis en éveil son scepticisme latent. L'unique chance de le convaincre était d'assurer à sa vie normale un libre jeu, d'agir sur lui par l'évidence.

Le Maroc central devint un immense chantier sur lequel chacun trouva sa place. La population soumise, absorbée par cette mobilisation économique, assouplie aux exigences de son développement, apprenait la civilisation, comme un enfant apprend à

construire, en maniant par lui-même les matériaux qu'un maître habile dépose entre ses mains. Ceci paraissait d'une hardiesse folle aux voyageurs venus d'Europe ou d'Amérique, malgré la guerre. S'ils admiraient l'activité adroitement maintenue et même décuplée, ils s'inquiétaient aussi du lendemain. Comment alimenter ces chantiers, pendant combien de temps les bateaux passeraient-ils encore? Comment vivre indéfiniment par ces moyens de fortune?

N'était-ce pas toute l'histoire de la guerre, au Maroc comme sur le front de France, et l'adaptation quotidienne à cette anomalie n'exigeait-elle pas, partout, le même effort? Vivre jour après jour, heure après heure, avec l'audace qui convient à la lutte et la prudence nécessaire à qui veut durer, c'était le mot d'ordre. Ainsi, les mois s'écoulaient, le printemps 1915 commençait, moment critique pour le Maroc lorsque la fin des pluies et la fonte des neiges de l'Atlas marque le réveil des tribus insoumises.

Chaque fois que le Général tient à saisir le sentiment profond de l'élite musulmane, c'est à Fez qu'il va chercher le secret de sa pensée profonde ; Fez, le foyer de sa première emprise sur la foule irritée de 1912, reste pour lui la pierre de touche de l'occupation. En avril 1915, il s'y rendit pour commémorer de tragiques anniversaires. Dès le premier contact, avant même d'avoir franchi les portes, l'accueil de la population l'édifiait sur son état d'esprit. Massée sur ses pas, elle l'acclamait frénétiquement, se précipitant sous les pas du cheval qui portait César et sa fortune. Elle cherchait à toucher ses étriers, à recueillir une parcelle de sa « baraka ». Et, longtemps,

autour du délicieux palais de Bou-Jeloud, les clameurs s'élevèrent dans la nuit, mais ce n'était plus la révolte qui parlait. Fez, si volontiers révolutionnaire, rendait cette fois hommage, de son plein gré, à son pacificateur.

Le Général mit à profit cet élan d'enthousiasme pour accélérer le travail en commun. Toujours, au lendemain des manifestations populaires, il recevait les corps constitués : conseil des Oulémas, Chorfas, corps municipal — ce Medjless de Fez qui devenait pour tout le Maroc le modèle à copier. A chacun, il démontrait que les résultats obtenus n'étaient encore qu'une ébauche et que le temps du grand effort allait venir. Il exhortait les Oulémas, Chefs religieux, à lui donner un concours qui servirait leur propre cause.

Aux Chorfas, représentants des dynasties chérifiennes, il disait sa volonté de s'appuyer sur les chefs légitimes de l'empire et leur rappelait la politique d'association suivie par le Protectorat, association et contrôle dont les effets s'affirmaient visiblement.

Aux membres du Medjless, il conseillait une activité encore plus grande et leur prouvait par les statistiques municipales que l'assainissement de Fez n'était plus un lointain espoir mais une réalité. Aux corporations, aux nobles commerçants, aux caïds des tribus de la région, il parlait avec la même autorité, trouvant pour chacun le mot précis, celui qui entraîne et guide, et toujours l'influence agissait. Tous avaient déjà l'habitude de ce stimulant qui ne ménageait ni la louange ni le blâme et finissait en fin de compte par obtenir ce qu'il cherchait. On redoutait la sûreté d'une mémoire impitoyable, toujours prête à relever la moindre omission. Elle exigeait que l'on tînt ses

promesses, comme elle tenait les siennes. La susceptibilité musulmane ne se révolte pas contre de pareilles insistances lorsque son sentiment de la justice en reconnaît les raisons. L'œuvre commune s'ébauchait dans ces inspections continuelles qui étaient aussi des conseils de gouvernement transportés sur tous les points de l'empire, et cette région du nord à laquelle il fallait toujours en appeler, restait le cerveau du Maroc, son élite pensante, le foyer de toutes ses rébellions.

Cette fois, la venue du Général coïncidait avec la fête annuelle des tolbas, étudiants des universités de Fez. Comme au Moyen Age, ceux-ci, groupés autour de leurs maîtres, hospitalisés par les fondations pieuses, menaient une vie d'étude et de misère. Ils formaient une grande confrérie de la bohême qui s'imprégnait lentement de savoir et vivait de peu, comme au temps de Villon. Famélique et besogneuse, elle demeure la gardienne des coutumes et des croyances, elle transmet, de génération en génération, une sorte d'embryon de sentiment national auquel il est bien difficile de donner le nom de patriotisme. L'étudiant de Karaouiyin, comme celui d'El-Azar, a son franc-parler et son indépendance volontiers frondeuse ; mais, dans ce vieux Maroc, jusqu'ici séquestré contre toutes les évolutions de la pensée, l'esprit du xve siècle est encore en pleine sève et le tolba de Fez vit, travaille et s'amuse tel un « escholier » de Villon.

Quelques jours par an, ce demi-parasite que le riche Fasi, commerçant industrieux et sage, craint, méprise et admire tout à la fois, devient une puissance ; il élit un Sultan, le Sultan des tolbas, auquel,

pendant une semaine, Fez appartiendra. Quand la grande parodie prend fin, le vrai Sultan ou son représentant, son Khalifat, vient au devant du rival éphémère ; celui-ci abdique entre ses mains sa royauté d'un jour, et tout se termine par une prière solennelle que dit la foule assemblée autour des étudiants, ses tourmenteurs et ses favoris. Cette prière, la fatia, est l'une des cérémonies les plus en honneur au vieux Fez. Cette fois, le Résident Général était venu, en grand apparat, avec son état-major, pour appuyer de sa présence cet hommage annuel au Sultan. Alors, par l'un de ces brusques mouvements dont les foules ont parfois la divination, celle-là, se tournant toute vers le Général, fit cette chose inouïe pour une foule musulmane : elle lui offrit la prière, et ceux qui entendirent, dans la plaine de Fez, la voix pénétrante de l'iman implorant Allah pour les armes de la France ne méconnurent pas ce symbole. Un formidable « amin » répondit à l'imploration : c'était l'acquiescement de l'Islam marocain. Il mêlait, pour la première fois, le maître étranger à son sentiment le plus exclusif et le plus profond. Fez répondait ainsi aux incitations à la guerre sainte que lui envoyait Constantinople. Pendant trois semaines, le Général allait se mêler intimement à la vie locale. Dans la vieille cité commerçante où chaque jour apporte quelque imprévu, chaque corporation ayant ses fêtes et ses usages, on s'accoutumait à le voir circuler dans les souks, parfois sans escorte, questionnant, regardant avec cette familiarité chère à l'Islam et dont il n'abuse jamais lorsqu'elle ne cache pas la faiblesse.

C'est ainsi que naissait un loyalisme inconnu jusque-là de cette population défiante entre toutes.

On la disait impossible à gouverner, toujours prête à fermer ses comptoirs, ses fondouks en signe de révolte, et voici qu'elle oubliait sa résistance habituelle. Le vieux Fez acceptait même des prescriptions d'hygiène qui rompaient avec toutes ses habitudes. Les notables du Medjless veillaient à leur exécution. Il aurait suffi, cependant, pour tout compromettre, d'un geste malencontreux, d'un oubli, et le haut commandement imposait à tous, civils ou militaires, la plus grande réserve. Il donnait l'exemple.

Cette politique du prestige ne s'exerçait pas que sur l'indigène; il était, pour le moins, tout aussi délicat de diriger la jeune colonie dont Casablanca demeurait le centre. La cité nouvelle, poussée à l'américaine, dans toute la précipitation du début, contenait encore cent éléments disparates dont les meilleurs venaient, en partie, de rejoindre les régiments de France. Le contraste entre la vie archaïque de Fez et le modernisme débordant et confus du grand port en croissance était l'une des vives oppositions du Maroc. A ces deux extrêmes, il fallait deux gouvernements aussi différents dans la forme que dans le fond.

Fez conservatrice et farouchement ombrageuse, ne songeant qu'à sauver son passé, Casablanca sous pression continue, toujours à ses affaires, occidentale à outrance, primesautière et fantasque, ces deux incarnations de la vie marocaine représentaient deux courants, également difficiles à satisfaire. Chacun exigeait la plus grande part; les apaiser et les stimuler tout à la fois, par des moyens opposés, entrer dans leurs états d'âme demandait une vive souplesse

et la plus pénétrante des persuasions. Seule la sympathie obtient des jeunes groupements français, toujours en effervescence, l'apaisement pour l'action en commun. Les gens de Casablanca passaient pour avoir un caractère particulièrement incommode, avec de très grandes qualités d'allant ; bientôt une convention tacite les unit au Résident ; si quelques passes d'armes traversèrent l'alliance, elles furent sans gravité réelle et, des deux côtés, on se rendait justice.

Chaque année, en mai, une exposition d'horticulture met en valeur les progrès obtenus par les exploitations agricoles. C'est une grande fête pour la cité coloniale, tous viennent alors se rendre compte de sa croissance. En mai 1915, le Chef du Protectorat arrivant de Fez reprenait le contact avec Casablanca et s'adressait ainsi à ses représentants :

« On a dit depuis longtemps que la guerre avait tous les caractères du jeu, porté et grandi à sa plus haute puissance, le jeu le plus terrible, quand surtout, comme aujourd'hui, c'est la vie même des nations qui s'y joue ; mais jeu tout de même avec ses risques, ses inconnues, l'appréhension angoissante de la carte qu'il faut jeter ou qu'il faut retenir et qui ne se rattrape pas une fois tombée sur le tapis. Quand, au début d'août, la grande partie s'est ouverte avec ses aléas tragiques, nous avons été quelques-uns à avoir ici le sentiment que la carte à jeter résolument, les yeux fermés, c'était celle de la confiance ; les événements nous ont donné raison puisque, en termes de joueur, toujours, nous avons tenu le coup. C'est dans l'affirmation journalière de la puissance économique de la France, de notre foi inébranlable dans son succès, dans l'ouverture incessante de nou-

veaux chantiers, dans la multiplication des manifestations pacifiques et d'œuvres fécondantes que nous avons cherché la compensation des forces vives que nous nous faisons un devoir d'envoyer aussi nombreuses que possible à la Métropole. Nous avons tous, ici, mis notre point d'honneur à opposer des œuvres constructrices à l'œuvre de destruction et de mort à laquelle s'acharne, en Europe, le plus sauvage des adversaires ».

Cette exposition de guerre lui donnait l'idée d'une manifestation plus complète; il ajoutait : « Elle n'est qu'un prélude, elle nous a ouvert la voie ». Une exposition d'ensemble allait être organisée rapidement et le Résident Général, racontant sa dernière tournée, disait : « C'est une vraie ruche en travail que je viens de traverser de Fez à Meknès et dans le Gharb. Mes yeux s'y sont réjouis au spectacle des possibilités et des promesses de ce merveilleux pays, de l'activité de cette race si intelligente et laborieuse qui n'attendait que la mise en œuvre. Cette exposition prochaine sera la consécration de l'effort qu'y donnent, la main dans la main, Européens et Marocains. »

Cette première exposition franco-marocaine, que le Général annonçait, allait ouvrir la série des grandes manifestations de guerre. Trois fois, à Casablanca, à Fez et à Rabat, en plein cours des hostilités, l'effort allait être répété, ayant pour but essentiel de convaincre les populations du Maroc que les produits français remplaceraient fort bien les produits austro-allemands. Il s'agissait aussi de leur démontrer la vitalité du Protectorat, assez sûr de lui-même pour appeler auprès de lui ses amis et ses alliés, pour ouvrir à tous les portes de la grande maison maro-

caine en dépit de la guerre sous-marine et de la menace allemande.

L'exposition tentée en grand dans des circonstances aussi délicates était un argument contre les appréhensions indigènes ; il faisait partie de cette politique du prestige qui avait conquis ses coloniaux autant que ses protégés. Elle s'efforçait d'obtenir l'élargissement de la zone d'influence et, l'ayant obtenue par son action individuelle, s'effaçait derrière la grande idée française, la mettant à l'honneur.

Le Général disait à tout propos, soit aux indigènes, soit aux colons : « lorsque je n'y serai plus », « après moi », pour bien leur faire entendre qu'une œuvre indestructible se formait ici, qu'elle dépassait la vie et l'activité d'un homme et devenait le patrimoine national. Œuvre française, œuvre civilisatrice à l'extrême, qui appelait à elle toutes les forces durables et toutes les énergies. Celui qui en était l'âme s'irritait souvent d'être encore aussi nécessaire, il s'efforçait d'inculquer à chacun, chefs indigènes et chefs français, l'urgence de gouverner effectivement, chacun dans sa zone d'influence.

Du reste, il y avait du travail pour tous. A ce printemps 1915, le premier printemps de la guerre, si l'armature marocaine tenait ferme, quelques rudes à-coups s'étaient produits. Ainsi, le 13 novembre, l'accident provoqué par une imprudence du colonel commandant à Khénifra, qui, cédant à l'illusion de l'opération brillante, chère aux théories de la vieille école coloniale, s'était laissé surprendre. Le Général Henrys, nommé au commandement général du Nord, avait rétabli une situation des plus sérieusement compromise ; la tactique de souple résistance conduite

par le mouvement des groupes mobiles s'était reformée. La ligne avancée tenait bon. Grâce à elle, le Maroc continuait à donner au front de France des unités nouvelles, des troupes indigènes déjà entraînées, des cadres et des approvisionnements; mais il avait suffi d'un incident malheureux pour ranimer l'effort allemand, et les agents de désertion travaillaient la Légion Étrangère, provoquant encore dans la région nord du Maroc, sur tout le glacis du Rif, d'Oudjda à Arbaoua, une agitation incessante. Ce n'étaient là que des désagréments, mais qui tenaient les troupes en action continue. La zone neutre du Rif restait le réduit de cette résistance dont Abd-el-Malek se faisait le partisan le plus actif.

Lorsqu'il sera possible de publier intégralement les rapports écrits par le Général de 1912 à 1918, le grand public y rencontrera, non seulement l'histoire politique et militaire du Maroc, mais l'exposé magistral de la plus curieuse des méthodes d'organisation. Ceux qui possèdent ainsi l'étincelle créatrice expient cruellement, à certains instants, leur supériorité évidente.

S'ils travaillaient pour les acclamations de la foule, leur œuvre serait vite interrompue : le succès les isole, et ce n'est que plus tard, quand le grand ensemble se dégage des tâtonnements de la formation, quand le temps a passé sur les rancunes individuelles, que justice leur est vraiment rendue.

Comment espérer que, là-bas, dans les bureaux lointains de la Métropole, parmi l'amoncellement des dossiers qui attendent leur tour, ce rapport qui résume toute leur pensée à quelque moment tragique

de la lutte sera mis rapidement à l'étude? Pour l'approfondir, il faudrait déplier une carte et se pencher, durant quelques instants, sur le croquis conducteur qui l'accompagne. A Paris comme à Londres ou à Washington, un coup d'œil en surface aura suffi, et, s'il laisse après lui quelque vague remords, l'ombre en sera vite dissipée : que le grand responsable s'arrange. Il avait prévu le cas, il s'est arrangé, sachant que tout échec serait impardonnable et que le succès ne paraîtra jamais assez définitif; la joie d'une création lointaine accomplie dans le libre exercice de la volonté émane du résultat rapide que chaque jour renouvelle. Ce résultat est là, sous les yeux, sorte d'expérience au renouvellement permanent. Joie dangereuse mais profonde même aux instants les plus difficiles; et, parfois, il s'y ajoute la surprise d'avoir réussi au-delà de ses espoirs, de s'avouer, tout en prévoyant les à-coups inévitables, que l'on s'est surpassé.

Dans ces actions où la vitesse reste l'élément essentiel du succès, le temps manque pour s'attarder sur l'impression bonne ou mauvaise. Gouverner à ses risques et périls, contraint à se trouver, à l'opposé de l'Autriche, toujours en avance d'une heure ou d'une idée, c'est une terrible sujétion. Être à la fois chef militaire et chef civil, satisfaire à toutes les exigences de ce double gouvernement, assagir et fortifier, manœuvrer sous son double aspect exotique et européen un empire chargé d'un lourd passé, voilà l'action marocaine du général Lyautey. Paris n'y fut pas toujours indifférent. En 1915, il obtint de lui, pour le Corps d'Occupation du Maroc, ce qui pouvait le mieux apaiser les regrets : « le principe de l'égalité

des fronts » ; dorénavant les Croix de guerre allaient reconnaître « l'équivalence des sacrifices ». Il était enfin admis que l'ennemi qui luttait d'Agadir à Taza était celui du front de France. Les troupes marocaines le savaient depuis longtemps, mais cette reconnaissance officielle de leurs peines fut pour elles un dédommagement immense. Elles cessaient d'être les sacrifiées d'une tâche particulièrement ingrate, et lorsque le Général en chef reçut, à son tour, cette médaille militaire réservée aux généraux qui exercent le haut commandement devant l'ennemi, elles devinrent même d'excellente humeur. Grâce à son chef, le Maroc sortait de l'interdit qui semblait peser sur tous ses actes. La mère-patrie, en sanctionnant l'égalité des fronts, consentait à reconnaître dans l'action lointaine le prolongement de son effort.

Il restait encore à faire accepter au loin ce devoir tout spécial aux armées coloniales : ce qu'il fallait encourager, au Maroc, c'était moins le « fait de guerre » que la « sagesse, la fermeté et l'esprit de discipline qui permettent de l'éviter ». Il ne s'agissait pas de détruire le rebelle mais de le convaincre, manœuvre infiniment plus complexe. Le Général s'acharnait à démontrer les inconvénients du coup de force, résultat illusoire devant un adversaire qu'il faut rallier. Une autre difficulté surgissait : comment familiariser le contrôle métropolitain avec les nuances du Service des Renseignements? Comment accoutumer Paris à ce nouvel avatar des bureaux arabes? Comment lui expliquer que les meilleurs officiers du Maroc s'y donnaient corps et âme et que leur action politique surpassait bien souvent celle des unités combattantes? Pour tout cela, pour justifier la mise en

mouvement d'organismes si délicats, pour en fortifier la résistance, il ne restait qu'un moyen : les montrer à l'œuvre.

C'était bien l'avis de tous ceux qui donnaient au Maroc leur plein effort; la politique du prestige ne devait pas s'exercer uniquement dans le Protectorat, où le plus gros de la bataille se trouvait à peu près gagné. C'était l'extérieur qu'il fallait convaincre en l'appelant à vérifier par lui-même l'avance obtenue, et la première exposition d'ensemble organisée pendant la guerre à Casablanca devait répondre à cette nécessité nouvelle : montrer à tous ce qu'était le Maroc, appeler auprès de lui ses amis et ses alliés.

Le Maroc indigène connaissait la force indiscutable du Protectorat : le relèvement des villes, mais les Français de France l'ignoraient. On les appellerait en foule, et le Général en chef pouvait dire sans éveiller aucune protestation lorsqu'il inaugura la première exposition franco-marocaine :

« Tout le monde sait et reconnaît aujourd'hui, que ce dont il s'agissait, ce n'était pas de la vaine et paradoxale satisfaction d'opposer une exposition pacifique aux œuvres de guerre qui ravagent le monde, ni de donner un cadre à des réjouissances dont l'idée même ne saurait venir à la pensée de personne en ces temps tragiques, où tant de deuils étreignent les cœurs. Non, ce que nous avons voulu faire ici, c'est un geste de guerre, parce qu'il nous est vite apparu que cette guerre sans précédent se livrait sur tous les terrains et qu'elle employait toutes les armes. Nous ne nous sommes pas seulement trouvés en face, nos alliés et nous, de la plus meurtrière machine de destruction, mais de l'organisation la plus puissante

et la plus généralisée, embrassant tous les domaines, et nous avons compris que c'était dans toutes les manifestations de l'activité humaine qu'il fallait la contrebattre, et cela, sans perdre un instant, sans répit.

« Vous venez de lire les déclarations récentes où notre adversaire proclamait ouvertement et cyniquement son programme, programme non pas seulement de domination militaire et politique, mais d'asservissement économique, et c'est à ce programme que nous répondons ici, dans ce Maroc qui est un des premiers enjeux de la lutte ».

Le grand chef responsable présentait à tous son « exposition de combat ». Dans une synthèse émouvante, il rappelait sa récente tournée au Tadla ; elle datait d'hier. Il arrivait en droite ligne des avant-postes de son front le plus menacé, après avoir traversé les régions en plein essor de travail. Il avait ainsi franchi toutes les zones, Ber-Rechid, la cité naissante, où chacun lui parlait de constructions, d'écoles, Ben-Ahmed, où la foule du grand pèlerinage annuel, du Moussem, s'empressait autour de lui, « heureuse de la belle récolte, de la justice assurée, de la sécurité retrouvée, du lendemain garanti sur ces confins de la Chaouïa si longtemps désolés par l'anarchie et le pillage ».

Jusque là, c'était la paix, la grande paix française. A 80 kilomètres plus loin, sur les bords de l'Oued Zem, les bataillons massés dans les camps : sénégalais, légionnaires, territoriaux de France attendaient. Encore 20 kilomètres et auprès de Boujad, la cité sainte, veillait la réserve des avant-postes, un bataillon colonial revenu du front de France.

« Enfin, ce fut Kasbah-Tadla, le poste de première ligne, sur l'Oum-er-Rebia, au-delà duquel se dresse la muraille de l'Atlas encore hostile, tandis que, dans la plaine, l'œil apercoit les petits groupes de cavaliers, le fusil haut, attendant la première sortie pour la recevoir à coups de fusil. Et, dans ces camps, sous une chaleur torride, sous la tente, sous des abris improvisés, que leurs hôtes nomment plaisamment, mais avec quelque exactitude, les « Fours crématoires du Tadla », vivent, tout au long de l'année, des troupes coutumières des privations, de l'isolement et du combat quotidien, mais qui n'en conservent pas moins leur bel entrain, leur vaillance morale et leur endurance physique ».

Il décrivait ensuite, avec l'émotion du chef si fier de ses soldats, le défilé devant lui et montrait une fois de plus l'action de ces hommes qui, d'Agadir à Marrakech, au Tadla, à Khénifra, à Taza, sur la Moulouya, sur l'Ouergha luttaient pour permettre au Maroc de prospérer en paix.

N'était-il pas lui-même le trait d'union entre les sentinelles de l'avant et les travailleurs de l'arrière? Allant des uns aux autres, il leur communiquait à tous les grandes raisons d'espérer. Les difficultés réelles, il les gardait pour lui et ses associés immédiats, mais qui aurait pu croire, en le voyant ainsi également absorbé par ses devoirs d'hospitalité et par l'expansion de la vie économique, qu'il se demandait encore, chaque jour, si la frêle digue tiendrait bon et si l'ennemi en découvrirait les points faibles?

Un premier voyage ministériel au Maroc allait être le prétexte de l'une de ces nombreuses tournées d'ins-

pection dans lesquelles le Général s'efforcerait dorénavant d'entraîner les hôtes venus de France, en leur imposant souvent des fatigues auxquelles ils n'oseraient pas se dérober. Ces fameuses tournées célèbres au Maroc par l'endurance qu'il faut déployer pour suivre l'infatigable guide allaient mettre sur le flanc plus d'un civil mal préparé à des excursions aussi aventureuses ; mais l'intérêt du spectacle distrayait de la courbature, et le simple accueil de trois clairons sonnant aux champs, à l'entrée de Kasbah-Tadla, la présentation des légionnaires de la colonne mobile, campée au pied de l'Atlas, valaient le voyage et sa vive allure.

On ne ménageait pas aux nouveaux venus les surprenants contrastes du Maroc en paix. Après Casablanca, presque provençale, c'était Marrakech la Saharienne. Les ministres français voyaient là, en pleine action, cette fameuse politique indigène, dont ils avaient si souvent entendu l'éloge ou le blâme. Elle s'affirmait sous leurs yeux, dans toute sa clarté, en plein jardin de la Bahia, parmi la foule des oulémas, des notables, devant les grands caïds de la région. Alors, dans cette ambiance locale, ses lignes essentielles acquéraient une netteté parfaite. Ce que le général faisait traduire, par l'interprète, à l'élite du Sud assemblée devant les représentants de la France, c'était les mots qu'il répétait si volontiers :

« Il faut que les Marocains sachent que cette politique n'est pas une conception personnelle du général Lyautey, devant disparaître avec lui, mais que c'est une ligne politique préconçue, voulue, à laquelle les membres du gouvernement apportent aujourd'hui la solennelle garantie de la France ».

Cette première tournée officielle donnait d'excellents résultats, le Maroc apparaissait en plein travail; ceux qui venaient le surprendre ainsi, dans son activité quotidienne, emportaient tous une semblable impression faite de la vive surprise et du grand contentement d'avoir feuilleté presque sans guide le livre inconnu. De loin, il leur avait paru d'aspect rébarbatif, les quelques pages choisies au hasard, qu'ils tentaient de s'assimiler sur le pont du bateau, ne leur en donnaient qu'une vision assez sèche : des noms de tribus, des expressions géographiques dont le souvenir était fort imprécis. Ils avaient ainsi débarqué dans toute leur ignorance, car chacun, sans vouloir en convenir auprès de ses compagnons de route, s'était plus d'une fois endormi sur le volume entr'ouvert.

Et voici qu'instantanément tout s'était éclairci; le Maroc se lisait sans peine, en le regardant vivre. Il était simple, grand et vrai, avouant l'inachevé, ne truquant pas le décor et, surtout, il était un.

Dans cette vive louange et dans cette vive critique que les coloniaux exercent volontiers entre eux, un nom ressortait, toujours le même; c'est à ce nom que tous attribuaient et le bien et le mal, c'est à lui que tous en appelaient en dernier ressort, qu'il fût question du moindre détail ou du plus menaçant péril. Sachant cela, le Général, s'adressant au jury de l'exposition franco-marocaine, lui racontait l'histoire de ce voyageur que ses navigations avaient porté cinq à six fois à Terre-Neuve et à Saint-Pierre et Miquelon, entre 1830 et 1850. A Terre-Neuve, un gouverneur anglais, toujours le même, assurait le développement de l'île; à Saint-Pierre stagnation et inertie : les gou-

verneurs français se succédaient presque sans arrêt; et celui qui gardait le Maroc, ajoutait avec cette autorité que tous acceptaient :

« Soyez sûrs que je me suis rendu compte, mieux que personne, des tâtonnements par lesquels nous avons passé ici, des erreurs ou des fautes qu'a pu commettre mon administration, mais, les reconnaissant, je me suis efforcé et je m'efforce chaque jour de les corriger et je puis tirer de mon expérience tout son profit. Si plusieurs s'étaient succédé dans le même temps, ils auraient vraisemblablement corrigé mes erreurs, mais ils y auraient ajouté les leurs ».

Et, faisant allusion à cette critique qui ne lui était pas toujours ménagée, qu'il recherchait, qu'il provoquait, car elle lui servait de baromètre de bord, il ajoutait :

« Certes, nous discuterons encore, nous nous disputerons même peut-être, car il y a toujours des intérêts contradictoires en présence, mais nous le ferons loyalement, cordialement, comme des gens qui parlent la même langue, le bon et clair français ».

Ainsi la politique du prestige venait, après seize mois de guerre, d'août 1914 à novembre 1915, de gagner sa plus forte partie. Plusieurs fois, le front marocain sembla sur le point de céder, la rupture du barrage défensif faillit se produire sur l'Ouergha, près de Fez, mais le rétablissement immédiat s'était effectué en temps voulu. Les Allemands s'efforçaient en vain d'établir une liaison entre les tribus rebelles du Nord et les grands chefs berbères de l'Atlas. S'ils arrivaient à créer au Protectorat quelques sérieux ennuis, en imposant aux troupes une activité perma-

nente, ils l'entraînaient aussi à élargir le rayon d'action et, dans l'ensemble, le Maroc s'en trouvait bien. Sa zone pacifiée se renforçait de nouveaux territoires; il continuait à tenir plus qu'il n'avait promis.

« L'empereur du Maroc », d'autres disaient le « vice-roi », d'autres encore le « proconsul », le « satrape », personnifiait à tel point l'œuvre marocaine qu'il devenait impossible de les disjoindre. Déjà, en 1915, elle portait son nom; il en avait fait cette création homogène et souple, à l'élan rapide, à l'expression d'immortelle jeunesse qui frappait également tous ceux qui s'en aprochaient. Proconsul, il l'était peut-être, par les grands traits de caractère, l'autorité, l'unité de direction, le prestige; proconsul suivant la formule romaine, gouvernant pour Rome, c'est-à-dire pour la France, s'effaçant devant elle et ne voulant être que le chef de ses légions africaines, prêt à partir demain si elle le demandait, mais exigeant jusque là le maximum du pouvoir : tout ou rien.

Soldat, législateur et conquérant, sûr de sa force, de son audace, mais plus fier encore de son incroyable puissance d'apaisement, il payait si cher le triomphe! Chaque jour, la blessure de l'exil se faisait plus profonde, le regret plus dévorant. Le renoncement à cette guerre de France où sa place en tête de ses régiments coloniaux lui paraissait rigoureusement indiquée, qui, en dehors de ses affections très proches, pouvait en comprendre l'amertume?

N'était-il pas celui auquel tout réussissait? Comment penser que le mot Verdun pouvait être pour lui en 1916 une intolérable souffrance? Il restait Lorrain, avant tout, dans chacune de ses pensées, dans chacun

de ses souvenirs. Ainsi s'achètent les plus grandes heures de la vie; ce qui, en temps de paix, aurait été la réalisation magnifique d'un vœu ardemment préparé, d'une carrière coloniale à son apogée, devenait, tout simplement, le fardeau impossible à rejeter. Un échec de la France au Maroc à l'heure où l'Islam hésitait devant la guerre incertaine, c'était l'insurrection en masse prêchée par l'Allemagne à coups d'argent, et cet échec, un changement dans la direction l'aurait provoqué. Il fallait donc rester tout en voyant partir, l'un après l'autre, les principaux artisans de l'œuvre. Quelques-uns reviendraient après quelques mois de front, ramenés par leurs blessures, peut-être aussi par le regret inavoué du travail interrompu, de cet effort si particulier, si ingrat parfois, si fécond à certains instants. Ce qui les attachait tous à ce paradoxe en action était justement le danger latent, l'extrême hardiesse de la manœuvre et l'allure de ce haut commandement qui, les mains dans ses poches, le sourire aux lèvres, bravait toutes les tempêtes sur le pont du bateau et tenait en mains le gouvernail comme s'il avait conclu, avec le destin, un pacte d'éternelle alliance.

CHAPITRE VIII

FEZ

(Octobre 1916.)

Le Maroc pacifié, celui des riches plaines et des terres fertiles, se divise tout naturellement en cinq zones ; chacune gravite autour d'une ville qui en devient le marché aussi bien que le centre de gouvernement : ainsi Fez, Meknès, Rabat, Casablanca, Marrakech sont les capitales de régions distinctes.

Au temps où les transports s'opéraient à loisir, par les moyens primitifs, sur les pistes tracées à travers le bled, les cinq villes maîtresses du Maroc soumis formaient chacune, avec sa banlieue, un petit monde bien fermé, à la physionomie individuelle, en opposition très vive avec les centres environnants.

Encore aujourd'hui, malgré l'auto, le rail, la rapidité des transports, l'opposition subsiste ; elle est le grand charme du Maroc. Dans un espace relativement restreint, il devient ainsi possible de vivre le grand voyage, avec son renouvellement, son délicieux imprévu. En quelques heures, le changement

de région amène le changement de cadre et de paysage. Les habitants mêmes ont d'autres mœurs. A chaque découverte l'étranger se dit : « C'est celle-là que je préfère, c'est la plus belle, la plus frappante. » Casablanca fait seule exception à la règle ; encore rachète-t-elle par l'intensité du mouvement, par sa vie maritime, ce dont un trop court passé la prive, et malgré tout, elle a pour attraits l'Océan, l'avenir, une exubérance de jeunesse qui la sauvent d'un peu de vulgarité ; l'action du Protectorat la façonne et lui donne ce qui lui manquait : la ligne.

Mais que dire des reines Fez, Meknès, Marrakech, que dire de Rabat? Ce furent toujours des centres de vie profonde; elles ont la farouche empreinte des Maures, elles ont aussi l'exquise élégance de leur fantaisie, un reflet de la grâce andalouse et de la violence barbaresque.

Civilisation étrange, ou plutôt civilisations distinctes, dont chacune forme un petit royaume hérissé de défenses contre le voisin. Les dynasties et les aventuriers ont passé là en éphémères ; tous ont laissé quelque vestige de leur brève domination ; ainsi, ces longues ceintures de murailles fauves, d'une patine admirable irradiant du soleil, magnifique parure des grandes cités marocaines.

C'est aujourd'hui qu'il faut se hâter de les voir, alors que le Protectorat vient de classer et de mettre en valeur toutes les ruines qui méritent de survivre. L'archéologie, elle aussi, fait partie de l'ingénieuse politique indigène; les Marocains sont fiers de leur passé, ils éprouvent, à le voir renaître, une satisfaction intense. Le Maroc atteint ce moment unique de son éclosion ; ce n'est qu'un instant de perfection qui

ne pourra se maintenir ; les exigences du présent s'imposent à ces villes d'autrefois et vont troubler leur dessin clair et ample.

Jusqu'ici, partout la ville indigène demeure encore intacte ; souvent, un ravin la sépare de la ville européenne au début de sa croissance. Une harmonie étrange, au rythme inconnu, émane de la grande enceinte marocaine, elle exprime le bruissement d'un peuple qui se reprend à vivre exactement au point où le balancier s'arrêta, il y a quelques siècles ou quelques ans, on ne s'en rend plus compte. Ainsi que dans un conte des Mille et Une Nuits, tout s'évade du mystérieux sommeil : l'artisan retourne au travail interrompu, la minuscule échoppe s'éveille, le souk se peuple d'une foule affairée. La vie en pleine sève reprend son cours, car rien n'entrave plus son essor. Elle se replace dans son cadre, s'épanouit dans la lumière. Entre les restes du passé et les rénovations du présent, il est difficile d'entrevoir la soudure, — la patine vient si vite au soleil africain — et les procédés des maîtres ouvriers sont continués par leurs descendants.

Ces centres urbains ont très fière allure. Devant leur belle ordonnance, qui pourrait regretter la misère bigarrée de l'Orient? Ici, des teintes sobres, et très peu ; l'azur du ciel, l'or de la lumière, le blanc des vêtements, l'ocre ou l'incarnat du sol, c'est assez. Sur ce thème simplifié se joue une symphonie aux variations illimitées. Les yeux s'effarent à suivre ces taches mouvantes, ce spectacle où tout apparaît un instant en relief pour s'effacer en un moment. Mirage ou réalité, l'esprit ne parvient plus à fixer l'éclatante image, l'acuité même de la vision en épuise le sou-

venir. Les autochtones, eux, le savent bien ; saturés de lumière, ils cherchent parfois pour leur délassement un coin d'ombre, un pan de mer, l'horizon le plus limité, le moins suggestif.

A quoi ressemble le Maroc? demande-t-on volontiers à ceux qui en arrivent. Mais c'est, justement, qu'il ne ressemble à rien et demeure intensément lui-même. Son ordre, son allure n'ont rien de britannique. Ici, pas de haut fonctionnaire planant au-dessus de l'indigène. Au contraire, la force étrangère veut se faire oublier, la foule est chez elle. Ce que l'on pourrait appeler l'impérialisme français s'appuie fort peu sur les traditions politiques et s'inspire avant tout des traditions intellectuelles. Ce qu'il s'efforce de propager sur sa route, ce sont moins des principes de gouvernement que des idées. Fidèle en cela aux traditions nationales, il est individualiste à outrance et ne peut donner sa mesure qu'en pleine initiative. Il résume toujours la pensée de son temps, il le devance; que de dangers le guettent! Combien de fois sera-t-il à l'instant d'être submergé, anéanti en plein triomphe? Mais les grandes hardiesses ne se laissent pas arrêter.

L'un des plus brillants associés du Protectorat, M. Guillaume de Tarde, exposait un jour à Casablanca, devant un auditoire, mi-indigène, mi-européen, les buts conscients de la colonisation moderne. Il commentait les deux idées dominantes qui poussèrent les peuples à coloniser. L'idée commerciale venue de Phénicie, l'idée impériale venue de Rome. Entre ces deux tendances, l'opposition semblait absolue, mais la colonisation d'aujourd'hui les unit, et c'est son extrême originalité. Elle leur ajoute un

apport personnel, synthèse des forces collectives et morales, empreinte de ce besoin d'expansion, de solitude et d'espace qui saisit parfois le civilisé et lui donne ce que l'on nomme au Maroc « l'amour du bled », passion inguérissable.

Les grandes zones du Maroc pacifié ne cherchent pas à découvrir les raisons de leur prospérité nouvelle, elles en profitent avec le sage opportunisme des pays musulmans.

C'est à Fez, la capitale des premiers chérifs, la création de Moulay-Idriss, fondateur de l'empire marocain, qu'apparaît peut-être plus impérieusement qu'ailleurs, la loi essentielle de l'œuvre du général Lyautey. L'ordre clair et harmonieux semble y découler tout naturellement de la vie courante. « L'ordre, mot et idée magiques, signe de ralliement éternel pour ceux qui sont de vrais chefs et de vrais hommes d'État. A toute minute, l'esprit d'ordre est là qui veille, évitant la maladresse qui pourrait compromettre l'avenir, prononçant l'offensive quand un résultat décisif se peut atteindre, consolidant à mesure qu'il avance, s'incrustant là où il est parvenu, disciplinant les événements, dominant les incidents, additionnant sans cesse les résultats. Celui qui n'a pas saisi l'influence de cette idée centrale ne peut comprendre le succès continu de notre œuvre au Maroc » (1).

Ces mots écrits en 1916, à propos de l'exposition de Fez, sont encore ceux qu'il faut redire aujourd'hui. C'est ainsi que le Maroc apparaît et qu'il faut

(1) L'Ordre dans la ctéation, par Edouard Herriot. *France-Maroc*, décembre 1916.

se hâter de le voir, puisque rien ne peut vivre sans évoluer. « Le Maroc est la digue sur laquelle le pangermanisme s'est brisé. C'est là que l'Allemagne a révélé avec le plus d'éclat ses ambitions immenses, c'est là qu'elle s'est fait mater par la combinaison de l'habileté et de l'énergie françaises », ajoutait M. Herriot. Cette habileté et cette énergie s'appuient sur l'ordre, l'ordre souple et clair qui s'incarne de temps à autre dans quelque grande figure française avec sa logique, sa subtile intelligence et cette énergie des vrais responsables qui se sentent de taille à tout affronter.

L'œuvre du général Lyautey évoque celle de Dupleix, qui faillit nous donner l'Inde, et fonda, presque seul, lui aussi, un empire qu'il maintint par la politique indigène. L'Inde anglaise s'inspira de cette expérience et la continua. Notre pays est celui des grands coloniaux aux anticipations rapides. Sur toutes les voies terrestres ou maritimes, les traces de leur passage se retrouvent. Le Maroc a repris la vraie tradition. A Fez, l'empreinte indigène est particulièrement vivace, la grande capitale possède une population citadine très nombreuse, appuyée sur une vieille aristocratie. 8.000 familles maures d'Espagne, recueillies par Idriss après leur expulsion de Cordoue, se groupèrent autour de ce chef qui s'était également attaché des Orientaux de Syrie et d'Egypte, des émigrés de Kairouan. Les traditions islamiques apportées par tous ces exilés firent de Fez une véritable métropole religieuse, la doyenne des villes du Maghreb.

Elle contient le sanctuaire le plus vénéré de l'Islam marocain : la mosquée de Moulay-Idriss et la Kara-

ouiyin, le centre du savoir, l'Université dont le relèvement fut un des premiers actes du Général en chef. La vieille cité ne l'oubliera jamais, elle garde pour celui qui sut la conquérir sans l'offenser une prédilection unique. La plus jalouse, la plus fermée des aristocraties de l'Islam admet pour la première fois l'étranger.

Ici, les mosquées, merveilles du passé avec leurs précieux portails et leurs délicates ciselures, rappellent les monuments de Cordoue. C'est que, aux XIIIe et XIVe siècles, la ville devint la demeure des Mérinides, grands seigneurs et grands artistes. Sous leur égide, des maîtres ouvriers exprimèrent cette inguérissable nostalgie de l'Andalousie qui étreint encore les Maures d'aujourd'hui. Ce que chantent toujours, les soirs d'étés, sur leurs terrasses, les musiciens invisibles dont la plainte monte lentement dans la nuit, c'est le regret d'une belle proie perdue et d'une vie plus douce. Ne dit-on pas que les riches Fâsis conservent encore suspendue à quelque crochet de leur maison, la clé d'une poterne qui donnait autrefois accès à leurs terres de Grenade et de Cordoue? Ils ne désespèrent pas d'en retrouver l'entrée.

Les médersas de Fez, écoles de théologie, merveilles d'architecture, doivent leur résurrection au Protectorat. Etroitement enchevêtrée autour de ces monuments, la ville n'a pas changé depuis les Mérinides. Elle a gardé les mêmes échoppes, les mêmes ruelles, les mêmes souks, la même population, ainsi que la même vie sociale. Cependant, sous l'immuabilité apparente du décor s'opère une transformation profonde.

Fez a tous les contrastes, toutes les oppositions.

Elle les unit et les fond dans cette harmonie indéfinissable qui est son charme étrange et pénétrant ; elle est le joyau le plus rare et le plus parfait de l'Islam. Aucun n'est plus absolument intact. Pas une pierre n'a été déplacée, pas une ligne altérée ; ce centre du Maroc intellectuel est l'expression complète de l'art islamique en Occident, la floraison suprême de sa pensée. Ne pas connaître Fez, c'est ignorer le Maroc ; il faut venir ici pour comprendre le ressort du Protectorat : la politique islamique du général Lyautey. C'est ici qu'elle s'affirme dans toute sa force et dans toute sa souplesse, maniant l'Islam et ses détours, sa susceptibilité, son orgueil, sa foi dans la parole donnée, sachant ce que peuvent sur lui le prestige personnel, la « manière », et surtout, cette indéfinissable expression que les initiés de toute opinion et de toute origine reconnaissent au premier coup d'œil, qui est faite d'affinement extrême, d'intellectualité prodigieusement affinée et d'une parfaite connaissance des hommes.

Fez se laisse feuilleter, dès le premier coup d'œil, comme un vieux parchemin aux riches enluminures ; c'est cependant de la vie intense qui coule à pleins bords en elle comme l'oued coule à travers la ville ; le peuple fanatisé de 1912 passe absorbé par ses affaires, tout à sa prospérité et visiblement épris de son effort. Ne pas avoir évacué la ville en 1912, s'être obstiné à la garder en 1914, avoir non seulement tenu mais brillamment continué, en pleine tourmente universelle, ce fut le trait de génie. Après, tout était relativement facile, la pénétration qui se poursuit rapide, hardie, malgré les difficultés du présent, semble, vue d'ici, toute naturelle. Mieux le front marocain travaille,

mieux affluent jusqu'ici le bien-être et la prospérité. Voilà ce que disent les opulents Fâsis qui, bien assis sur leurs mules replètes et vigoureuses, vont à leurs affaires, sans trembler pour la sécurité du lendemain.

Quel effort d'imagination ne fallait-il pas, devant ce Fez pacifié, tout à sa vie laborieuse, pour se dire qu'au-delà de cet admirable Rif, d'un bleu si fin, se poursuivait la guerre contre l'Allemagne, contre les officiers allemands qui encadraient les tribus rebelles, et que des hommes à nous luttaient âprement.

La foule qui se presse dans les rues étroites, entre ces hauts murs féodaux, est formée de deux éléments : le riche bourgeois et sa nombreuse clientèle. Ce riche bourgeois, commerçant, agioteur et théologien, est, de plus, un lettré ; sa formation intellectuelle reste essentiellement religieuse puisqu'il est musulman. Pour deviner Fez et ceux qui en sont l'âme, c'est toujours vers les XIIe et XIIIe siècles qu'il faut en revenir ; le Maroc demeure en pleine actualité féodale à laquelle le Protectorat ajoute deux puissants stimulants : la sécurité et l'assainissement. Voilà, pour le touriste, les grands traits apparents : il s'attendait à un Fez muet et hostile, il s'étonne d'aller et venir librement sans que nul paraisse le remarquer. Il voit de plantureux notables, fort élégamment vêtus, causer entre eux à voix haute, sans que le ton baisse à son approche ; il jette un coup d'œil rapide, au passage, sur les cours intérieures des mosquées ; Karaouiyin, Moulay-Idriss, merveilles de l'Islam, centre de la vie fâsie, asile inviolable, comme le furent nos églises du moyen âge ; mais n'est-ce pas, ici encore, le plein moyen âge musulman ?

Des sanctuaires vénérés, Fez en compte à chaque pas. Devant l'affluence des fidèles, l'extrême vitalité de cette ville si pieuse, et si fort attachée cependant à ses biens temporels, les événements de 1912 paraissent bien éloignés, et cependant, ils furent prompts et terribles.

A peine l'émeute enrayée, la grande bourgeoisie de Fez hésita, prise entre le regret de son indépendance et le désir de la sécurité. Etre riche, c'est bien, mais savoir cette richesse à la merci du berbère, toujours prêt à descendre de sa montagne, c'est dur, lorsque, n'étant pas d'humeur belliqueuse, on préfère mille fois le calme aux fâcheux hasards des combats. Le Résident sut habilement diriger ce débat intérieur, sa politique eut deux séductions irrésistibles : elle se montra libérale, dégagée de toute tracasserie, elle exigea des Européens l'absolu respect de l'Islam. Au début, les Fâsis demeurèrent sceptiques : c'était trop beau ; ils attendirent la déception : elle ne vint pas.

Aujourd'hui, ils ont confiance ; après avoir craint, en bons commerçants, que le Protectorat ne leur fît concurrence, ils comprennent que l'essor économique sert à tous. Les promesses de 1912 ont été tenues, l'autonomie, la vie religieuse restent intactes. Ils se voient maîtres de leur pensée, de leur croyance, maîtres chez eux pour ce qui leur tient vraiment à cœur. Malgré la tutelle, ils sont contents : grâce à la tutelle, ils sont prospères, et ces biens leur paraissent s'incarner dans celui qui représente la France lointaine ; son exquise courtoisie leur inspire une amitié vraie. L'élite de l'Islam est d'une extrême susceptibilité pour la stricte observance du protocole, un

geste heureux la subjugue lorsqu'il vient du conquérant.

Le notable de Fez suit son idée : conserver la quiétude actuelle et ses profits, veiller sur les éléments perturbateurs, réprimer à temps leurs velléités mauvaises. Il s'efforce d'apaiser les chefs des grandes zaouïas qui viennent, tour à tour, dans la métropole religieuse, prendre contact avec le monde civilisé. Opportuniste et pacifiste avant tout, c'est à Fez qu'il faut regarder vivre, du haut des terrasses de la Karaouiyin, l'Islam marocain, si différent de l'Islam asiatique, plus simple, plus sincère et plus vigoureux.

L'intellectuel des vieilles civilisations rongées par un excès de vie cérébrale et livresque a peine à s'af franchir de l'analogie ; devant les créneaux de Fez, devant l'appareil de ses murs hautains, percés d'innombrables meurtrières, il songe au moyen âge féodal, force muette et violente qui lui paraît encore dressée contre la plèbe d'autrefois. Involontairement, il cherche le seigneur qui exploite cette plèbe et, tout surpris, rencontre le démocratique Islam, plus jeune que lui de quelques siècles, et cheminant par des routes qui ne sont pas les siennes. Dans les souks de Fez, les riches marchands qui, chaque jour, pendant plusieurs heures, trônent au centre d'une modeste échoppe ouverte sur la voie publique, sont le plus souvent des juristes célèbres, de doctes théologiens, des maîtres en toutes sciences ; ils professent matin et soir dans les grandes mosquées ou dans les médersas et ces sages ne dédaignent pas les bénéfices du commerce ; ils discutent eux-mêmes, âprement, sur le prix du drap, des babouches, sur celui des vieux corans qu'il est interdit de vendre et des bijoux

qui orneront souvent les femmes impures. Rien de tout cela, ici, n'amoindrit son homme ; le bazar, la théologie, les arts, l'usure voisinent sans se nuire. Allah n'interdit pas la recherche des biens temporels et le Coran contient dans sa rigidité, des souplesses qui étonnent, des compromis difficiles à saisir.

Comme toutes les religions adoptées par un grand nombre de peuples différents, l'immuable Islam revêt ainsi mille aspects inattendus : à Stamboul et à Brousse, à Damas, au Caire, à Tunis, à Alger, dans les grandes zaouïas, centres actifs de ses développements, il demeure un pour l'essentiel, infiniment nuancé dans son adaptation aux circonstances. Le Maroc, qui vint à lui, sur le tard, est le frappant exemple de ce renouvellement. On peut, au cours d'un voyage rapide, y rencontrer les impressions les plus contradictoires, croire un jour au Marocain à peu près incrédule, le voir ensuite intensément fanatisé, le retrouver à demi convaincu par la suite, et, cependant, qu'il soit Fâsi, Bédouin, bourgeois de Rabat-Salé, citoyen de Marrakech, haut fonctionnaire du Maghzen ou dilettante, ou artiste, ou commerçant, tout cela n'altère pas son idée dominante.

Il est croyant, mais plus dévot que consciencieux, intimement persuadé qu'il est avec Allah des accommodements et que tout péché se répare. A cet usage, il use des donations pieuses, des pèlerinages aux tombeaux des marabouts, sans compter mille autres moyens de pacifier le ciel, tout en conservant les profits de la terre. Et si, à Fez, quelque peu de sang juif coule dans les veines des doctes notables dont la mule tient le haut du pavé, ils n'en sont pas moins

de bons musulmans. Le Protectorat qu'ils acceptent et respectent tient compte, dans la mesure la plus large, de ce facteur tout-puissant.

Chez les 200 ou 250 familles de notables, foyer intellectuel de la ville sainte, se trouvent de nombreuses personnalités pour lesquelles l'Europe ne contient guère d'inconnu. Beaucoup l'ont visitée en gens d'affaires, la plupart demeurent en relations suivies avec Tanger, source d'informations mondiales, centre musulman d'une grande importance. De Tanger à Fez, l'échange est incessant; les nouvelles voyagent lentement, mais, tôt ou tard elles arrivent. Filtrées, vérifiées par le sens critique du Marocain, elles acquièrent, à la longue, de l'exactitude. Pour agir sur cette opinion très émotive, pour la capter et l'orienter, le Protectorat utilise le haut enseignement. Il rouvre les médersas, — universités musulmanes qui étaient à peu près en ruines, — il les rend à leur fonction primitive : épargner à l'étudiant pauvre la promiscuité des fondouks, lui assurer une retraite propice au travail.

Toujours comme « l'escholier » de Villon, l'étudiant de tout âge, venu des douars de la plaine ou des villages de la montagne, sorti des tribus de la dissidence ou des villages berbères, de Tanger même ou d'autres agglomérations urbaines, vient ici anonyme et discret, confondu dans la foule; il se retrempe aux sources du savoir, il mène la vie que Villon a décrite et se dispute, comme lui, avec le guet. Les grandes médersas qu'il fréquente sont les chefs-d'œuvre d'un art délicat, vigoureux dans sa fragilité, serti de joyaux très rares. Un étroit escalier conduit aux terrasses; tout en le gravissant,

comment ne pas jeter un coup d'œil furtif dans les cellules ouvertes sur chaque palier. Le mobilier est plus que sommaire; le taleb qui vient ici chercher la science pure ne demande pas davantage. Comme à ses frères d'autrefois, il lui suffit d'un peu de pain, de quelques olives et du couscous que les âmes charitables lui envoient de temps à autre. Souvent, tout en cultivant ses livres, en écoutant ses maîtres, il exerce un métier et gagne ainsi de quoi subsister. Cet homme simple et peu exigeant, qui marche sans hâte vers le savoir, est notre meilleur agent de pénétration. A Fez, il se familiarise avec les rouages du Protectorat, il les voit en action; rentré chez lui, il parlera de leurs effets.

Qui ne les envierait, ces tolbas de Fez, ces privilégiés? Peut-on rêver dans une plus douce thébaïde? Du haut de leurs médersas, sur les terrasses, indolemment étendus, ils méditent, contemplant la ville couleur de cendre qui, à mesure que la lumière fléchit, s'éclaire lentement, irradiant des lividités étranges. Fez semble alors rejeter un excès de clarté. Les minarets jaillissent du fouillis des terrasses; dans la nuit qui commence, il n'est plus possible de définir ce que l'on voit, ce que l'on ne voit plus. Le profond repos de l'Islam s'épanche sur tout et sur tous; lorsqu'une vague rumeur monte de la ville immense, ce n'est jamais un bruit discordant, quelque rappel de la vulgarité, mais une clochette de porteur d'eau, la voix d'un muezzin, le son d'une flûte arabe; ensuite le silence retombe sur toutes choses.

Bou-Jeloud, la demeure de la Résidence, « le palais

aux eaux bruissantes », est le moins pompeux et le plus aimable des palais ; ce mot même lui sied mal, car il est toute grâce souriante et intime, tout charme délicat dans sa dignité. Sa plus exquise parure, ce sont les jardins que l'Oued Fez parcourt en bouillonnant. Grenadiers, orangers et myrtes boivent avidement les eaux fraîches et torrentueuses, grises comme des eaux glaciales. Les fleurs de Bou-Jeloud ont un éclat inconnu, ses jasmins exhalent des parfums plus délicieux et plus pénétrants que tous les autres. Les bancs arabes ornés de faïences précieuses peuplent les coins d'ombre.

Il n'est pas de contraste aussi pénétrant que ce morceau de vieil Orient, d'une pureté parfaite, rempli de fleurs et d'oiseaux, baigné par l'eau courante, avec la rigidité des hautes murailles qui l'enserrent et l'isolent. Du sommet des tours qui dominent l'harmonieux ensemble des kiosques et des jardins, Bou-Jeloud plonge sur le voisinage, quelques-unes de ses fenêtres ouvrent sur l'enchevêtrement des terrasses, et, de cet observatoire, du matin au soir, du soir au matin, il est aisé de suivre l'intimité de la vie indigène, le mouvement du gynécée. A tout instant, les captives émergent de leur retraite.

Le matin, ce sont les servantes esclaves qui vont et viennent, étalant au soleil les ingrédients du couscous ; ensuite, quelques vieilles femmes apparaissent et surveillent l'insouciante domesticité ; enfin, à leur tour, les jeunes épouses se risquent à la lumière, soigneusement empaquetées, prudentes au début, assez vite distraites, et négligeant ensuite d'affermir leur voile. Vers le soir, quand la fête du couchant commence, les terrasses sont pleines comme des

volières, on y reçoit, on y cause, quelquefois un orchestre invisible déroule pendant des heures les lentes arabesques de la musique arabe. Des travaux de broderie ont rempli les longs jours ; ce n'est pas le train de vie d'un féminisme avancé, ce n'est pas non plus la molle oisiveté de l'Orient asiatique, le mortel ennui de ses harems. Ici, comme partout, le Maroc est lui-même, débordant d'une sève que cinq années paisibles ont renouvelée.

A quoi tient cette sécurité? Sur quoi repose-t-elle?

La nuit merveilleuse bercée par le mouvement des mondes a tout apaisé. Rien ne la trouble plus. A Bou-Jeloud quelques lumières scintillent encore ; le Général et sa maison militaire, rentrés le soir même des avant-postes de la Moulouya, travaillent, malgré l'heure tardive; eux seuls veillent.

Au matin, dès que le muezzin a proclamé que l'aube était née, la vie reprend sur les terrasses et dans les bazars, le Fâsi et sa mule vont par les ruelles étroites où la plèbe se range sur leur passage. Escorté de sa clientèle, ce notable, qu'il soit marchand, savant, jurisconsulte, imam, ouléma, est notre plus sûr allié, mais il ne se laisserait pas duper; très fin, très averti, il a ses informateurs, et ne croit qu'à ses sources particulières de renseignements. Il sait ce que pensent Tanger, Tétouan, tous les autres centres du Maroc. Lettré et négociant tout à la fois, il se partage entre la théologie et les affaires. Il ne lui déplaît pas que sa ville soit nettoyée, purifiée, mais il lui plaît mieux encore que la cité européenne reste éloignée de ses yeux. La pros-

périté de notre association en fait un partenaire fidèle, et non un esclave docile; les égards qui lui sont témoignés, la manière dont sa parole est reçue le confirment dans son attitude amicale que n'altère aucune servilité.

« Songez », disait le général Lyautey, à Lyon, en février 1916, « que nous nous sommes trouvés au Maroc en face d'un empire historique et indépendant jaloux à l'extrême de son indépendance, rebelle à toute servitude, qui, jusqu'à ces dernières années, faisait figure d'Etat constitué, avec sa hiérarchie de fonctionnaires, sa représentation à l'étranger, ses organismes sociaux dont la plupart subsistaient toujours, malgré la défaillance récente du pouvoir central. Songez qu'il existe encore au Maroc nombre de personnages qui, jusqu'il y a six ans, furent ambassadeurs du Maroc indépendant à Pétersbourg, à Londres, à Berlin, à Madrid, à Paris ».

Ce sont ces personnages qui règnent encore à Fez, leur ville de prédilection. Ils forment cet état-major religieux pour lequel la théologie et la finance s'accordent à merveille. La vieille anarchie chérifienne réparée, rénovée, garde sa façade, mais s'adapte au présent, et Fez, assurée de la sécurité, poursuit son négoce tout en maintenant avec Allah ses relations privilégiées. Au long des flâneries à pied ou à mule, par les ruelles enserrées dans ces hautes murailles qui font du vieux Fez une vraie forteresse, un trait surprend encore : c'est l'aspect concentré, sévère et sobre de cette civilisation, c'est aussi son activité continue. La plus insaisissable des villes met toute sa volonté du moment à ne témoigner aucune malveillance à la protection étrangère ; la rue et le souk

sont accessibles à tous, seul le seuil des mosquées reste inviolable, des sanctions sévères le protègent contre notre curiosité.

C'était un jour, à Bou-Jeloud, au déjeuner. La maison militaire se trouvait au complet et causait, dans cet abandon qui unissait là-bas énergies et dévouements penchés sur une même tâche. Tout était alors particulièrement difficile; en 1916, après deux ans de guerre, les troupes et les cadres montraient des traces d'usure. Le général venait d'appeler auprès de lui les commandants de régions et les principaux officiers de renseignements, il partait le lendemain pour Taza. Après un travail intensif, la trêve de midi semblait à tous une détente bien gagnée; des rires clairs montaient des bouts de table, de la gaieté fusait dans le léger bien-être de ce court repos, mais celui qui, d'habitude, menait le branle à toute allure, cette fois, ne se déridait pas. Soudain, sa voix s'éleva, et sur un ton qu'elle n'adoptait qu'en de rares circonstances : « Est-il vrai que l'un de mes officiers soit entré ce matin dans la cour d'une mosquée? — Oui, mon général, mais l'imam l'y avait invité. — N'importe, les ordres sont formels, j'ai dit que jamais, sous aucun prétexte, cela ne devait se produire. Qui est-ce? » — La réponse ne vint pas. Un silence absolu s'étant établi, la même voix armée d'une rigidité qui surprit l'entourage continua : « Le coupable viendra lui-même me le dire ce soir ».

C'est que le coupable avait empiété sur un domaine intangible et que toute la force protectrice reposait sur la stricte observance du pacte conclu en 1912.

A Bou-Jeloud, comme dans Fez tout entier, l'art

original et complet du Maroc intellectuel est encore en pleine floraison. La dynastie berbère qui, de 1248 à 1549, reconstruisit Fez de fond en comble, lui donna sa physionomie d'aujourd'hui. Les Mérinides appelèrent à eux les artistes et les savants de l'Espagne musulmane; Fez est la floraison extrême de l'art hispano-mauresque qui va de la mosquée à la demeure privée en passant par la médersa; elle est certainement l'expression la plus parfaite de son architecture. La dynastie mérinide possède ce que les autres dynasties chérifiennes ont toujours recherché, le secret d'un art résumant tout un paysage, le mêlant à la sagesse, à l'élan mystique d'une foi très vive. Les souverains mérinides eurent l'éclectisme du vrai Berbère plus attaché au rite, à l'apparence qu'à l'idée coranique; attirant les marchands chrétiens, ils formèrent ainsi une armée de mercenaires, installèrent les Juifs dans le nouveau Fez, le Fez-Jedid. C'était l'unique moyen de les mettre à l'abri du meurtre et du pillage, ceci du reste, moins par humanité que pour mettre à profit leur faculté de travail. Beaucoup de Juifs refusèrent alors d'abandonner leurs belles maisons du Fondouk-el-Shoûd et se convertirent à l'Islam; ce sont ceux-là qui forment en partie la bourgeoisie de Fez et lui donnent ces traits de caractère et de physionomie si particuliers. L'époque des Mérinides fut pour le Maroc l'heureux temps de l'Islam libéral et tolérant, ami des arts et des lettres; après vint la domination des confréries religieuses et de la folie mystique, les appels à la guerre sainte, tous les déchaînements de xénophobie qui s'apaisent aujourd'hui et cèdent devant les bienfaits de l'ordre.

Flâner dans Fez est un perpétuel enchantement. Les médersas, merveilles de grâce et de finesse, restent sobres malgré l'extrême enjolivement du détail. A l'intérieur, le sol est d'onyx et de faïence, les soubassements en mosaïque où les bleus, les lapis, les turquoises persanes encadrent le blanc laiteux marocain. Au-dessus la muraille de plâtre devient une fine dentelle délicatement ciselée. Que de temps dépensé sur ces perfections fragiles qui se défont avant même d'être achevées, et qu'il faut, sans cesse, recréer ! Plus haut commence le domaine du bois, cèdre ou arrar venu des forêts de l'Atlas. Le cèdre se façonne comme une matière souple et précieuse, il donne aux constructions marocaines leur tonalité si rare et leur douce patine. La direction des Beaux-Arts s'acharne à sauver les édifices du passé et cherche à le continuer dans les monuments du présent.

L'art mérinide a ses grands modèles qu'il reprend à l'infini. Les tuyas et les cèdres de l'Atlas en ont déterminé le plan et si les plâtres s'effritent, si les mosaïques s'écaillent, l'armature, elle, ne change pas. Les ouvriers d'art, artisans indigènes initiés par leurs corporations aux traditions du métier, cisèlent et peignent comme autrefois, avec la même patience, d'après les mêmes rites. Leurs travaux sont des poèmes de faïence, de plâtre et de bois précieux ; ce qui, sous un ciel du nord, paraîtrait peut-être excessif, devient, dans la grande lumière marocaine, l'expression frappante d'une austérité ardente, voluptueuse et farouche. Le profane regarde, il admire, mais il ne peut comprendre. Pour se sentir vraiment à l'aise dans ce monde inconnu, il faut lui appartenir, être son élève et son humble disciple. Ce Maroc impéné-

trable retient et fascine par sa perpétuelle opposition entre le présent et le passé également vivaces, par son irritante énigme.

Fez, entre toutes les villes du Maroc, est celle où la page inachevée attire le plus impérieusement le passant; s'il s'attarde, il ne pourra s'en détacher. Beaucoup sont restés ainsi, subjugués par cette fête perpétuelle du regard et par l'insaisissable pensée qui domine cette vie d'un autre âge.

Les palais récemment construits restent dans la note environnante : tel le Dar Glaoui, l'ancienne Résidence qui date de trente ans à peine, et déjà la patine du soleil a mordu sur les mosaïques trop fraîches et donné aux ciselures le ton voulu. Le soir à six heures, du haut de la terrasse qui domine princièrement la ville, Fez apparaît comme une grande nécropole figée dans ses grisailles, épousant étroitement chaque pli et repli de sa conque; elle est resserrée entre deux îlots de verdure assombrie, arbres funéraires qui conviennent à sa gravité muette. Les montagnes, fauves en automne, vertes au printemps, barrent son horizon. Quand le crépuscule gagne, les verts deviennent noirs, d'un noir violet encore ardent, et Fez s'éclaire; elle semble alors irradier la lumière qu'elle absorba tout le jour; grise il y a un instant, elle devient blanche, tout prend un aspect de fin du monde, et cependant une harmonie profonde se dégage de la ville cadavérique, les yeux ne peuvent s'en détacher. Des cubes, des grisailles, des mosquées, une sorte de régularité dans la confusion, de logique dans l'incohérence, elle a tout cela avec, aussi, le charme le plus impérieux. C'est une ville pensante, la cité des longues méditations; chez elle, le pénétrant silence de l'Islam com-

mence avec la nuit, les bruits de l'effort humain se sont tus, les heures nocturnes se spiritualisent, une flûte arabe vocalise sur la terrasse voisine quelque plainte qui ne s'arrêtera qu'avec l'aube, sur chaque minaret les muezzins chantent la prière.

Le calme est descendu, la vieille cité, mère de toutes les révoltes, repose. Elle a ce qu'elle demandait : l'abondance et la justice, mot magique qui entr'ouvre les portes les mieux fermées de l'Islam. L'oppression, l'esclavage, la loi du plus fort, il en connut tout le poids.

Quelles impressions emportent les tolbas de Fez, lorsqu'ils rentrent dans leurs zaouïas ou dans leurs douars? Qu'auront-ils vu pendant la longue initiation aux subtilités coraniques? Ce qui frappe tout visiteur étranger : la discrétion de celui qui dirige, sa volonté d'appeler à lui les forces du pays, de coopérer avec elles, non pas dans un semblant d'alliance recouvrant une pensée d'annexion prochaine, mais avec la volonté de mettre ce peuple énergique et avisé en état de s'affranchir d'un régime semi-barbare, tout en lui gardant ses institutions, ses croyances, enfin sa vie essentielle.

Conception hardie, absolument nouvelle, dont les résultats étonnent jusqu'à ceux qui les obtiennent. Évidemment, la moindre erreur déchaînerait la catastrophe. Pour le comprendre, il faut avoir vu, dans ce Fez laborieux des souks, en plein après-midi, monter une bande d'Atmatchas. Quelques instants auparavant, le marché ne songeait qu'à ses transactions du jour, mais la confrérie populaire arrive, ses membres fendent la foule et font résonner leurs tambourins. Alors,

ce peuple qui semblait tout absorbé par son négoce abandonne ce qu'il traitait et le souk entier se porte vers les derviches. Leur lent balancement est contagieux, du plus humble au plus important l'hypnose se communique à tous et passe, telle une grande houle, sur la foule frémissante. Le tam-tam devient plus pressant, plus impérieux, la mélopée des gens du désert est reprise par toute l'assistance, l'oscillation rythmique gagne jusqu'au muletier qui lâche sa bête et celle-ci même paraît sur le point d'entrer dans la danse.

Alors, l'étranger qui, bien assis sur sa monture, se promenait paisiblement, a tout-à-coup la sensation précise du vieux ferment de fanatisme qui se réveille; il comprend qu'un mouvement malencontreux déclencherait la tempête ; mais la horde a passé, le calme est revenu, les affaires ont repris leur cours et l'animation du marché chasse l'âpre souffle venu de quelque lointain désert.

Ce genre d'incident rappelle brusquement que la mosquée cathédrale de Fez, la Karaouiyin, la Sorbonne du Maghreb reste avec El-Azhar au Caire et la Zitouna de Tunis l'un des trois pôles de l'Islam africain. La bibliothèque de la Karaouiyin contenait, d'après les chroniqueurs arabes, 20.000 volumes; il en reste 1.700 aujourd'hui. La cour que l'on entrevoit à peine au passage, dans un coup d'œil fugitif, mais qu'il est possible de contempler à loisir sur la terrasse de la grande médersa, a pour centre la vasque de marbre blanc, classique parure des patios arabes. Ici comme à Damas, le grand attrait de la ville est le fleuve venu des sommets voisins. L'Oued Fez coule à travers les jardins, à travers les maisons, et remplit de sa fraî-

cheur jusqu'aux cours intérieures. Karaouiyin en a sa large part. A ses deux extrémités, les pavillons recouverts de tuiles vertes couleur d'émeraude sont ses ornements délicats. Dans la cour les étudiants lisent ou dissertent à côté de leurs maitres, des enfants vont et viennent librement, jouent entre les colonnes, mollement pourchassés par le gardien de la mosquée. C'est toute la vie familiale de l'Islam qui se poursuit là, tout près des ruelles bourdonnantes.

Les monuments, poèmes écrits en matériaux précieux, se complètent par les jardins, autres poèmes de faïence et de marbre, chants d'allégresse faits pour donner à l'éternelle inquiétude des hommes quelques instants d'apaisement.

Tout ce que l'Africain recherche pour sa joie et pour ses loisirs, le patio et les fontaines, les mosaïques colorées, les kiosques, les ombres épaisses, les eaux courantes, il l'exige aussi de son jardin. Dans ces réductions du paradis de Mahomet, les parfums font partie du paysage ; ils suivent le cours de l'année, savamment distribués d'après la saison : au printemps, orangers, jacinthes et rosiers donnent leurs effluves, en juin c'est le jasmin, puis viendront les fleurs d'été, celles de l'automne : la lavande, les romarins, et, pendant l'hiver, les violettes, les fleurs de grande résistance.

Les jardins arabes ont l'art raffiné des jardins persans ; les mêmes bancs aux céramiques précieuses, le sol également orné de dallages géométriques ; des tracés rectangulaires, creusés assez profondément, contiennent la terre, les arbustes et les fleurs qui n'empièteront pas ainsi sur des avenues savamment exhaussées pour dominer de haut ce que la nature

prodigue. L'eau devient l'âme du jardin, elle le parcourt en bouillonnant et s'y creuse un large passage, des rigoles la distribuent dans tous les recoins ; un jardin sans eau courante est condamné à disparaître dès son premier été.

Les mosquées, les médersas, les vieilles maisons mérinides, les palais aux jardins enchantés, les souks les plus riches du Maroc, voilà la résurrection de Fez. Le général Lyautey porta toujours sur elle une grande part de son action. Il en a fait le symbole vivant de son œuvre. Avant lui, elle était devenue un lieu de ruine et de mort, tous les maux de la création s'abattaient sur elle. Sous une règle énergique le medjless, municipalité indigène, épura la ville ; elle est aujourd'hui d'une tenue parfaite et le pittoresque n'y a rien perdu. Au contraire, les médersas relevées, les murailles réparées, les monuments mis en valeur, toute cette œuvre archéologique et artistique savamment menée ne donne pas l'impression d'une restauration plus ou moins heureuse, c'est de la vie continuée. Les corporations d'autrefois sont rétablies, l'artisan de Fez, qu'il soit mosaïste, menuisier, charpentier, sculpteur sur bois ou sur plâtre, céramiste, peintre, luthier, relieur, enlumineur ou tisserand, travaille suivant sa tradition. Il est le descendant et l'héritier des anciennes équipes embauchées en Andalousie, et dans tout le Maroc on fait appel à cet ouvrier d'art. Il travaille peu, un petit nombre d'heures épuise son activité, et il ne connaît pas encore l'amertume des revendications sociales. Toutes les fêtes du calendrier musulman, toutes les solennités familiales si longuement célébrées lui procurent de nombreux loisirs, mais quand il

travaille, c'est de tout son cœur. Penché sur son croquis ou sur son métier, ciselant le métal ou peignant ses carrés de faïence, il est heureux, son effort est léger et libre : il le mène à sa guise, garde son initiative et vit à son idée tout en suivant les lois de la corporation ; le chef — l'amin — règle les litiges et les querelles.

Le Fâsi est parfois un grand artiste : ainsi le célèbre maître relieur que tous les touristes européens connaissent et dont il est parfois bien malaisé de distinguer la copie du modèle dont elle s'inspira. L'artisan fâsi envoie ses fils à l'école coranique, ses filles chez la maîtresse brodeuse ; il lui arrive de choisir, parmi les garçons, un ou deux des mieux doués pour les envoyer à l'école française. Son travail sagement mesuré lui laisse le goût de la vie extérieure ; il circule et voyage volontiers, automobiles et trains l'attirent. Il va voir Casablanca, la ville moderne, l'opposé de son Fez, il se promène par tout le Maroc.

Cet ouvrier d'art forme une classe moyenne, petite bourgeoisie de sa ville. Le fonctionnaire makhzen, l'ouléma, le haut négoce appartiennent à la caste supérieure. Le peuple contient la foule des petits marchands, des revendeurs, des ouvriers, sorte de plèbe antique, clientèle des notables.

Au début du Protectorat, les arts indigènes étaient en pleine déchéance. Ils ont bénéficié les premiers du relèvement rapide.

Avec tout son passé, tout son présent étroitement mêlés, Fez déborde de vie. Elle est le grand centre commercial du Nord, le grand foyer d'échange des idées. Il est facile de saisir, en s'attardant quelque

peu ici, pourquoi le Résident Général revient à elle chaque fois que le pays s'agite, chaque fois qu'il est difficile d'entrevoir les raisons du mécontentement. C'est ici que se trouve le mot de toutes les intrigues, et les docteurs en droit coranique savent prononcer, lorsqu'ils le veulent, la parole qui les arrête.

Voici ce que disait un soir le général Lyautey, dans le grand salon de Bou-Jeloud, à la veille d'un départ pour Taza. Il venait de rassembler autour de lui ses principaux collaborateurs et discutait avec eux le plan d'opérations prochaines. Il y avait là le colonel Berriau, l'âme du Service des Renseignements, porté par lui à son extrême perfection, devenu par lui la toute-puissante influence de la paix marocaine; il y avait aussi le général Poeymirau, l'énergique commandant de la subdivision de Meknès, le grand manieur d'hommes, et toutes les volontés, toutes les intelligences, toutes les supériorités qui vont à qui sait les utiliser. Des Chefs indigènes assistaient à l'entretien. Dans la quiétude qui enveloppait la ville mystérieuse et sa pensée pleine de détours, le général évoquait l'arrivée de 1912, les premières nuits de l'émeute, l'effroyable déchaînement de la rébellion. Tous les ordres donnés, c'était l'attente de la fin. Celle-ci paraissait imminente mais, en vrai colonial qui en a vu bien d'autres, il espérait encore, et pendant ces heures d'inaction forcée il établissait le plan de la riposte sans répression sanglante. Il connaissait si bien son Maroc! Sur les confins sud-oranais, n'était-il pas déjà en liaison avec toutes les Djemmâa, tous les cheiks, caïds, moquaddems des zaouïas, chefs de çofs (partis politiques) et chefs des grands groupements ; il les avait là-bas tous reçus sous sa tente

et comptait bien les retrouver ici dès que le premier feu de l'émeute s'apaiserait.

C'est en pleine fusillade, dans le déchaînement de la bataille, que lui était venue l'idée de la collaboration immédiate, à l'instant même où la rébellion céderait. Il évoquait tout cela au milieu de ceux qui gardaient encore la vision aiguë de ces premières heures de lutte; les passants d'un soir écoutaient, saisis par la contagion de cette activité qui, tout en revivant hier, se penchait déjà sur demain. — Une force prodigieuse émanait d'elle, de son initiative, de son constant renouvellement. Dans une adaptation incessante aux circonstances et aux êtres, elle innovait à chaque pas tout en s'inspirant de ses traditions les plus chères, traditions de race, de formation intellectuelle que l'on emporte partout avec soi. Aujourd'hui c'était Fez, la direction subtile des susceptibilités toujours en éveil, l'égale répartition des louanges et des blâmes; demain ce serait Taza, l'air vif de l'Atlas, la vie des postes de l'avant, partout la même règle, celle que les Etats-Unis ont mise en pratique : pour faire bien, il faut faire vite.

CHAPITRE IX

MEKNÈS ET L'ATLAS

A une heure d'auto de Fez, dans la direction de l'Ouest, commence un autre monde. La longue plaine s'arrête, une région de collines s'entr'ouvre et l'air s'allège, le ciel se fonce ; l'ozone qui prête à l'altitude son plus vif attrait commence à s'affirmer. Il colore les lignes de faîte des premiers contreforts de l'Atlas, et donne à l'être humain, à l'autochtone qui passe cette haute stature, cette expression de bien-être qui le met en humeur de savourer la vie. Alors commence la sensation vive de la montagne, son air salubre, son aimable optimisme et sa gaîté tranquille. La belle et large route traverse les champs et la vie agricole, une caravane se déroule lentement dans la lumière bleue, des bois d'oliviers recouvrent le plateau, leur feuillage cendré a des ombres douces et, tout à coup, Meknès, l'extraordinaire vision apparaît.

La voici donc, cette fameuse capitale du pays makhzen. Voici le dessin large et précis de son enceinte, création de Moulay-Ismaïl, le Louis XIV marocain,

qui disait « moi et le roi de France ». Le tracé suit la colline. l'ensemble apparaît immense, impérialement fastueux, illusion de l'atmosphère et de la perspective. La route plonge dans le ravin qui sépare les deux Meknès, celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui.

Quelques minutes de descente, quelques instants d'ascension précipitée, et c'est l'arrivée brusque sur une place faite pour contenir toutes les tribus de l'Atlas. Décidément Moulay-Ismaïl voyait grand. Deux admirables portes dont l'une, Bab-el-Mansour, est, dit-on, la plus monumentale de l'art arabe, séparent la place géante de la ville impériale: ces portes magnifiques l'isolent du vulgaire. Celui-ci se répand sur la place, les longs convois arrivent en files interminables. Sur la gigantesque esplanade, hommes et bêtes occupent à peine plus d'espace qu'une fourmilière en activité. L'air est pur comme au désert, une lumière dépouillée de toute brume baigne les êtres et les choses; sans cesse le regard revient à ce seuil mystérieux fleuri d'arabesques où le bleu et le noir chantent par des harmonies persanes les sourates du Coran.

Des cavaliers s'engagent sous la voûte, les hautes murailles marocaines enserrent le méchouar et les multiples édifices de ces villes chérifiennes qu'une triple enceinte isole des souks et du vulgaire. Des captifs chrétiens construisirent ces vestiges inachevés de proportions géantes qui furent les écuries de Moulay-Ismaïl et les greniers impériaux avant d'abriter les interminables caravanes qui parcourent le Maroc dans un va-et-vient incessant. Un peu plus loin, après le long parcours des enceintes coudées,

l'Aguedal, le parc immense de ce rêve fastueux commence avec ses allées d'oliviers, ses cyprès, ses kiosques persans ou mauresques, toute la fantaisie d'un paysage dessiné par quelque Le Nôtre marocain. La ligne des remparts et les portes célèbres replacent ici le grand art des Maures à l'un de ses plus beaux moments; voilà sa sobriété, la pureté de sa ligne ; son ampleur paraît empruntée aux architectures antiques.

Meknès est, comme Fez, un lieu de rencontre entre le passé et le présent : au moment de se joindre, ils s'arrêtent et se regardent. A côté des kiosques de Moulay-Ismaïl, qui s'éparpillent tout au long de l'Aguedal, les cultures du jardin d'essai recouvrent peu à peu les grands espaces livrés aux herbes folles. La vigne s'insinue parmi les oliviers plusieurs fois centenaires et s'enroule autour des cyprès. Le constant effort de fertiliser et d'enrichir sans amoindrir la ligne architecturale se retrouve ici.

Aux pieds des cyprès aux troncs de cendre, parmi l'enchevêtrement des oliviers et des grenadiers, Moulay-Ismaïl vint chercher l'oubli du pouvoir absolu. Il rêvait aux princesses lointaines. Grand Chérif à l'esprit pénétrant, aux cruautés insatiables, il rechercha l'amitié du roi de France et sollicita la main de sa fille, la princesse de Conti. Emerveillé par les récits de son ambassadeur, de cet Abdalla ben Aïcha que Pontchartrain eut tant de peine à renvoyer dans son pays, le potentat marocain voulut reproduire chez lui la magnificence de Versailles. Ceci apparaît au premier regard jeté sur ce qui subsiste encore d'un caprice impérial, jeu d'un grand conquérant qui fut, entre tous les sultans chérifiens, celui qui s'enfonça le plus avant dans l'Atlas; après lui, l'empire hâti-

vement édifié s'effondra partiellement comme ses palais somptueux.

A Meknès, à Fez, à chaque aperçu nouveau de cette terre étrange, l'un des plus vifs attraits du Maroc est le perpétuel renouvellement du paysage et des êtres ; se déplacer ici, c'est découvrir, à quelques heures d'intervalle, les régions les plus variées; chacune a son caractère, ses usages, son attrait tout spécial; les unes et les autres forment des mondes totalement différents, aussi nettement tranchés qu'il est possible, et cependant, un lien subtil les relie.

Ce lien est le Protectorat, ses simples mais inflexibles lois, son allure, sa sobre élégance, sa manière de tenir les rênes d'une main sûre et souple à la fois. Le Protectorat, œuvre tout individuelle dont l'unité assure l'heureux fonctionnement, se retrouve à chaque page du grand livre d'images marocain. C'est en le feuilletant à loisir qu'il vient ainsi, à le regarder sur place, une admiration si profonde pour celui qui en est l'âme et le créa de toutes pièces.

Le Maroc s'impose dès le premier coup d'œil; ensuite, à l'analyse, il ne perd rien de sa vitalité. Partout le même mouvement rapide devance l'avenir; ce qui fut ébauché hier s'achève aujourd'hui, et le résultat immédiat sauve des erreurs habituelles.

L'œuvre coloniale anglaise est le triomphe du haut fonctionnaire anglais maniant de main de maître la tradition bureaucratique et s'en inspirant étroitement. L'œuvre française au Maroc est celle de l'individualisme à outrance qui façonne lui-même, dans ses moindres détails, l'armure légère et résistante adaptée au pays qu'il gouverne sans vouloir l'asservir ni le diminuer, et cette construction hardie, qui

semblait frêle à tant d'esprits craintifs, résista aux pires remous venus de la guerre. Elle tint, elle s'accrut même contre toute attente. Que ne donnera-t-elle pas bientôt quand la vie normale reprendra son cours ? Voilà ce que discutaient un soir, devant le plus beau des couchants, les hôtes de la subdivision de Meknès. Assis sur la terrasse qui domine le ravin, à l'extrême bord de la ville européenne, ils avaient sous les yeux l'autre versant, couronné par la ville indigène. Les minarets aux lignes sveltes s'égrenaient tout au long de la ville marocaine comme les grains d'ivoire d'un tesbi. C'était toujours la Meknès de Moulay-Ismaïl, rien n'y était changé. Le palais impérial sévèrement clos occupait à peu près la moitié du terrain avec ses jardins, son Aguedal dont quelques kiosques ressortaient ça et là, entre de larges taches d'un vert très doux, le vert des bois d'oliviers.

Dans la limpidité d'une atmosphère absolument sèche, les moindres lignes apparaissaient en notations claires, un peu brèves, et l'ensemble acquérait une grandeur parfaite. Cette Acropole islamique, disposée en corbeille, devenait un joyau étrange, pareil à ces vieux bijoux du Sous, lourds d'émeraudes aux tons changeants. A ses pieds, du fond du ravin, d'autres jardins montaient vers elle, et les cavaliers indigènes passaient sur les sentiers raides, enlevant leurs montures de ce geste presque rituel que reproduisent les gravures du temps. Ce temps, c'est encore le XVIIe siècle. Ce Versailles marocain est intact et le plan d'autrefois peut encore servir aujourd'hui ; le voici, tout animé, avec ses lumières et ses ombres : l'eau-forte était faite pour cette architecture si simple de ligne, si raffinée par l'ornement.

Face à cet archaïsme, débordant de vitalité, la Meknès militaire, ville de l'avenir, sort du sol. En six mois elle a jeté ses racines sur le plateau qui paraissait bien vaste pour ses débuts. Déjà sa croissance rapide l'emporte plus loin, tout un quartier neuf, aux blanches maisons entourées de fleurs, vient d'éclore. Un style marocain, de formule toute moderne, vient de trouver ici son expression et ce ne sera pas l'une des empreintes les moins curieuses du Protectorat, que d'avoir su placer, dans chaque grande région marocaine, le présent à côté du passé, tout en ne les forçant pas à se confondre.

La subdivision surplombe le jardin et regarde la ville indigène. Les jardins marocains, creusés dans le sol, se parcourent sur des allées exhaussées que recouvrent les rectangles des zelliges — mosaïques aux teintes éclatantes. — Ce sont des parterres arabes adaptés aux yeux de France, avides d'espace, et les grands murs qui sont, au Maroc, le complément indispensable de toute habitation, n'existent pas ici. Tout s'y passe à l'air libre. Là-bas, en face, la ville indigène peut suivre à son gré les moindres mouvements de la subdivision, ses entrées, ses sorties, les allées et venues des bureaux. Entre le palais mystérieux dont la foule ne connaîtra jamais que les murs et ce clair domaine qui la gouverne, le contraste est absolu. Du côté français, on entre à volonté ; la muette éloquence de quelques canons braqués sur l'autre face du ravin est l'unique rappel à l'ordre.

Meknès, nœud des grandes voies au Moyen Atlas, centre d'une importante zone militaire, trait d'union entre la côte et l'intérieur, redeviendra peut-être,

dans l'avenir, ce qu'elle fut si longtemps dans le passé, la vraie capitale marocaine. Elle a pour elle la fraîcheur de ses eaux, l'air salubre qui souffle de la montagne ventilée par tous les courants de l'Atlas ; elle a de plus un site admirable, des horizons illimités, ses bois d'oliviers, ses vallées fertiles et la ligne bleue des collines qui, de toutes parts, l'enserrent sans l'opprimer. L'attrait d'un paysage ou d'une ville est fait, encore, de tout ce qui ne se peut exprimer. Les officiers attachés à la région vous diront que celle-ci ne lasse pas, qu'il est impossible d'en préciser le charme. Vient-il de la variété des sites, de la claire atmosphère? Chaque pierre ici a son histoire, chaque ligne d'horizon évoque un nouveau centre d'action, la vie intense, la vie débordante emplit ce cadre riant. La guerre est encore tout près avec sa virulence, ses duretés. A côté de ce plateau couvert de récoltes, de ces doux vallonnements, elle se déroule âpre et tenace pendant qu'ici l'œuvre de paix se poursuit. Au Maroc, derrière chaque ligne de combat, la vie, la vraie vie féconde reprend ses droits sans vaine attente, absorbant, à mesure, chaque parcelle de terrain pacifié.

A la subdivision, une sonnerie de clairon toute française rappelait que l'on était chez soi et ce n'était pas l'exotisme oriental, toujours un peu débilitant, son influence lénitive, mais une saine atmosphère de travail et d'action. Le téléphone venait de transmettre le dernier communiqué. et sur le quartier militaire, le sommeil allait descendre, le concert des rainettes commençait. Mais une nuit de juin, sous le ciel africain, une nuit de lune, c'est un nouveau triomphe de la lumière ; comment fermer les yeux devant ce scin-

tillement continu des mondes qui se révèlent dans tout leur éclat, à certaines heures et sous certaines latitudes ?

La subdivision de Meknès est l'un des centres militaires les plus importants du Maroc. Le groupe mobile commandé par le général Poeymirau a toujours un programme chargé. C'est lui qui opère dans le Moyen Atlas, au centre même de la grande rébellion. Depuis que les événements ont démontré que la montagne ne se laisse jamais oublier, l'action militaire et politique de la région est incessante. Tout ce Moyen Atlas est le nœud orographique du pays. La zone de faible altitude qui commence aux portes de Meknès permet de le cloisonner sans de trop gros risques. L'axe de Meknès conduit au Tafilalet, cœur de l'Atlas, centre géométrique du Maroc. C'est là que le général Poeymirau et son groupe opèrent chaque été en attendant la campagne décisive qui doit suivre la paix européenne.

« Nous avons donné au Maroc une colonne vertébrale », disait le général Lyautey en 1917, après la première jonction sur la Haute-Moulouya, « il s'agit maintenant de lui bâtir des côtes. »

Les côtes, ce sont les postes lancés sur chaque flanc de la pénétration militaire. Quand les postes sont implantés, des pistes et des routes les relient, mais, pour saisir ce nouvel aspect du Maroc insoumis, rien ne vaut l'excursion, si rapide soit-elle, à travers la zone à peine entrouverte pour les passants privilégiés.

L'heure du départ est venue. Les remparts de Meknès s'éloignent dans une brume aérienne, brume

matinale légère comme un voile tissé d'or qui enveloppe, sans les atténuer, des contours délicats et vigoureux. Les belles murailles marocaines gardent leur patine fauve ; la ligne ample et fantaisiste imaginée par un sultan fastueux enserre, telle une ceinture sans prix, la capitale inachevée, son Aguedal, son palais immense, grand comme une ville, et toute la gamme de ses minarets. Autour, des champs à l'infini, des récoltes qui mûrissent dans l'abondance inouïe d'une année que tout favorisa ; les pluies tardives ont centuplé la sève. Sur les premiers contreforts du Moyen Atlas, les céréales s'élèvent en rangs serrés. L'auto traverse rapidement cette sorte de paradis terrestre peuplé d'oiseaux, de fleurs, de moissons lourdes. Le soleil brûle, la route est large, toute neuve, premier tronçon d'une grande voie de pénétration qui modifiera bientôt la vie des camps essaimés sur les crêtes.

De lourds tracteurs avancent, les uns derrière les autres, à distance réglementaire ; ils vont ravitailler les postes de l'avant. Comment se tireront-ils, plus loin, des pistes ravinées par les pluies récentes, dans quelle fondrière vont-ils enliser leur précieux chargement ? Que ceux qui mettent en doute la vertu magique du rail, même du plus étroit et du plus primitif, viennent contempler ici la marche d'un convoi de ravitaillement lancé en plein bled.

L'auto bondit légère, heureux début d'un long voyage ; elle grimpe en vitesse la pente rapide et c'est déjà la porte archaïque et charmante d'une vieille casbah patinée par le temps qui sort du rocher. El-Hajeb, le premier poste, le plus riant aussi. Des jeunes femmes en toilette claire, de beaux enfants

de France se détachent sur la voûte sombre, quelques officiers les entourent, et les roses d'El-Hajeb, cueillies à l'aube dans les jardins en terrasse, sont tendues vers l'auto en masses éblouissantes. C'est le premier arrêt, quelques instants de causerie hâtive avec les reclus de cette douce thébaïde, la fraîche apparition d'être jeunes, l'échange des nouvelles de guerre, et la marche est reprise. Cette fois, la belle route neuve est empierrée, des rouleaux la sillonnent, les travailleurs se hâtent ; hélas, le reste, c'est encore l'espoir du lendemain (au Maroc tout va vite), mais pour le moment, la piste seule existe et l'auto attaque le grand effort : traversée des oueds, des nappes de terre grasse encore chargées d'eau, passage des blocs de rocher qui affleurent sous quelques centimètres d'humus, cahots, grincements, on passe, mais comment les tracteurs, eux, passeront-ils ?... Le plateau est atteint ; ici les récoltes sont moins denses, c'est déjà l'altitude, les terres plus froides. Cependant les champs satisferaient encore des paysans de France. Ils continuent à se dérouler entremêlés de pâturages ; et les régions volcaniques commencent : laves, anciens cratères. Sur ce haut plateau, s'attardent encore les grands espaces fleuris d'un printemps tardif qui jette à profusion ses nappes éclatantes.

Dans le lointain, quelques lignes grises apparaissent, de la tôle ondulée brille au soleil, elle a pour soubassement des murs de lave : c'est Ito, poste hardiment posé, il y a peu de temps encore, en plein milieu d'une zone hésitante et houleuse, aujourd'hui entièrement pacifiée, devenue grande ambulance d'évacuation pour le pays environnant. Sur le seuil

de cette petite forteresse, officiers et médecins accueillent Mme Lyautey qui, pour la première fois, inspecte la nouvelle œuvre de guerre : les foyers du soldat des postes avancés. Elle en profitera pour distribuer autour d'elle une partie des deux mille "sacs-surprises" que la Croix-Rouge américaine vient de lui confier au profit des ambulances de l'avant.

D'un mouvement vif, elle est descendue, pressée de répandre la grande joie qu'elle apporte, mais il faut, auparavant, visiter la salle d'opérations, la salle de pansement, toutes les installations de fortune organisées ici avec une ingéniosité incroyable. Sur ce camp isolé en pleine montagne, battu par le vent, brûlé par le soleil, sans un abri, un grand souffle salubre passe. Les visages sont peut-être un peu tirés par une tension continuelle, mais les yeux rient. Ici, comme partout, une poignée d'hommes vient à bout de la tâche surhumaine et suffit à tout, mais personne ne le dit. Il faut le deviner et surprendre, sous la coquetterie de l'allure, les traces d'une fatigue de fond. Le docteur soigne, à lui seul, quatre-vingts malades et blessés : on s'en étonne, il proteste d'un mot : « N'est-ce pas partout ainsi? » L'équipe acquiesce et la visite continue. Propreté minutieuse, soin du détail, astiquage d'un bateau de guerre — et c'est bien là un bateau perdu dans l'immensité du bled. Les yeux s'éclairent devant l'impression visible des visiteurs.

Territoriaux, légionnaires, quelques hommes de l'active, quelques évadés des camps allemands sont là couchés côte à côte, dans la grande fraternité des armes. Mme Lyautey les questionne, un par un, et dépose sur chaque lit le sac-surprise, ajoutant

avec son joli sourire : « Voyez ce qu'il contient, je n'en sais rien moi-même, puisque c'est une surprise, mais n'oubliez pas de remercier celle qui vous l'envoie, vous trouverez écrits sur le sac son nom et son adresse ».

Des mains fiévreuses se tendent vers le don plus précieux ici qu'ailleurs ; les paquets sont rares et tout achat impossible. Seuls, quelques grands malades restent inertes ; les autres explorent avidement leur trésor. Les sacs sont luxueusement garnis, des cris de joie accueillent le papier à lettres, les glaces, les Gillette, le tabac, les bonbons, le savon et tout le superflu qui plaît, plus encore que l'utile, aux grands enfants du bled. Dans les salles indigènes, le bonheur est pareil, l'interprète explique l'origine de cette joie et traduit les paroles de Mme Lyautey.

Dehors, sur la terrasse qui survole tout l'Atlas, dans la limpidité intense, les gradins de la chaîne sortent de l'ombre bleue, ombre toute lumineuse, paysage des Vosges sous un ciel africain, opposition d'une violence profonde entre les plans géométriques de la chaîne et l'enveloppement des brumes qui lentement s'affaissent et se noient dans une mer de brouillard d'où émergent les sommets. Ito, sur son perchoir d'aigle, semble à tout jamais séparé des vivants. Assis sur le rebord du mur de soutien, ses gardiens décrivent l'hivernage, les heures mornes, la longue attente. Alors, il n'est plus qu'une ressource : lire. « Dites que l'on nous envoie des livres, jamais nous n'en aurons assez : livres, revues, vieux livres, nouveaux livres, romans, science ou philosophie, ou histoire, enfin tout. » Ceci, nous l'entendrons dans chaque poste, devant chaque « foyer

du soldat ». Partout nous retrouverons la même installation primitive, évocation du home. Partout ce sera la même cabane de planches, recouverte de tôle ondulée, de branches vertes; les lampes suspendues au plafond rustique dont les planches ont de fortes solutions de continuité, la longue table étroite recouverte d'une couverture de soldat, le divan fait d'une planche, d'un matelas et de la couverture réglementaire, les bancs recouverts pareillement, l'étagère des livres dont les rayons ne sont jamais assez remplis, quelques grandes revues, pas assez, des journaux en trop petit nombre, et nous entendrons invariablement réclamer du papier à lettres, d'autres revues, d'autres livres, d'autres jeux. Les postes établissent entre eux un ingénieux système d'échange. Le livre et l'écritoire, voilà les pires ennemis du cafard. Au front marocain, il n'est pas de relève : pourquoi l'oublie-t-on, en France ?

L'heure a passé, si vite : il faut partir, quitter ces amis de quelques instants qui semblent déjà des amis de toujours. Madame Lyautey a pris note de toutes les demandes; la marche est reprise, un grand vol d'ibis noirs plane sur Ito qui s'efface et s'éteint.

Dans la voiture, tout est au silence : les yeux à demi clos cherchent à reconstituer la vision encore toute vivante, les visages fermés et graves, l'œuvre de vigilance et de dévouement, les salles de malades si claires, si ordonnées, le souffle frais venu du large chassant la morsure du soleil. Tous songent aux sentinelles qui veillent là-bas, pour la France, sur ce roc penché au-dessus des vallées profondes, fragment de la patrie lointaine.

La piste se déroule à l'infini, chacun sort de son

rêve, voici l'entrée d'une région nouvelle, d'autres champs, d'autres récoltes, la masse sombre d'une forêt immense, les premiers cèdres. Un bloc granitique barre l'horizon, des cavaliers indigènes sortent d'entre les fissures, la foule est massée sur les sommets, sur les terrasses des maisons. Ce sont les abords d'Azrou ; tout autour, la vie pastorale et la vie guerrière se mêlent étroitement, troupeaux et bergers s'immobilisent, cavaliers et partisans font parler la poudre ; les youyous des femmes fusent stridents comme l'appel des cigales. L'entrée de l'oppidum est bloquée par l'afflux soudain du bétail, bêtes et gens se confondent un instant dans une mêlée pacifique, les étendards claquent au vent.

Azrou en fête s'agite, acclamant, dans une grande rumeur joyeuse, ce qu'il croit être, pendant quelques instants, l'arrivée du chef. Le poste placé au seuil de la forêt des cèdres est toute joyeuse effervescence, tout paré pour la grande inspection. Du haut des crêtes, les guetteurs attendent l'approche du général Lyautey et de son état-major. Partis dès l'aube d'El-Hamman, le fortin arraché hier aux rebelles, nouveau jalon hardiment planté en pleine zone dissidente, ils ne peuvent beaucoup tarder.

Le coup de force d'El-Hamman assure aux tribus récemment soumises qui entourent Azrou l'absolue sécurité des récoltes ; toute une région de cultures et d'élevage se trouve sauvée du pillage ; la population semi-nomade et semi-sédentaire qui vit sous la protection du poste tient à manifester sa joie par un accueil de grand style. Les caïds sont venus en masse, avec leurs plus beaux chevaux, leurs plus belles selles et leurs meilleurs partisans.

Les femmes accourues de tous côtés apportent les présents symboliques : des bols de lait et des fleurs qu'elles tiennent étroitement serrées entre leurs mains élevées dans un geste d'offrande. Disposées en groupes harmonieux, elles apparaissent, pour la plupart, jeunes et belles; leurs visages dévoilés, leurs corps vigoureux modelés par la marche et les rudes travaux de la montagne gardent une expression hiératique. Elles ont fier aspect dans leurs vêtements de fête, sous l'amas des bijoux et des pièces d'argent. Libres, maîtresses d'elles-mêmes et de leurs gains, suivant les coutumes des clans montagnards, à peine islamisés, elles méprisent les femmes de la plaine.

Dans la première enceinte du poste, derrière la porte aux lourds battants de cèdre, la foule s'est amassée; les toits des maisons et des souks sont chargés à se rompre. A chaque instant, les nomades arrivent, de plus en plus nombreux, anxieux d'assister à l'entrée; alors, ne pouvant se séparer de leurs troupeaux, ils essaient de les introduire dans la place, ce qui soulève quelques protestations et quelques bousculades. Mais, à la minute décisive, comme le ferait une foule de France, tous se tassent et chacun trouve son coin. Un grand espace libre s'ouvre devant les autos qui lentement arrivent, elles s'arrêtent, le général descend; il avance seul, un burnous rouge jeté sur l'uniforme. Très calme, très grave, il a son air de chef et domine, de toute son impassibilité, de toute sa haute taille svelte, l'enthousiasme qui l'accueille et monte comme une houle, autour de lui.

Les salves crépitent, les cavaliers indigènes saluent du fusil, la poudre grise les chevaux et les cabre; tous les yeux, toutes les pensées se fixent sur la fine

silhouette dont l'allure de César et le regard volontaire exercent leur habituel prestige. Les salves redoublent, les acclamations s'élèvent, le peuple est conquis, les visages des caïds se sont éclairés. S'il était encore quelques mauvais vouloirs, les voici subjugués, la balle perdue qui aurait changé le destin du Maroc ne partira pas d'ici; mais, sur les Européens disséminés dans la foule indigène, un frisson d'inquiétude a passé comme ce nuage qui voila un instant l'éclatante lumière du soleil africain.

Peu après, autour d'un long tréteau dressé en plein air, dans l'enceinte intérieure, contre le soubassement sur lequel ouvrent les chambres des officiers du poste, la halte du repas assemble, pêle-mêle, états-majors, chefs de région, services des renseignements, jeunes officiers rentrés hier de colonne et repartant le lendemain vers quelque direction nouvelle. L'incessante mobilité du mince rideau d'hommes qui tient ce front, enfoncé comme un coin de fer dans le cœur de la dissidence, rappelle ces figurants des troupes ambulantes du théâtre de Shakespeare, lorsque chacun devait résumer, à lui seul, une foule que l'imagination du public allait reconstituer.

Ici aussi, comme à Ito, les visages sont creusés par la tension trop longue. Il faut, à tout prix, que le frêle mur humain tienne bon et endigue le flot qui, par la moindre brèche, refluerait d'un seul coup jusqu'à l'Océan, brisant tout au passage. On tiendra, chacun multipliera l'effort, voilà tout. De brèves questions, de brèves réponses s'échangent entre les différents organismes reliés par la collaboration étroite; ils sont appelés chacun à donner leur avis. Cette sorte de conseil, d'une simplicité émouvante,

met à profit les quelques instants de la jonction hâtive qui rassemble dans ce poste lointain la direction suprême — celle dont le veto est absolu — et ses principaux associés de la région.

A ce moment, l'offensive allemande fait rage sur le front de France. Ici, tous l'attendaient; quarante-huit heures avant ses premiers coups, nos agents placés en bordure de dissidence étaient informés, par les rebelles, de l'instant précis choisi par l'Allemagne. Une fois encore, le front marocain subissait le choc en retour du front de France. Un peu d'amertume se trahissait chez les plus raisonnables, devant la démonstration nouvelle de ce fait habituel. Y pensait-on quelquefois, là-bas, dans cette patrie dont chaque souffrance était ici cruellement ressentie par ceux qui se vouaient à la plus ingrate des factions? Savait-on, au moins, ce qu'elle exigeait de tous? La convoitise allemande, ardemment penchée sur cette terre féconde, serait-elle donc seule à comprendre ce qu'elle pouvait donner? Mais le temps n'était pas aux réflexions vaines, le travail devait reprendre et l'heure avançait. Bientôt, le général et sa maison militaire se mettraient en route pour Fez; l'étape serait longue, demain ils continueraient sur Taza. Des adieux rapides, quelques mots échangés, les autos disparaissent, et déjà cette journée si pleine tombe dans le passé... Le soir est venu, le grand silence de la nuit tombe sur le poste. Dans une petite pièce étroite, la salle à manger, sous la lampe de porcelaine suspendue au plafond très bas, l'intimité de la popote réunit, autour de la table, ses commensaux habituels, les officiers et les docteurs. Le général Poeymirau, qui commande la région, est

leur hôte, ce soir, ainsi que Mme Lyautey; elle continuera demain avec lui sa tournée de Croix-Rouge aux postes avancés.

Une causerie familiale se noue : échange des impressions du jour, commentaires sur les nouvelles de France se croisent dans l'imprévu des moments de détente. La gaîté soudaine de ceux dont les loisirs sont rares s'élève par instants, mais la gravité de l'heure, le poids des événements en cours rompt cet élan. Il est neuf heures; dans le jardin du caïd, sous les figuiers, des lanternes placées à même le sol ou suspendues aux branches répandent une lumière diffuse. Les mokhazenis du pacha contiennent la foule et la disposent; suivant la coutume, toujours strictement maintenue, parmi des coussins et des matelas blancs, posés sur les tapis qui recouvrent le sol à la place d'honneur, les hôtes de marque vont s'asseoir, et le caïd les accueille. Leur entrée met en branle l'étrange fête qui se poursuivra jusqu'à l'aube et dont ils ne verront que le prologue.

Les indigènes venus de toutes les régions voisines pour voir le général Lyautey ne repartiront qu'au soleil levant. Jusque-là, il faut les distraire; divisés en deux demi-cercles qui vont se souder peu à peu, ils se préparent à la danse. Les femmes, cachées dans l'ombre, en arrière, attendent leur tour; elles vont s'insinuer, graduellement, l'une après l'autre, entre les hommes, élargissant peu à peu la chaîne jusqu'à la rompre, d'un mouvement patient, continu.

Le premier groupe commence une mélopée, il propose ainsi le thème d'amour ou de philosophie que les autres reprendront et qui se poursuivra dans une alternance régulière jusqu'à satiété. Alors, un autre

thème lui succédera; parfois, souvent, le chœur refuse ce qui lui est offert, il accueille par des protestations ou des sifflets les stances dont sa fantaisie du moment ne veut pas. Quand l'accord est enfin obtenu et que le chant s'élève sans interruption, un balancement rythmique l'accompagne, sorte de danse sacrée. Les femmes battent des mains en cadence, les hommes frappent sur leur tambourin chauffé au préalable devant les grands feux qui flambent, de place en place, et la chaîne se déroule imperceptiblement dans l'hypnose de ce piétinement continu, dans le coude à coude de ce lent balancement qui éveille peu à peu parmi cette foule une sorte d'ivresse sauvage, de délire sacré.

Les invités étrangers rentrent vers le poste, à la lueur des lanternes que portent les mokhazenis; le calme de l'admirable nuit éteint les clameurs lointaines; les sentinelles veillent, l'air est vif, presque glacé, des étoiles énormes, des constellations éclatantes remplissent le ciel. Dans le poste, tout est silence, chacun regagne sa chambre d'un soir. Celle que l'on me céda appartenait, entre deux colonnes, au jeune officier de spahis qui porte le nom le plus populaire du Maroc. Sur son étagère, un paquet de Revues, un dictionnaire latin, un livre de science, des livres de guerre voisinaient avec des armes. Un papier était posé sur la table; je m'en emparai, voici ce qu'il contenait :

. . . . . .

« Et tous les pauvres bougres qui courent le « bled » sans autre espoir de relève que celui d'aller aux attaques avec les troupes marocaines, pour qui les prend-on?

« Non. Il faut être venu ici comme militaire pour soupçonner la guerre qu'ils font. Nous ne connaissons en France que des soleils pour jeunes filles, des vents sans sables; nous ignorons les étés marocains sous la tôle ondulée ou sous la petite tente, les marches par siroco sur sentiers rocailleux, la fièvre. Mais nous connaissons l'Orient des éditions de luxe vu en auto par quelque amateur doré, l'Orient sur lequel jasent tant d'inintelligences cultivées, l'Orient resté en arrière dans les villes avec les dîners fins. Quand on a soif, qu'on a la figure jaune de poussière, le palmier, l'olivier, le coucher du soleil n'inspirent aucune poésie.

« Les officiers du bled que la mort n'a pas encore appelés, voilà les types avec quinze ou vingt ans de colonnes dans les jambes, quelques attaques soignées en France; ils sortent d'une fameuse école de guerre. Je te promets, cher Echo, que ce n'est pas là une bourgeoisie militaire, qu'ils savent dresser leur monde, le commander et flanquer des piles aux dissidents. Et comme tous savent que, tôt ou tard, ici ou là, par la fièvre ou par les balles, ils y passeront, il règne entre tous une camaraderie sans égale.

« Voilà, mon cher Echo. Je ne t'ai pas raconté de campagnes. Tu n'édites que les récits sacrés de ceux que nous pleurons. Mais, témoin de vertus militaires qui, en France, se sont révélées partout où cela bardait, j'ai voulu te dire dans quelle chaude usine elles avaient été fabriquées ».

PIERRE LYAUTEY.

Rien ne peut résumer plus précisément ce que l'on éprouve ici devant les réalités du bled.

Le réveil, dans un poste, sonne dès l'aurore par le premier appel du clairon. Les indigènes qui, souvent, attendent depuis des heures, patiemment accroupis contre l'enceinte extérieure, que les portes s'ouvrent, vont demander audience, soumettre leurs litiges ou apporter des renseignements; la vie active reprend dès ces premiers instants du jour. De mystérieux malades viennent au dispensaire. D'où sortent-ils? De quelle région, amie ou hostile? Nul ne leur pose la question indiscrète; blessés ou simplement fiévreux, ils ont droit au silence, et le « toubib » franc panse ou conseille, suivant le cas. Les mokhazenis amènent des prisonniers; les soldats du poste vont et viennent, et l'astiquage à grande eau commence, toilette quotidienne qui maintient cette tenue parfaite et cette belle allure de bateau de guerre.

Les ordonnances apportent les déjeuners. Un bruit de voix jeunes, de rires clairs sort des chambres voisines; les apprêts du départ avancent. Des cavaliers évoluent dans la cour intérieure, quelques burnous glissent le long des murs; un peu plus loin, les troupeaux se rassemblent, les marchands vont aux souks, et la dernière étoile disparaît au levant quand le premier berger quitte l'abri du poste.

Est-il impression plus parfaite que cette mise en route matinale vers l'inconnu, au froid salubre de l'altitude, sur une piste semée d'imprévu, vers une région fermée au tourisme : zone militaire, donc interdite, donc cent fois plus attrayante puisqu'elle cache le secret de cette souple armature qui, avec presque rien, enserre la montagne. L'auto longe des champs de maïs, des cultures irriguées, elle croise de longues caravanes où danseurs et danseuses du soir

précédent, poussant leurs troupeaux devant eux, regagnent leurs terres lointaines. Les femmes portent sur la tête le ballot qui contient les vêtements de fête. Jambes nues, pieds nus, bras et cou libres, de petites têtes nerveuses, énergiques, tendues vers l'espace, le teint à peine bistré, elles sont encore plus belles ainsi, dans leur marche rapide, que sous les figuiers du caïd. L'auto les dépasse, traverse les oueds, les terres brunes, fend d'un mouvement plus lent les files d'autres troupeaux et pénètre dans la forêt immense, domaine des cèdres géants.

La piste monte de plus en plus vite, glissant à travers ce fouillis somptueux, traversant des eaux limpides, foulant l'herbe fine. Elle atteint le haut plateau, situé à 2.000 mètres, sur lequel, là-bas, très loin encore, veille Timhadit, le poste le plus élevé du Moyen Atlas. Le général Poeymirau montre à ses compagnons de route les crêtes gardées par nos partisans et l'ingénieux dispositif de la défense. Des nuées de cavaliers indigènes accourent vers lui et saluent du fusil; il leur répond par un geste amical. Les beaux champs où la moisson s'élève si drue, si vigoureuse sont presque à portée des tribus insoumises reléguées sur les sommets où rien ne pousse. Elles assistent, impuissantes, à l'épanouissement des récoltes qui ne mûriront pas pour elles. C'est la plus cuisante des leçons de choses et la meilleure riposte aux efforts des agents allemands. La course rapide continue dans cette impression de sécurité parfaite. Le plateau sur lequel chacun monte le guet, sans se laisser voir, semble le plus inoffensif des promenoirs. Puis, sans transition, les cultures s'arrêtent, l'herbe devient rare, et les grands parterres de fleurs éclatantes qui,

à 2.000 mètres, succèdent aux dernières neiges, annoncent que celles-ci viennent à peine de disparaître. Le vent froid lutte contre l'ardent soleil; des tentes apparaissent : un douar; à côté, des cavaliers entourent un campement militaire, avant-garde de Timhadit qui, là-haut, sur son étroit rocher, domine, inaccessible, le pays environnant et le tient sous ses canons.

Pas un de ces postes n'est pareil. Chacun a sa personnalité, sa formule, son expression à lui qui s'imprime dans le souvenir en traits ineffaçables. C'était, hier, Aïn Leuh, s'étirant sur son terre-plein, en pleine croissance, en pleine vitalité; c'est, aujourd'hui, Timhadit, gêné par l'exiguité du terrain, perché sur sa plate-forme, opérant des prodiges pour s'y mettre à l'aise. Et, partout, chacun vous dira que son poste surpasse tous les autres, car, pour le rendre à peu près confortable, tous auront dépensé le meilleur de leur ingéniosité.

Le vent de neige, venu des sommets voisins, secoue rudement le drapeau tricolore, mais il tient bon et doit se voir de loin. Dans le poste, ce sont, là comme partout, les baraquements de fortune, les chambres d'officiers réduites au strict nécessaire, et ce quelque chose d'indéfinissable qui supplée à ce qui manque, peut-être, et le dissimule sous une coquetterie charmante.

A l'ambulance, la joie des blessés et des malades acclame les dons américains; Mme Lyautey les distribue; et puis, c'est encore le discret rappel du « Foyer du Soldat », devant la pénurie de sa bibliothèque et le geste d'excuse pour ceux qui restent sourds à son appel : « Nous sommes si loin ».

A l'extrémité du poste, au bord du parapet, à côté des canons, la vue plonge sur la dissidence. Elle commence tout près et s'abrite dans les plissements de la montagne bleue qui s'enroule et se déroule comme une longue écharpe, soudain figée dans son vol. Le poste surveille la zone fertile dont les rebelles viennent suivre, sur les crêtes, l'éclosion rapide. Sans l'activité des agents allemands, sans leur or et leurs promesses, les tribus ne résisteraient pas à l'appât, elles demanderaient l'aman. Indécises aujourd'hui, elles attendent le résultat de la bataille de France, tout en craignant quelque surprise désagréable qui pourrait, d'une seconde à l'autre, secouer leurs perplexités et leurs doutes.

En attendant, la vie du poste se déroule dans son va-et-vient permanent. Des spahis gravissent, à cheval, le sentier raide qui monte jusqu'au bastion. En bas, la foule indigène s'agite autour du camp et, du haut de la petite forteresse, l'ensemble de cet organisme apparaît comme un schéma aux lignes claires dominant la vie primitive du grand bled.

La table du déjeuner est couverte de fleurs sauvages et la jolie recherche d'élégance s'affirme encore dans chaque détail, corrigeant l'austérité du cadre. A Timhadit, la tenue de la maison marocaine s'affirme, comme partout. Élégance morale, élégance de l'allure et de la parole qui s'opposent au laisser-aller colonial et maintiennent l'esprit en forme et en souplesse. Que tout cela est encore la France, et son renouvellement éternel ! Elle est ici, vivante et vibrante.

Quelques crépitements rapides sur la tôle, un grondement lointain sonnent l'alarme : les adieux se précipitent, la voiture fuit devant l'orage qui la pour-

suivra jusqu'au terme de sa route. L'averse torrentielle inonde le plateau, derrière la nuée, le poste disparaît, l'auto attaque le déchaînement des forces brutales, elle passe, elle se débat, elle s'arrête, elle repart, et sa fragilité surmonte l'obstacle.

Dans la forêt, les bûcherons se hâtent vers Azrou; les petits bœufs aux cornes acérées disparaissent sous le faix du bois qu'ils rapportent. Effarés par l'auto, ils se libèrent d'un seul bond, jettent leur charge et gagnent le large avec une incroyable vitesse. Des cavaliers galopent vers l'abri du poste; sous les grands cèdres que la foudre menace, un rayon de soleil fend le nuage de grêle et dore violemment les sous-bois. Cette colère de la nature a des somptuosités graves et des échos qui grondent sans arrêt.

Au poste d'Azrou, ce sont d'autres adieux, d'autres instants rapides, et la voiture reprend, sous le déluge, sa marche cahotante, sa descente vers la plaine à travers les hérissements d'une piste ravinée par l'orage. L'un après l'autre, les passages critiques sont franchis, la belle route neuve est atteinte. Aux abords d'El-Hajeb, sous la trombe, quinze cents Beni M'Tir, à cheval, attendent le général Poeymirau. L'orage est un trouble-fête qui arrache les piquets des tentes préparées pour le concours agricole et met en déroute exposés et exposants, mais la bonne humeur reste intacte, on rit sous la douche, l'échange des excuses et des regrets se fait en toute hâte : excuses du retard inévitable, regrets de brûler la halte, puis tout disparaît, cavaliers, occupants du poste, cascades aux claires eaux bouillonnantes, rochers assombris, buissons de roses. L'air brûlant de la plaine sèche les

nuées venues de l'Atlas, le soleil couchant darde ses rayons obliques, et Meknès apparaît.

Le lendemain, l'étape sera moins longue. Après le Maroc militaire, une promenade en plein Maroc archéologique est une parenthèse du plus vif intérêt. A 27 kilomètres de Meknès, Volubilis et Moulay-Idriss expriment deux grands moments de la rude éclosion du Maghreb : la paix romaine et la conquête arabe.

Entre Fez et Meknès s'élevait autrefois Volubilis, la colonie romaine que les indigènes appelaient Oualili ou Ksar-Faraoun, château des Pharaons. Jusqu'au gouvernement du général Lyautey, les monuments romains du Maroc étaient à peu près ignorés. Il fit commencer les fouilles en pleine guerre, en mai 1915, et le relèvement de Ksar-Faraoun surprit profondément l'indigène. Fallait-il que ces Français fussent assurés du lendemain pour s'amuser à redresser de si vieilles pierres ! Les guerriers marocains donnaient-ils donc si peu à faire au général Lyautey ?

Sous la chaleur accablante de juin, la ville morte surgit hors de son linceul dans l'éclatante pureté de la lumière. La cité provinciale que Rome posa sur ce tertre adossé au Djebel-Zerhoun reprend possession du vaste amphithéâtre qui domine la Tingitane. Volubilis sort de ses ruines, elle retrouve sa forme, la ligne de ses assises, l'équilibre de ses dimensions modérées mais heureusement composées. Les voies aux larges dalles émergent de la poussière et l'usure des tournants trahit encore la négligence des cochers qui éraflaient l'angle du trottoir. Les vieilles pierres ne s'éveillent que sous la brûlure du soleil ; aujourd'hui la cité léthargique se redresse et secoue sa torpeur.

Des ouvriers indigènes déblaient patiemment les

débris, tandis que le jeune savant qui, pas à pas, conduit cette résurrection, ordonne de répandre, sur les mosaïques récemment exhumées, l'eau fraîche qui les fera revivre; alors, pour quelques instants, l'image ranimée scintille, délicatement achevée, d'un art très réaliste, assez décadent.

Les maisons exhumées apparaissent, semblables à celles que Rome construisit partout pour ses fonctionnaires et ses colons. Sous la lumière dévorante, les appareils croulants retrouvent leur grandeur et l'énigme des soubassements se lit à livre ouvert.

Un paysage aux contours sobres et d'une extrême perfection encadre Volubilis. Elle s'entourait de tout ce qu'un Romain de bonne origine pouvait désirer pour la joie et le repos des yeux. Tel un haut fonctionnaire britannique de Gibraltar, de Ceylan ou de quelque autre coin du monde, le procurateur de la Tingitane oubliait, ici, l'exil et s'isolait de tout contact indigène. Entre le forum, les larges voies dallées et le rempart du camp dressé contre le Gétule nomade et le Maure insoumis, à l'abri des surprises, il s'efforçait de lever l'impôt en soldats, en blé et en huile. Il exploitait avec modération, sans aucun désir de connaître cette masse indigène dont il n'attendait que des ennuis. Les révoltes de ses chefs troublaient souvent sa quiétude. Cet impérial égoïsme, ce sens géométrique de la vie et ce don de l'harmonie des lignes se lisent sur ces pierres qui évoquent une histoire interrompue par quelque brutale convulsion humaine ou terrestre. Des feuillages, des fleurs sauvages atténuent le désastre; les travailleurs manient doucement de menus bibelots que le sol restitue un par un. Plus loin s'éparpillent des fragments de sta-

tues, torses puissants à peine ébauchés. Une tranchée toute fraîche est ouverte, de nouveaux quartiers vont renaître. Volubilis était le nœud de la romanisation du Maroc intérieur. Son relèvement indique aujourd'hui à l'indigène que l'État protecteur ne se croit pas éphémère puisqu'il déblaie activement les ruines, et, partout, répare la maison.

C'est en flânant le soir parmi les fouilles qu'apparaît, peu à peu, la réelle grandeur de ce poste posé par Rome en plein pays berbère ; l'enceinte se dégage, les bastions apparaissent, la ligne de défense sort du bled, tout entière. Des bergers et leurs troupeaux s'installent pour la nuit, une fumée légère s'élève de quelque tente plantée contre le roc ou contre le talus ; les voies dallées semblent immenses, effet de perspective. Toute cette civilisation dont nous avons repris la formule et l'esprit se dresse, dans la grande solitude environnante, et fait mieux comprendre encore le sens de la paix qui la déblaie aujourd'hui : la paix romaine.

Comme autrefois, un poste de soldats veille sur l'enclave étrangère. L'arc de triomphe dédié à Caracalla garde la plaine, leçon ou défi, il s'impose à tous. C'est bien l'idée romaine que l'on reprend ici : pacification du territoire récemment occupé, gouvernement tenant compte du droit indigène et s'efforçant de maintenir cette justice égale pour tous que le Marocain exige de celui qui le domine.

Un capitaine des renseignements passe, au loin, sur son cheval ; la note rouge de l'uniforme, les burnous rouges des spahis restent longtemps visibles, à l'horizon. Tout près, le poste de Volubilis s'organise pour la nuit qui, bientôt, se peuple de glissements

discrets, de frôlements bizarres, cris des nocturnes, glapissement du chacal; l'appel d'un indigène, le galop d'un cheval escaladant la rampe évoquent l'inconnu des grands espaces encore hostiles.

En 787, Moulay-Idriss, fuyant devant les Abassides, arrivait d'Orient et s'arrêtait à Oualili, l'ancienne Volubilis. A 3 kilomètres de là s'élevait le rocher qui devint la nécropole du fondateur de l'empire du Maroc, le grand patron de Fez. Il est aujourd'hui le plus surprenant des sanctuaires de l'Islam. Ville sainte, à peine entre-bâillée en de rares circonstances aux non initiés, elle s'étage en gradins, s'élève à pic, utilisant chaque assise du roc. Suspendue au soleil, dans toute la magnificence de sa vétusté, elle semble plus immobile, plus réellement morte que la cité détruite, sa voisine. C'est un reliquaire étrange, refuge du silence, palais de la rigidité, rempli d'ombres invisibles qui ont pour seule mission de veiller sur ses fondations et de cultiver ses jardins. Une fois l'an, le moussem, pèlerinage annuel, anime ce sanctuaire; le moussem vient de finir, Moulay-Idriss retourne à sa contemplation.

Dans ce Maroc si débordant de vie, même à Fez, où le fanatisme semble neutralisé par le mouvement des affaires, ce pieux rocher figé dans sa lente prière est le dernier îlot du vieil Islam irréductible; mais, ici comme à Fez, une toute-puissante influence s'est introduite au cœur de la place. Entre elle et le refuge des grands mécontentements, s'établit un lien subtil et durable fait de sympathie mutuelle, de mutuelle compréhension. Cela seul explique comment le Maroc intérieur, traditionaliste à l'excès, consent à se laisser séduire.

A travers les ruelles étroites et raides où deux piétons ont peine à ne pas se heurter, commence une véritable escalade dans le contagieux silence que le mutisme des êtres et des choses répand autour de soi. Quelques burnous s'effacent contre le mur, des regards dévisagent sans hostilité, quelques portes s'entr'ouvrent même sous l'impérieux appel de la curiosité. Au sommet du dernier raidillon, un toit fragile domine l'admirable symphonie verte et blanche. Vert émeraude des tuiles vernissées, vert sombre des figuiers, vert éteint des oliviers, blanc immuable de la chaux toujours fraîche. La cour intérieure de la grande mosquée apparaît, et cette plongée soudaine sur l'oasis de la prière qui scintille aux premiers rayons du grand été, sans avoir perdu la grâce du printemps fugitif, est un éblouissement. Le voile jeté sur ce monde inconnu s'est, un instant, soulevé. Les étrangers ne sont admis à l'entrevoir que de loin, presque furtivement ; on les tolère à peine, un blâme muet se glisse tout autour d'eux et les incite au départ. Moulay-Idriss appartient aux colombes et aux vrais croyants.

Blanche le soir, d'un blanc éblouissant, fauve le matin, elle est toujours énigmatique. Sur la place des Souks, la couleur violente des herbes et les parfums poivrés des épices sortent des tas croulants que forment les fruits de la terre. Lorsque l'heure du retour a sonné et qu'il faut redescendre par les ruelles étroites, sur la roche éruptive, perpétuellement mouillée par le trop-plein des fontaines et la négligence des porteurs d'eau, des ombres silencieuses frôlent l'étranger. Partout apparaissent des vestiges d'architecture portugaise et la croix chrétienne.

Aïssaouas, Atmatchas, Idrissistes vont et viennent.

Au retour, sur la piste qui conduit à Meknès, quelques attardés du moussem dressent leurs tentes pour une dernière halte sur les rives de l'oued, parmi les buissons de lauriers-roses en pleine floraison. Des troupeaux prennent le frais dans l'eau courante, les femmes étendent au soleil des étoffes, note vive sur le rose aigu des lauriers. Les chevaux en liberté gambadent follement dans l'herbe haute; des moissons ondulent et le grand souffle d'air qui vivifie le Maroc occidental passe et repasse sur ces pèlerins heureux.

Ils fêtent la récolte prochaine, sa magnifique abondance, savourent la sécurité des routes et regardent, sans terreur, la montagne d'où déferlait autrefois, à pareille époque, le torrent annuel des grandes dévastations.

La grande harmonie du paysage, qui naît ici de l'extrême sobriété des effets, s'impose à nouveau; la lumière ardente, uniforme, ne possède peut-être pas la subtilité de l'atmosphère orientale, mais elle est ennoblie, simplifiée. Ce pays aux violents contrastes, garde aussi l'âpre charme de son homogénéité.

La grande Berbérie est encore la terre des guerriers; le mysticisme arabe vint déferler sur elle dans une dernière vague, apportant à ces êtres rudes une conception toute asiatique du rêve et de la beauté.

CHAPITRE X

RABAT-SALÉ

(Octobre 1917 — mai 1918 — avril 1919).

Arriver au couchant devant Rabat-Salé est, pour le touriste qui vient de débarquer au Maroc, un coup de surprise inoubliable.

Il voit sortir de la lumière une ville étrange, ceinturée de remparts fauves, hors desquels se détachent, çà et là, des portes admirables, joyaux du vieux Maroc. Il s'arrête devant cette grande floraison de l'Islam africain et la regarde descendre jusqu'au rivage dans l'éparpillement de ses champs funéraires.

Ce premier aperçu du pays barbaresque lui paraît d'une grandeur inouïe. Il savait bien qu'une très vieille civilisation l'attendait à cette croisée de routes, sur ce littoral éternellement ravagé, mais il ne croyait pas la trouver aussi puissante, aussi vivace. Cet archaïsme en pleine sève, dont la patine atteint à son plus haut degré de perfection, raconte une rude épopée. Elle est là, devant lui, violente et raffinée,

écrite dans le sang et dans le meurtre, mais avec ses enjolivements d'une délicatesse exquise. Quelques traits schématiques la résument et les murailles fauves la racontent. Ces parois qui se désagrègent lentement ont contenu la vague des rebelles, ses assauts furieux. Paisible derrière ses créneaux, Salé, ville de savoir, de commerce et de prière vénérée de tout bon musulman, fait face de sa ligne blanche et ferme aux contours capricieux de sa rivale, Rabat.

Tous ceux pour lesquels le voyage est soit une passion, soit un sport aimé, connaissent la désillusion si fréquente que donne tout nouveau paysage. La découverte est rare, le plus souvent des réminiscences l'amoindrissent et l'effort d'un long déplacement ne semble pas proportionné à la maigre récolte d'imprévu.

Au Maroc, il n'en est pas ainsi. Tout au contraire, par un phénomène historique dont les effets vont, hélas, s'atténuer rapidement, et qu'il faut se hâter d'entrevoir avant qu'il ne disparaisse, la vie féodale est contenue, prolongée de plusieurs siècles. Elle n'est pas immobile, anémiée par une survie factice, comme dans certains recoins du vieux monde asiatique : ici, c'est le plein épanouissement.

Colonisation originale, s'il en fut, que l'œuvre du Protectorat marocain, qui ne ressemble à aucune autre et s'associe le vaincu d'hier dont il fait l'associé d'aujourd'hui tout en s'assouplissant au particularisme d'un pays contre lequel se sont brisés les autres conquérants. Rabat-Salé, centre du Protectorat, résidence habituelle du Sultan et de ses ministres, unit en elle tous les éléments de l'associa-

tion. Les deux villes que le Bou-Regreg sépare mêlent ce qui fut à ce qui est. Si le hasard d'une convulsion sismique n'épargnait qu'elles dans ce Maroc imprégné d'histoire rude et puissante, leur présence suffirait à le raconter aux étrangers que fascinent les contrastes violents de cette pointe extrême du continent africain.

Rabat, la ville ocre, Salé, la ville blanche, et Chellah, le ravin des morts et des marabouts, avec ses tombeaux, avec les vestiges de ses riches cultures, forment un tryptique d'art musulman. Chellah, dont les portes couronnent les hauteurs de Rabat, s'incline doucement vers les sources sacrées qui jaillissent au bas du ravin et descend vers lui dans la profusion de ses stèles funéraires. Elle est le grand jardin des morts, le reliquaire du passé qui sert aujourd'hui à récréer les vivants. L'indigène marocain sait tout mettre à profit ; il mêle volontiers l'agréable à l'utile. Fervent habitué du Chellah, il plante, chaque vendredi, sa tente sous ses ombrages. Les pèlerins suivent la piste immuable qui conduit à la mosquée sainte, les petits ânes plient sous le poids des gros personnages venus pour accomplir leurs dévotions. Tout au bas, près des sources sacrées, la plèbe se mêle aux notables ; tous ont une même ferveur. Ainsi, le démocratique Islam unit ses fidèles et leur offre à tous ces longues contemplations qui mêlent et confondent Allah et la nature.

Plus loin, sur cette colline qui surplombe le vallon du repos et de la prière, ce sont d'autres ruines encore, mais débordantes de vie ; la Tour Hassan aux lignes pures, arrêtée dans son dernier élan par quelque drame dynastique, et dont l'inachevé est plus

saisissant encore que ne l'aurait été le couronnement final. Plus bas, d'autres tombes se pressent en désordre, jusqu'aux premiers récifs du littoral, jusqu'à l'embouchure de l'oued ; et là, le champ des morts traverse la rivière, remonte la pente et atteint les remparts de Salé qu'il assaille de ses milliers de pierres grises.

La ville barbaresque était solidement défendue contre l'Océan ; elle gardait jalousement ses prises contre les retours de fortune. A l'abri de ses hautes murailles, hautaine et muette, cachant sa vie privée, ne montrant à l'intrus que le dédale des rues et les hauts murs des maisons, elle n'a rien perdu de son âpre énergie pour la vie commerciale et les discussions théologiques. L'animation des souks est continue, les corps de métier y tiennent leurs assises et, sur la grande place, placée juste en dehors des portes où affluent, à l'entrée de toute ville marocaine, les caravanes et les marchands, se presse une foule active, bigarrée, qui négocie les échanges et discute les nouvelles.

Une impression profonde de vie pacifiée se dégage du mouvement indigène. La guerre européenne semble bien loin, le protégé bien assuré de sa sécurité. Le Maroc, autrefois si farouche, est aujourd'hui la plus facile des excursions dans le passé. Flâner un soir, au clair de lune, le long des remparts de Chellah, ou sur la casbah des Oudaïas, en écoutant gronder la barre de Rabat-Salé sous les assauts de l'Océan, regarder ces admirables vestiges de l'art arabe, revivre en pleine renaissance mauresque, avec la certitude de retrouver, quelques instants après, le confortable abri de la ville neuve et l'exquise

fraîcheur de ses jardins, c'est bien la plus parfaite des sensations du voyage.

Ici, la formule pacificatrice a donné son plein effet en persuadant à ces gens épris de force brutale qu'il est d'autres idées plus larges, plus généreuses, plus efficaces surtout. Le Maroc d'aujourd'hui est une grande construction bien française, claire et ordonnée, établie pour le développement rapide. Derrière un mince rideau de troupes, montant la garde, contenant l'insoumis et lui portant quelques rudes coups, le paysan marocain cultive son champ; il en recueille le fruit, pendant que les citadins indigènes utilisent les fructueux loisirs de la paix. Rabat est la vraie capitale du Protectorat, son foyer en pleine croissance où tout marche d'un pas si alerte que, de six mois en six mois, ceux qui lui reviennent ne le reconnaissent plus. Ses jardins merveilleux, son sol ardent, sa poussière d'ocre qui patine toutes choses et leur prête un reflet prodigieux, ses maisons mauresques, ses avenues toutes neuves, le ferme dessin d'une cité de l'avenir faite pour croître indéfiniment sans perdre les grands vestiges des origines, tout cela marque Rabat d'une indélébile empreinte.

La Tour Hassan, la porte de la kasbah des Oudayas, les murailles fastueuses des temps héroïques lui font une parure étrange, mais cette vision d'un art indigène étroitement uni au sol, comme issu de cette terre rouge, ce n'est pas tout Rabat. Sa vie est aussi celle d'une ruche laborieuse, les bureaux de la Résidence, et, quand la ruche se vide ou se déplace vers Fez, vers Marrakech ou Casablanca, Rabat n'est plus elle-même et somnole. La Résidence est son

cerveau en constante activité; il ne connaît ni l'arrêt, ni le doute, ni la déprimante attente, ne regarde l'obstacle que pour le surmonter, et la vivacité de cet effort incessamment renouvelé, assoupli aux circonstances, est le vif attrait du Maroc militaire. Ici tout arrive, tout aboutit avant d'avoir perdu, en cours de route, la vigueur du plan initial.

Ici la fameuse « unité de commandement » existe, elle n'est pas un mythe mais la plus apparente des réalités. Le voyageur qui débarque se croit le jouet d'un rêve et demande à ne plus s'éveiller; il sent renaître en lui la foi dans l'action, il voit autour de lui le mouvement continu des pays prospères; l'ordre donné s'exécute, le travail commencé s'accomplit.

Cette impression de l'arrivée ne fera que s'accroître après quelques jours au centre de cette activité; dans cette ambiance si particulière, tout apparaît clairement, tout ressort dans la lumière. Pour comprendre, il suffit d'ouvrir les yeux. Que voit-on? Une autorité pleinement responsable à laquelle tous s'adressent, qui veut tout étudier, tout pénétrer, acceptant la discussion et la critique, mais impitoyable pour l'erreur ou l'oubli, exigeante pour elle plus encore que pour les autres. Les collaborateurs ont le maximum de l'initiative, ils sont taxés jusqu'à la limite de leurs forces et ne s'en plaignent pas. Leur grand stimulant sera la rapidité dans l'accomplissement de leur tâche. Qu'il s'agisse d'opérations militaires, de tribus à rallier, de voies ferrées à construire, de routes à prolonger, de villes à édifier, ou d'art et d'archéologie, la méthode est la même : enquête minutieuse, plan d'attaque, dénouement rapide. Ici, le travail est partout intensif, ininterrompu. Ce genre d'action exerce sur

ceux qui le partagent une emprise toute-puissante, elle obtient le plein rendement de leurs énergies.

Cette terre barbaresque, riche d'espoir et de sève, posée entre deux mers, vigie avancée qui regarde l'avenir et se souvient du passé, est féconde et saine, balayée par des vents tonifiants, ruisselante de lumière et pleine de promesses. Elle fut toujours, elle est encore ardemment convoitée ; une faute, une négligence remettraient tout en question. L'adversaire que, partout, nous avons combattu cherche là, comme ailleurs, le point faible et les consciences à bon marché. Il est difficile de s'en souvenir dans ce lumineux Rabat où l'œuvre de paix apparaît si simple, si grande ; le prestige du chef donne à l'uniforme toute sa valeur, il n'est pas besoin d'apparat. Comme à Fez et à Marrakech, la sécurité semble si naturelle que nul ne songe à s'en apercevoir.

Sur le bac assez primitif qui relie encore Rabat et Salé — bientôt un pont le remplacera — le démocratique Islam ne s'étonne pas de voir, côte à côte, pendant les quelques instants de la traversée, l'auto de la Résidence, des officiers à cheval, d'élégants caïds, un troupeau de moutons conduit par des bergers de l'Atlas, et tous les échantillons de la plèbe indigène montée sur de petits ânes têtus, terreur des chauffeurs et des gens pressés. Tout cela voisine sans discorde et sans mauvais propos ; le bac arrive, chacun reprend sa route sans même détourner la tête.

Une célèbre authoress américaine dont Paris est la patrie d'élection, et le français la seconde langue, disait hier, comparant aux foules de l'Orient turc ces indigènes absorbés par leurs gains : « Ils manquent de pittoresque, ils sont par trop graves ; quand donc

s'amusent-ils? Cette foule manque d'imprévu et fait regretter ce divertissement perpétuel qui est le charme de l'Orient. » Cette foule a mieux à faire. Le mouvement continu des marchés et des caravanes, la fièvre du travail, voilà précisément ce qui la stabilise et lui donne le désir des lendemains paisibles.

Ce n'est pas au hasard que le général Lyautey choisit Rabat, en 1912, comme centre gouvernemental de la direction. Il avait étudié en 1909, pendant une visite au sultan régnant Abd-el-Aziz, les avantages de l'ancienne capitale des Alaouites. Le vieux village des pirates, « La Venise rouge de l'Atlantique », fut construit par les Maures espagnols proscrits par Philippe III. Ces « Andalous », comme les nomme aujourd'hui encore le peuple marocain, sont demeurés l'élite intellectuelle et commerçante de Rabat-Salé. Ils forment une caste noble qui ne s'apparenta jamais aux autres castes et garda ainsi sa très vive originalité. Elle eut toujours le monopole des hautes charges de l'État; sa finesse diplomatique est restée proverbiale dans tout le Maghreb. Les Andalous ont entièrement modifié l'ancienne rudesse légendaire de Rabat-Salé.

Au temps des grands djehads, croisades musulmanes qui partaient de Rabat pour envahir la Péninsule, cette partie du littoral africain était un camp de rassemblement. Les Maures andalous refoulés sur leur pays d'origine lui apprirent « l'hadria », civilisation délicate tout à l'opposé de la rudesse bédouine. Ils construisirent la Tour Hassan, sœur jumelle de la Giralda de Séville; ils construisirent aussi la médersa de Salé, merveille d'architecture arabe dont s'inspirèrent ensuite les constructeurs des maisons maures

de la ville ancienne. Ils introduisirent encore à Rabat-Salé l'art des jardins et, comme le climat du littoral est d'une extrême douceur et que l'humidité entretenue par l'Océan tempère l'ardeur du soleil, les jardins de Rabat ont des floraisons d'une rapidité, d'un éclat uniques.

Il est aisé, là-bas, de comprendre les raisons qui posèrent sur ce promontoire, où se rencontrent les deux Maroc, la maison du Protectorat. Elle a choisi, pour son installation principale, le centre intellectuel où les Maures andalous abritent encore leur rêve. Ils sont d'humeur paisible. Rabat-Salé, protégée contre les tourmentes du nord et contre les agitations du sud, est aussi à l'abri du trop-plein de vie trépidante qui remplit Casablanca. C'est un observatoire isolé du remous des courants contraires, admirablement situé pour dominer les événements et les foules, oasis de charme profond, de vie intellectuelle intense, foyer de la pensée initiale du Protectorat. Il est impossible d'en décrire la demeure toute française sans parler de celle qui la remplit et lui donne une personnalité si vive.

Combien de voyageurs garderont l'inoubliable souvenir de l'arrivée à Rabat et revivront, par exemple, quelque merveilleux jour d'automne, le trajet en auto dans le bled, de Tanger à Rabat, les traversées des oueds, les courtes haltes à l'auberge postale et la course à travers champs et douars, le passage rapide par Khenitra, la ville poussée à l'américaine, construite dans le sable rouge, étonnante d'allure et d'entrain, et puis, vers le soir, dans la demi-hallucination d'un coup de sirocco, à travers la buée d'or, l'arrivée devant la pourpre des remparts de Salé, la

traversée du fleuve, l'éblouissement du couchant, la griserie de la lumière et, après l'ascension rapide d'une avenue bordée de fleurs et de plantes exotiques qui évoque Guézireh et le Caire, le simple effet d'une barrière aux joncs élégamment tressés, l'entrée dans une allée fleurie et l'arrêt devant une sorte de bungalow à l'anglaise, recouvert de chaume, fait d'une succession de bâtiments légers, construits au fur et à mesure, suivant la croissance des services et, partout, débordant de fleurs.

Ce village résidentiel sortant d'un fouillis de roses, de géraniums, fait de constructions légères, de pavillons aux larges vérandahs coloniales, est d'une tonalité exquise, d'un imprévu charmant. Pour en ressentir tout le charme, il faut arriver aux premières lueurs de la nuit, et, dans le clair-obscur qui émane de ce paradis terrestre, entrevoir la haute et mince silhouette du maître de cette grande maison marocaine, encadré par son état-major, entendre la voix accueillante qui sait trouver pour chacun le mot juste, celui qui introduit d'un seul geste dans le cercle familial, l'hôte venu d'Europe, terre lointaine où l'on ne se doute guère qu'il est ici, en plein Maroc, une demeure, synthèse de la France et, comme elle, si largement ouverte à tous.

Beaucoup auront surpris ainsi le général Lyautey, en pleine action ou dans l'un de ses accès de gaîté rapide, au sortir du travail; mais ils se rappelleront surtout ce mouvement vif, ordonné, qui lui est si particulier, cette manière de déblayer le terrain, d'éclairer la question, cette allure élégante et volontaire qui n'est qu'à lui. Le déclic des machines à

écrire sort de toutes parts, c'est le bruit dominant. A côté, les fleurs exhalent leurs arômes et leurs grâces ; dans la solitude, qui songe à les regarder? Ici, les minutes passent comme ailleurs les secondes, le temps presse toujours. La récréation sera quelque nouveau travail, l'échange des idées, la lecture, car il faut lire intensément aux colonies.

Les livres, les revues, les journaux mêmes y sont, plus qu'ailleurs, l'aliment indispensable à l'esprit. Les heures de sommeil seront réduites pour l'assimiler à loisir, mais, avant cela, quelle somme d'activité représente une journée qui commence à 8 heures et se prolonge bien au-delà de minuit. Que de gens la traversent et se seront assis dans la salle à manger où le travail reprend, sous une forme nouvelle, et se poursuit par la causerie. Ensuite, soit dans le grand salon, soit dans l'intimité des appartements du haut, ce sera l'instant fugitif des dialogues plus intimes; les passants du jour apportent les échos de dehors, et le dehors, c'est ici l'univers tout entier.

Passants du Maroc, passants d'Europe ou du Nouveau-Monde, Africains rompus aux difficultés coloniales, ils apportent, à tour de rôle, soit une idée, soit un reflet; un vrai chef sait extraire de chacun cette parcelle d'inconnu que chacun recèle. De ces documents humains tout vivants, souvent sincères, adroitement recueillis, se dégage l'ensemble d'une question ou le nœud d'une difficulté.

Une œuvre coloniale est un défrichement perpétuel, et sur un espace restreint s'élabore ce qui constitue la société complète, depuis ses premières assises jusqu'à ses couronnements définitifs.

Autour du bungalow se sont posés peu à peu les

bureaux, cabanes Adrian recouvertes de fleurs, chaudes en été, froides en hiver, mais qui parurent, à leur aurore, le dernier mot du confort. Après les campements de fortune et de travail sous la tente des premières heures du Protectorat, c'était la grande vie. Une future cité résidentielle croît à quelques pas de celle-ci et la remplacera bientôt, mais elle ne vaudra jamais, pour la gaité, l'entrain et l'action, ce que fut, ce qu'est encore, cette première ébauche. Toute œuvre accomplie perd quelque chose de son premier élan. Rien ne vaudra cette première improvisation marocaine faite avec des matériaux de hasard. L'ingéniosité et le goût ont tout disposé de telle sorte que tout y paraît la conclusion naturelle du paysage et du coloris environnant. Cette douce lumière de Rabat aux pures transparences et aux doux enveloppements anime le jardin et les fleurs, elle spiritualise également les salles longues et étroites ornées des tapis de Rabat, des vieilles broderies de Fez, des armes de Marrakech et des cuirs ouvragés du Sud.

En bas, c'est la région du travail, le va-et-vient permanent, les portes qui battent, le mouvement des affaires, toute la vie intense du foyer central relié par fil téléphonique aux centres marocains, s'agitant et se déroulant jour et nuit. En bas c'est aussi le grand salon un peu officiel, la salle à manger à l'anglaise que connaissent tous ceux qui traversèrent Rabat. Que de conversions marocaines se sont effectuées là, dans l'enthousiasme communicatif d'une ambiance chargée d'effluves volontaires ! Combien d'idées, de projets ont jailli du feu des contradictions fécondes ! Le débat commencé se poursuit souvent au premier dans l'intimité des appartements privés.

Là haut, c'est un renouvellement total du décor. Autour du patio s'ouvrent les portes du vrai home, de celui qui contient les pénates, les souvenirs, la vraie vie. C'est le refuge. Celui-ci a le charme d'une infinie variété ; ses compartiments reliés entre eux par le patio et la grande vérandah coloniale sont des états d'âme. Chaque pièce a sa personnalité distincte et, sur un espace relativement restreint, toute la vie de France, affinée, spiritualisée autant qu'il est possible, se concentre. Là aussi s'unissent le présent et le passé sous la douce lumière de Rabat.

Ce premier étage a sa souveraine ; elle ne semble jamais excédée par l'incessant appel que tous font à ses conseils pour ces mille difficultés d'une vie coloniale. Elle doit tout connaître, tout comprendre et tout résoudre à tout moment, en donnant à chacun cette impression d'accueil, ce sourire que rien ne doit lasser. Ceux qui viennent de loin et ceux qui sont toujours là réclament également toute son attention. Ils ne lui pardonneraient pas la moindre lassitude ; elle trouve le mot qui répond à tout.

A côté, dans l'arrivée incessante des nouvelles, des allées et venues, au milieu de la suite du « service courant », la causerie continue. Se figure-t-on ce qu'il faut de force patiente et persuasive pour inculquer à chaque passant la notion d'ensemble d'une œuvre en pleine formation ? Ce qu'il apercevra d'abord, fatalement, ce seront les côtés les moins importants, le détail ; il s'émerveillera de ce qui est, en réalité, le rudiment de la question. Ces étonnements naïfs des premières découvertes, ces interrogations prévues qui, certainement, doivent sembler fastidieuses au dernier point, il est cependant nécessaire d'y ré-

pondre. Elles émanent d'un très vif désir de comprendre, et comprendre, c'est devenir, déjà, l'inconscient artisan de l'œuvre.

Toute une série de fenêtres basses, à l'anglaise, ouvre sur la féerie africaine; au premier plan, c'est le jardin débordant de fleurs, ensuite, la plongée rapide sur la côte. De l'autre côté, comme fond lointain, déjà irréel, la longue ligne blanche de Salé, ses minarets délicats, uniformes, ses légères forteresses, tout son art sobre de traits et sobre de couleurs. A travers la brume fine venue de l'Océan, une lumière aérienne recouvre la ville suspendue et les minutes changeantes passent vite devant ce pastel aux tons fugitifs qu'animent les reflets et les ombres, les rappels et les résurrections, touches sans cesse renouvelées et sans cesse effacées, dont on suivrait à l'infini le recommencement éternel.

A l'intérieur de la ruche, derrière les fenêtres basses, l'action, toujours l'action, malgré le mirage africain. Action civile et militaire conduite par une même main, d'un même mouvement rapide, elle seule résiste à l'usure, au climat. Presque quotidiennement, un conseil de gouvernement réunit quelque organisme des services centraux, et les débats contradictoires tournent et retournent quelque point en litige.

En dernier ressort, le Résident Général dit son mot, ce rôle d'arbitre l'oblige à connaître dans le détail chaque rouage du Protectorat. Depuis la guerre, tous relèvent de lui, directement : subdivisions, régions et territoires; agents des Contrôles civils, administrateurs coloniaux, agents techniques de toutes sortes, aussi bien que les officiers, tous

affluent vers cette direction. Il en est encore ainsi aujourd'hui.

L'axe de la pénétration marocaine fut, dès 1912, le Service des Renseignements, et le colonel Berriau qui le dirigeait possédait à merveille l'esprit de l'œuvre, esprit si particulier. Il fut pour le général Lyautey le plus cher des amis, le plus attaché des collaborateurs et, lorsqu'il mourut, à son poste, en décembre 1918, frappé par la grippe, mais peut-être plus encore par le surmenage intensif de six années d'action ininterrompue, celui qui perdait en lui un aide incomparable lui rendit hommage, dans un discours qui est, à la fois, une grande page littéraire et la plus claire analyse de ce que doit être un officier de renseignements.

Cette émouvante oraison funèbre résume la politique musulmane de la France dans toute sa finesse et dans toute sa compréhension.

« Je me demandais si je pourrais me résoudre à prendre la parole : un frère ne parle pas sur la tombe de son frère, et nous étions unis, Berriau et moi, d'une amitié fraternelle. Mais au-dessus de mes sentiments, il y avait mon devoir de chef envers celui qui m'a si loyalement, si fidèlement, si tendrement servi en servant son pays. Ce devoir, je le remplis en lui apportant ce dernier témoignage.

« Vous me pardonnerez de ne pas réciter une feuille de livret militaire, comme c'est l'usage, en retraçant les étapes de sa carrière. Elles sont écrites, page à page, sur cette terre d'Afrique, et tous vous les connaissez. Vous me permettrez de laisser simplement déborder mon cœur.

« Que de fois nous avons évoqué, lui et moi, cette inoubliable soirée du 2 octobre 1903 !

« Envoyé de France dans le Sud-Oranais à la suite des affaires de Taghit et de Moungar, j'étais arrivé le 1er octobre à Aïn Sefra. Le lendemain même, j'allais aux avant-postes, à Béni-Ounif, en face de Figuig, encore impénétré. Là je trouvais le lieutenant Berriau, Chef du Bureau des Renseignements. Nous ne nous étions jamais rencontrés, nous causâmes et nous nous reconnûmes. Loin avant dans la nuit, ce furent tous les problèmes de la politique indigène, ceux qu'ouvrait notre premier contact avec le Maroc, tous ceux que demain allait ouvrir.

« Pour mieux causer nous étions sortis dans la nuit, sous la lune, le long de la palmeraie d'Ounif, et je revois encore le sursaut de Berriau : absorbés dans notre pensée, les yeux fixés sur les nobles tâches qui s'offraient à nos regards enthousiastes, nous n'avions pas vu que nous avions atteint, dépassé même, la zone de sécurité ; il me ramena vivement au dernier poste de garde. Nous rentrâmes. Mais l'étincelle avait jailli, unissant à jamais nos âmes et nos pensées.

« Il y a de cela quinze ans, et, depuis quinze ans, ce fut, entre lui et moi, cette collaboration toujours plus intime dans l'union la plus étroite de cœur et d'esprit qui se puisse concevoir.

« Ce qui frappait d'abord chez Berriau, alors si jeune officier, c'était, à un degré extraordinaire, la maturité, l'autorité, l'équilibre. Sur cette trame solide, deux traits le distinguaient entre tous : le culte passionné de sa profession, l'amour et l'intelligence de l'indigène.

« Soldat, il l'était dans les moelles. Il suffisait de

le voir à la tête de sa compagnie saharienne sur le Guir, de ses goums dans la Chaouïa, ferme en selle, l'œil clair, le geste sobre, l'ordre bref, aveuglément suivi par sa troupe confiante.

« Vis-à-vis de l'indigène, il avait, à un degré que je n'ai connu que chez lui, un véritable don — on peut dire un fluide.

« J'ai lu quelque part qu'il n'y a pas d'œuvre humaine qui, « pour être vraiment grande, n'ait besoin d'une parcelle d'amour ». Eh bien, cette parcelle d'amour — et plus qu'une parcelle — c'est ce qu'il avait mis dans son œuvre, et c'est pourquoi il fut un des grands — je crois même peut-être le plus grand — manieurs de politique musulmane que nous eussions aujourd'hui dans l'Afrique du Nord.

« D'autres peut-être pouvaient avoir pâli davantage sur les documents, avoir une érudition plus livresque, une connaissance plus complète de la langue littéraire — toutes choses qu'il possédait d'ailleurs dans la plus large mesure — mais aucun n'avait au même degré que lui le sens, la compréhension affectueuse de la race.

« Et comme un sentiment poussé à ce degré est toujours réciproque, la race le lui rendait.

« Tous, caïds et goumiers d'Algérie, tous ici, depuis le Sultan, le Makhzen — et cette assistance en témoigne — jusqu'aux plus humbles, jusqu'à ce pauvre spahi qui pleurait à chaudes larmes auprès de son corps, tous sentaient en lui un ami et avaient en lui une confiance sans réserve.

« Quand je l'évoquerai, il me semble que je le verrai, avec sa figure mâle et grave, l'oreille penchée sur le cœur du peuple marocain, de ce peuple anxieux

de l'avenir, de la période de transition qu'il traverse, des problèmes qui s'ouvrent devant lui, et lui, écoutant ses battements, auscultant, comme un médecin, ses besoins et ses aspirations.

« Et c'est parce qu'il avait ce don, cette véritable divination, qu'il fut l'agent de liaison incomparable entre ce peuple et nous, la cheville ouvrière de la politique du Protectorat.

« C'est qu'en effet, — et c'est peut-être là le trait qui le mettait hors de pair, — s'il portait à l'indigène l'affection la plus sincère jusqu'à lui donner l'illusion parfois qu'il fût de la même race, il avait le sens le plus moderne, le plus pratique, le plus audacieux de l'évolution que ce peuple doit accomplir.

« Ce qu'on peut redouter chez certains indigénophiles, c'est leur archaïsme, leur obstination à ne pas voir que la terre tourne, à croire que la meilleure preuve à donner de leur sympathie aux indigènes, c'est d'être plus traditionalistes qu'eux-mêmes et de ne les concevoir que figés dans une formule immuable.

« Oh! combien Berriau était loin de ceux-là! Tous ceux qui ont ici collaboré avec lui dans nos Conseils se souviendront de l'esprit qu'il y apportait. Qu'il s'agît d'ouvrir des terres à la colonisation, d'associer les indigènes aux Européens, de les faire participer aux charges publiques, de les adapter à notre enseignement et à nos méthodes, il allait toujours au-devant des solutions les plus hardies et les plus larges, mais là où intervenaient alors son sens si profond de l'indigène, la sympathie qu'il lui portait, c'était dans le souci qu'il avait des transitions, des adaptations. Nul n'était moins rétrograde, nul n'était plus prudent et sage.

« Que de fois nous en avons causé ! Combien d'heures j'ai passées à l'écouter, l'admirant, à la fois humain et novateur !

« D'une part, il n'admettait pas que ce pays, où nous avons prodigué notre sang et notre or, ne devint pas pour nous un champ d'expansion, un réservoir de ressources et de bénéfices. Mais il n'admettait pas davantage que ce peuple, qui a donné tant de preuves de loyalisme et de fidélité, qui offre de telles qualités d'intelligence et de travail, pût être frustré de ses droits légitimes et de la participation à ces bénéfices. Et ce n'est pas seulement là de la doctrine de Protectorat, c'est de la doctrine politique et sociale de la plus haute et de la plus pure moralité, celle des Droits des Peuples, celle dont nous sommes aujourd'hui même les porte-drapeaux à travers le monde.

*
* *

« Berriau avait fait le plus cruel des sacrifices. Au moment où la guerre éclata, il ne me demanda rien, ne m'en parla jamais. Il y eut à cet égard entre lui et moi comme un pacte tacite, nos yeux se disaient ce que nous sentions tous deux. Il avait compris que sa place de guerre était ici, qu'il ne pouvait pas être ailleurs. Il savait bien que s'il m'avait dit : « Je n'y tiens plus, je veux aller là-bas », je lui aurais dit : « Allez-y ! » Mais il ne me le demanda jamais, parce qu'il savait que son devoir de guerre était ici ; et moi, je ne le lui proposai jamais, parce que je savais qu'il était ici indispensable.

« C'est ici qu'il remplissait tout son devoir, son

double devoir, pour la tenue politique et militaire de ce pays, pour l'exemple vis-à-vis de ses officiers de renseignements, cette équipe d'élite dont certains sont les seuls officiers du Maroc qui, en cette fin de guerre, n'aient pu aller en France, parce qu'un devoir absolu les retenait dans ce pays dont ils étaient l'ossature. Cet exemple, il le leur a donné sans mesure. Ah! son devoir de guerre, il l'a rempli toujours, partout, jusqu'à la fin.

« Il y a deux mois, quand il allait, malade déjà, malgré les difficultés de la route et du temps, dans le Gharb, seconder le colonel Pellegrin, pour la protection des tribus soumises et des exploitations françaises.

« Il y a quinze jours, quand il m'accompagnait à Marrakech, où nous le voyions tant souffrir, physiquement du mal qui le terr ssait déjà, moralement du deuil de famille le plus cruel, et où il était là, auprès de moi, parce que j'avais besoin de lui et que le service l'exigeait.

« Sa tâche de guerre! Il s'y est donné jusqu'à la dernière minute. Ah! je n'oublierai jamais cette nuit d'avant-hier où, après avoir rempli, en pleine volonté, ses devoirs envers son Dieu, en pleine connaissance, ses devoirs envers les siens, avoir revu sa chère femme que nous entourons de toute notre affection, sa pensée déjà obscurcie et troublée fut toute au service, à son service de guerre. Je le reverrai toujours me prenant les mains, les yeux dans les yeux, à deux heures du matin, avant-hier; je l'entendrai toujours, et de quelle voix, sa pensée inquiète évoquant nos préoccupations militaires, me disant : « Mon général, j'ai télégraphié hier, je viens de télé-

phoner, soyez tranquille, j'ai fait tout ce qu'il fallait. »

« Oui, il avait fait tout ce qu'il fallait, ce cher et noble Berriau, il a toujours fait tout ce qu'il fallait, toute sa vie !

« Il a fait tout ce qu'il fallait jusqu'à cette minute suprême où l'aile de la mort l'enveloppait déjà et où sa dernière pensée était pour le service du pays.

« Qu'il repose en paix dans cette terre d'Afrique qu'il a tant aimée ! »

Ce « fluide » dont parlait le Général, c'était bien celui qu'il possédait lui-même, celui qui agissait également sur l'indigène et sur l'Européen. Sans ce fluide il n'aurait pas maîtrisé le Maroc, il n'aurait pas obtenu de ses lieutenants civils ou militaires semblable effort. A tous, il donnait l'exemple, risquant de tomber à son tour comme ses associés tombaient, l'un après l'autre, autour de lui. On lui reprochait de courir ce risque. Toutes les directions politiques données aux Commandants de Région s'inspiraient des mêmes données essentielles, celles des premières heures du Protectorat :

1° Assurer avant tout la sécurité militaire des places, de leurs abords et des lignes d'étapes ;

2° Étendre progressivement le rayon d'action et de sécurité sur la périphérie insoumise, par une constante action combinée des moyens politiques et militaires, et en faisant appel à la coopération des autorités indigènes, Makhzen, Chorfas, Caïds ;

3° Ne jamais engager, ni laisser engager une opération militaire, sauf le cas d'agression immédiate ou de force majeure, sans qu'elle eût été, au préalable, préparée politiquement ;

4° Faire le plus large usage de l'Assistance médicale indigène au cours des opérations et des achats sur place, qui constituent un des meilleurs moyens de faire bénéficier les populations de notre présence et d'associer leurs intérêts et les nôtres ;

5° Quand une région est rentrée dans l'ordre, y reconstituer avant toute chose l'autorité locale indigène, conformément aux règles traditionnelles et en prenant sous notre contrôle sa subordination au Makhzen ;

6° Réaccoutumer les tribus soumises à se défendre elles-mêmes, en leur rendant confiance en elles-mêmes. A cet effet, constituer des Goums par tribus, aussi bien pour assurer la sécurité de la tribu que pour nous procurer des contingents irréguliers, susceptibles, sous la direction de nos officiers de Renseignements, de donner à nos détachements plus de mobilité et une plus grande liberté de manœuvre et de protéger nos convois en allégeant d'autant notre service d'escorte.

Tout ceci renfermait les principales directions.

Toutes les régions étaient reliées entre elles et l'échange s'opérait dans ce grand mouvement régulier si spécial au Protectorat.

Le quartier résidentiel, à Rabat, est aussi le quartier favori des riches indigènes. Ils y ont leurs demeures et leurs jardins ; ils vont constamment des unes aux autres ; les Marocains sont les plus remuants des hommes. De belles routes à la française relient les quartiers de Rabat. Au sommet de la colline occupée par la Résidence, sur un plateau, posé entre l'Océan et Chellah, ce qui sera bientôt la

Rabat officielle croît à vue d'œil. Tout y est combiné pour assurer au colon et à l'indigène l'économie de temps, le minimum d'effort. En une heure, il fera le tour des différents ministères, et pourra traiter tout ce qui l'intéresse; d'un service à un autre, quelques pas suffisent et le même soin qui releva le passé a veillé sur ces bâtiments de l'avenir. Ils ne déparent pas l'admirable plateforme posée devant un si grand paysage; le plateau des Touargas fait face à l'Océan.

Un peu plus loin se trouve le palais du Sultan, tous les pavillons makhzen recouverts de tuile verte, enclos dans l'enceinte du mechouar, toujours remplie par la foule indigène.

Tout près commence la descente sur le ravin de Chellah, domaine du silence. Mais le charme de Rabat ne s'exprime pas par des mots ; il est fait de beauté profonde, d'air léger, de lumière, il est élargi par l'expression heureuse des gens qui passent, par le mouvement perpétuel de ce peuple voyageur, par son regard satisfait.

Aux portes de Rabat-Salé s'ouvre l'une des plus belles forêts de chêne-liège qui soient au monde. Elle était, il y a peu d'années encore, le repaire des dissidents de la région ; en 1916, on ne la parcourait qu'avec une escorte solidement armée. Elle est aujourd'hui accessible à tous et en pleine exploitation.

C'était le lundi de Pentecôte 1918 ; le Général avait fixé ce jour de trêve pour une inspection forestière, façon d'utiliser quelques heures de loisir forcé. Le matin, dès 8 heures, deux autos attendaient le signal du départ ; elles allaient, une fois de plus, démontrer

ce que des voitures construites pour ce genre d'exercice donnent devant l'obstacle. Au début, tout allait de soi, glissement rapide sur les routes qui entourent Rabat; mais, un peu au-delà de Salé, abandonnant les voies tracées, l'auto se lançait sur les pistes de la zone forestière, en plein massif de la Mamora. Si l'on fait abstraction des immenses solitudes boisées de l'Afrique équatoriale et de l'Amérique, il n'est pas de forêts qui surpassent l'ampleur de ces 130.000 hectares de chêne-liège et de poirier sauvage dont la Mamora (en portugais terre de l'épouvante) est le centre. Elle forme un vaste plateau sablonneux de 30 à 40 kilomètres de largeur sur 60 kilomètres de longueur, qui monte jusqu'à 200 mètres environ et retombe sur la plaine du Sebou. Nul ne peut imaginer, sans l'avoir vu de près, ce que donne ce vallonnement perpétuel, à si faible altitude, lorsqu'il est entrecoupé de vallées étroites, de taillis profonds et de vieille futaie.

Des tranchées creusées contre l'incendie forment des pistes naturelles plus ou moins accidentées, qu'une végétation intense recouvre. Dans les hautes herbes d'une fin de printemps étonnamment tardif, les autos se tracent un sillage éphémère, de suite, les plantes se redressent et les tapis de fleurs sauvages follement éclatantes se succèdent, profitant de chaque espace qui leur est offert.

De chaque côté, malgré tant d'incendies successifs, la futaie monte, chênes aux larges cimes, aux troncs tourmentés revêtus de liège, poiriers globuleux. Le chef du service des Eaux et Forêts conduisait la marche dans ce domaine qui était le sien et dont il connaissait chaque détour. Il expliquait toutes ses

particularités et faisait remarquer cette absence complète de sous-bois qui modifie tous les procédés de l'exploitation. Un parterre sablonneux recouvert d'un feutrage de feuilles mortes, joie des cavaliers, remplaçait la broussaille ; des jacinthes, des iris, des scilles, des narcisses, l'asphodèle du Maroc, des genêts odorants, les marguerites géantes formaient de grands tapis veloutés.

Trois ans auparavant, les indigènes appelaient encore cette région : le bled de la peur. On s'y battait sans répit, les tribus s'arrachaient les pâturages et les abris, incendiant ce qu'elles ne pouvaient atteindre. La Mamora fut, jusqu'en 1912, en pitoyable état ; purgée alors des bandes de Zemmour qui l'infestaient et formaient des brigades forestières devant lesquelles tous fuyaient, sans songer même à résister, elle devint ce qu'elle est aujourd'hui, une sorte d'immense parc à l'anglaise.

L'auto qui tenait la tête avec le fanion du haut commandement venait de s'arrêter à l'entrée d'une clairière ; d'un mouvement rapide, le général était descendu. Là, tout le groupe forestier de la région attendait, dans la trouée ouverte sur la haute futaie ; les mokhazenis, gendarmerie indigène ou partisans, se promenaient de long en large, sur leurs montures, drapés dans leurs burnous bleus, et le général passait entre les rangs, attachant çà et là sur quelque poitrine une décoration, fixant son regard de chef sur l'homme qui lui était signalé, écoutant, questionnant, avec cette gravité de l'attention intense qui donnait à ses traits, parfois si mobiles, une fixité soudaine d'une incomparable noblesse.

Dans ce décor primitif, aux lignes très pures, très

simples, se détachant une à une sous la claire lumière marocaine, l'impression des quelques spectateurs était profonde ; ils entrevoyaient tout un nouvel aspect de cette action multiple. Ce monde forestier qu'ils allaient traverser de part en part avait lui aussi sa vie particulière, rapide et continue, dirigée par celui auquel rien ne devait échapper. L'inspection terminée, la marche était reprise à travers une nouvelle zone. De temps à autre, une équipe de charbonniers ou d'écorceurs surgissait, en plein travail; c'étaient ensuite des agglomérations de maisons forestières pour les surveillants et leurs familles, quelques cultures surgissant des parties défrichées. Mais un ordre se transmettait de l'une à l'autre des voitures, la direction était changée, le général décidait d'aborder l'une des parties les plus sauvages de la forêt, la dernière ouverte. Des objections s'élevaient ; passerait-on ? Que valaient les pistes et les ravins ? Sans attendre, l'auto résidentielle prenait l'élan, s'engageait sur la pente, escaladait à pic et, comme dans un film de cinéma, sautait l'obstacle et retombait d'aplomb.

Elle avait son but, prouver que le passage était possible, stimuler l'avance des travaux, car nul n'ignorait ici qu'à l'inspection prochaine le général viendrait se rendre compte des progrès obtenus et qu'il n'aimait pas à rencontrer, sur sa route, deux fois le même obstacle. Qui se serait douté le même soir, en le voyant repris par le courrier de France, par le train des affaires courantes, qu'il venait, pendant près de douze heures, de fournir un effort dont tant d'autres seraient sortis à demi brisés?

Rabat était, pour toutes ces expéditions variées, le centre incomparable, et l'observatoire le mieux placé pour le contrôle indigène. La municipalité, réorganisée en 1913, avec tous les organismes existants, sert de modèle aux villes nouvelles. La population est entièrement ralliée et la vie indigène ne s'offusque pas de l'afflux européen. Les petites boutiques en plein vent posées contre la médersa, qui lui donnent une note de réalisme si sincère, ne sont pas là pour le seul attrait du décor. Maîtres ouvriers et élèves y cisèlent le cuivre, confectionnent les coffrets de cèdre et peignent avec amour les délicates enluminures qui, dans leur cadre naturel, acquièrent un sentiment si juste.

Il est impossible de rendre le charme de Rabat, surgissant capricieusement de ses murailles fauves, et de ses beaux jardins, avec ses maisons mauresques posées en pleins champs, ses nouveaux quartiers, sa grande ligne harmonieuse, les pentes du Chellah, la Tour Hassan, l'Océan, et vis-à-vis, la rivale, Salé la Barbaresque encore intacte, encore en plein XVIe siècle. Voilà les grands contrastes du Maroc : entre les deux villes unies par leurs cimetières qui se rejoignent, lieux de pèlerinages et de fêtes sacrées qui attirent les nomades et s'animent, par eux, du grand souffle du bled, tout vient se concentrer sur un rivage encore inaccessible, au large duquel croisent les grands navires européens qui vont et viennent entre Casablanca et Tanger.

Vues du large, Rabat-Salé apparaissent l'une toute fauve, l'autre toute blanche, comme des mirages à demi noyés dans les brumes pâles; les passagers, un peu émus par la grande houle qui s'abat sur les récifs

de la côte dans un fracas assourdissant, regardent ces oasis lointaines, terres d'action, terres de réalisation, et se souviennent des heures si pleines vécues là-bas.

Le Maroc ne se laisse jamais oublier de ceux qui se penchèrent une fois sur son activité.

CHAPITRE XI

MARRAKECH ET CASABLANCA

LE TAFILALET

(Octobre 1916.)

L'eau s'épanche goutte à goutte d'une vasque de marbre au dessin très pur et retombe sur les faïences harmonieusement unies. Un parfum de jasmin et de musc sort des murs épais contre lesquels se brise toute rumeur du dehors. Le palais des Mille et une Nuits, fantaisie d'un grand vizir, résume en lui, tel le poème d'un conteur arabe, ce qui berce les songes de l'Islam : la fraîcheur, le silence et la beauté. C'est un monde isolé, défendu contre l'extérieur par sa solide enceinte, placé au milieu de la houle indigène qui déferle tout le jour autour de lui dans un va-et-vient incessant. 100.000 Africains peuplent Marrakech, la grande cité du Sud, son principal marché, ruche toujours bourdonnante. Le soir, seul,

calme cette fièvre; lorsque les muezzins ont chanté la dernière prière, le silence enfin s'établit.

« La chambre de la sultane » ouvre sur une cour intérieure dont la voûte immense et somptueusement parée s'efforce de faire oublier que le ciel d'Afrique brille au-dessus d'elle; une clarté diffuse descend de la lanterne suspendue, là-haut, dans la nuit. Il est tard; les serviteurs reposent, les oiseaux des volières se sont tus; le silence baigne chaque recoin d'ombre, et, dans ce calme profond, les visions des étapes récemment parcourues se précisent. Après la brûlure ardente du bled, desséché par cinq mois d'été, ce fut l'âpre traversée des gorges du Djebilet, le défilé qui garde Marrakech, puis l'immersion brusque dans l'oasis. Deux fortins la dominent et braquent leurs canons sur la ville; elle apparaît soudain, émergeant de la palmeraie; celle-ci, toute biblique dans ses lignes simplifiées, semble quelque source inépuisable de fraîcheur et de vie. Les fûts élancés des arbres, le vert éclatant des cimes enchantent les yeux rassasiés de lumière. Les dernières flèches du soleil africain transpercent des nuées déchiquetées par le sirocco; dans l'éclat d'un couchant héroïque, Marrakech la Saharienne se rapproche, et la Koutoubia, réplique de la Tour Hassan de Rabat et de la Giralda de Séville, domine l'océan des maisons et des jardins.

C'est un coup de surprise dont il est difficile de se remettre pendant le lent acheminement entre les hauts murs coudés, à travers un labyrinthe dont il paraît impossible d'émerger; la solution intervient brusquement : une place immense, grouillante, s'ouvre devant la caravane éblouie, c'est la « Place

du Trépas », où chaque jour, à cet instant, la foule indigène fête l'approche de la nuit d'après des rites invariables. De grands cercles se sont formés, ils ont pour centre les baladins : le jongleur, le sorcier, le conteur, le charmeur de serpents, tout ce que nous viendrons contempler chaque soir, au couchant, sur la terrasse des « services municipaux ». Les échoppes des guérisseurs et des devins bordent la place ; c'est du moyen âge en action, le décor de la vie féodale, le flux et le reflux d'une plèbe de commerçants, d'artisans, de chameliers, de nomades. La grande égalité de l'Islam marque d'une même allure le porteur d'eau qui peut devenir un jour grand vizir, et le grand vizir qui peut demain ne plus être que porteur d'eau.

L'orage s'est dissipé, la nuit monte ; sur la place le bruissement de la foule, serrée autour des histrions, s'accroît avant de s'éteindre ; elle s'amuse après son labeur de chaque jour. En la voyant aussi pacifiquement absorbée, indifférente à l'Européen qui passe et regarde, n'ayant pour lui ni geste d'aversion, ni sursaut d'impatience, comment imaginer que ces mêmes gens assassinèrent, il y a six ans, les Français isolés dans la ville indigène ?

Le dédale des rues étroites s'enchevêtre de plus en plus, les burnous blancs s'effacent contre les murs et l'auto s'arrête devant une porte basse ouverte sur un vestibule lumineux ; les mokhazenis du pacha font la haie, c'est l'entrée de la Bahia, le palais de la Résidence, placé en plein cœur de la ville indigène, formant avec ses cours et ses jardins et le long enchaînement de ses appartements un monde intangible et complet.

La nuit fluide s'écoule comme un fleuve obscur

sous les voûtes aux ors délicats, Le chant des muezzins proclame une aube prochaine et le palais s'éveille avec le jour ; le conte des Mille et une Nuits s'arrête, il reprendra le soir suivant, jusque-là une activité toute pratique et toute positive envahit la maison des songes. A l'intérieur, les artisans marocains assemblent de nouvelles mosaïques, d'autres peignent les fines enluminures sur le cèdre des lourdes portes, sur les étagères délicates. Les jardiniers ornent les jardins, des maçons édifient quelque construction nouvelle, les palais arabes sont toujours inachevés; l'un des secrets de leur charme est de se poursuivre indéfiniment par élans toujours renouvelés.

Tout autour, dans Marrakech, la vie intense s'éveille aux premières heures du matin. Les souks sont en pleine activité, des convois de chameaux entrent, d'autres sortent, des marchés se traitent, des contrats s'établissent. Cela semble parfaitement normal. Le voyageur européen qui passe, enchanté du voyage, pris par la splendeur du spectacle, oublie de s'en étonner. Qu'il soit possible de circuler ainsi, comme dans une ville de France, de flâner dans les souks, de se mêler à la plèbe indigène, ceci ne saurait le surprendre, et lorsque les fameux soldats de Marrakech se dérangent pour lui faire place, il le remarque à peine. Ce qu'il trouve si naturel est pourtant le triomphe de la « politique du sourire ». A peine la force s'est-elle ouvert une nouvelle route, que la région pacifiée ne conserve qu'un minimum de troupes, le strict nécessaire. Les vrais gardiens de la sécurité ici, à la porte du grand Sud, ce sont les caïds qui vinrent, l'un après l'autre, se ranger sous notre drapeau. Ils ont parfois d'assez gros appétits, mais ils veillent sur

le troupeau qu'ils exploitent d'après les coutumes consacrées par le Coran et l'usage. Le troupeau connaît les avantages et les inconvénients de cette servitude, il n'en veut pas d'autre. Ce qu'il redouterait mille fois plus, ce serait la nuée des petits mangeurs qui lui ôteraient jusqu'à sa dernière touffe de laine sans s'occuper du lendemain.

Marrakech, sur laquelle sont braqués les canons du Ghéliz toujours prêts à conjurer le premier geste de sédition, est le centre de vie commerciale, auquel vient aboutir le trafic du Sud. Autrefois, les caravanes de Tombouctou arrivaient jusqu'ici. Aujourd'hui d'autres courants de la vie africaine se déversent là, de plus en plus nombreux, à mesure que la soumission s'étend de proche en proche, et Marrakech, capitale du Sous, ville de plaisir et ville d'affaires, entraînée par le prestige d'un grand chef militaire et la séduction de sa souple énergie, marche rapidement à sa suite vers les larges voies de l'avenir.

CHEZ LE PACHA DE MARRAKECH

(Octobre 1916.)

Trois fois le heurtoir sonore est retombé sur la porte de bronze, porte assez basse, qui ferme l'entrée du palais. Le pacha de Marrakech connaît déjà l'arrivée des visiteurs arrêtés sur son seuil, mais le protocole exige que l'attente se prolonge quelque peu. Les esclaves et les mokhazenis accroupis dans la cour intérieure ont eu un frémissement imperceptible; la porte s'ouvre, le Pacha fait quelques pas au devant

de ses hôtes ; on les lui présente, il adresse à chacun le mot d'accueil que l'interprète se hâte de traduire.

Déjà, aux fêtes de Rabat, l'allure impressionnante du Glaoui le distinguait d'entre ses pairs. A toutes les solennités de l'Aïd-el-Kébir son burnous blanc et noir occupait le premier plan ; il était impossible de ne pas remarquer cette tête fine, ombrageuse, volontaire et jeune, la fermeté de ses traits délicats, la parfaite noblesse du geste et cette fixité du regard donnée aux hommes qui recèlent en eux ce que la foule ne doit pas connaître. Le teint d'ambre clair, particulier aux gens du Sous, semblait fait pour mieux mettre en valeur ce magnifique exemplaire du grand félin dompté par une énergie supérieure à la sienne mais toujours prêt à reprendre l'avantage.

De sa démarche rythmée, assouplie, il ouvrait la route et conduisait ses hôtes à travers le dédale du palais. Suivant la formule des demeures princières, la longue file des appartements d'apparat se déroulait, coupée par les jardins intérieurs, par les cours délicatement ornées ; une empreinte indéfinissable marquait cette demeure toute neuve, d'un charme étrange ; malgré quelques erreurs de style, elle avait la grâce d'une fleur récemment éclose et la dignité d'une grande tradition.

Dans le salon des pendules, où tous les carillons de la chrétienté tenaient leur partie, les invités européens, assis sur les coussins disposés près du sol, en nombre plus ou moins grand suivant l'importance de celui qui devait s'y asseoir, essayaient d'oublier la disgrâce du costume et de s'adapter aux exigences de la caïda — protocole indigène. — Seul l'uni-

forme échappait aux comparaisons fâcheuses et soutenait le voisinage des blanches djellabas. La conversation s'engageait, par l'entremise de l'interprète, et même la gaucherie d'une traduction littérale ne pouvait enlever aux paroles courtoises d'Hadj-Thami leur sens réel, l'ironie voilée de certains traits, l'extrême justesse du terme.

Il disait tout ce qu'il voulait dire avec une mesure parfaite, il laissait entendre à ces gens venus de France, que les grands caïds, tels que lui, reconnaissaient un seul chef, celui qui les avait gagnés par le prestige de ses armes, par la souplesse de sa domination, par son respect du droit musulman, aussi parce qu'il avait pour lui la chance et que tout lui réussissait.

« Dites à Paris que nous sommes les amis fidèles du général et de la France et que nous les aimons tous les deux. »

Hadj-Thami se douterait-il que Paris n'a pas toujours la notion précise des sentiments de ses clients musulmans? Il insistait sur l'extrême importance des derniers succès militaires au Maroc, et faisait très finement entendre que les soumissions récentes qui venaient de modifier si profondément la situation, étaient dues au prestige personnel du Résident. Tout cela exprimé clairement, par une volonté très consciente de sa force, traitant d'égal à égal avec l'autorité qu'elle accepte.

Les directives du protectorat se dégageaient de cet entretien, ponctué de longs silences, suivant la coutume musulmane, repris sous l'impulsion d'une question nouvelle posée au Glaoui, dominé par sa personnalité qui s'affirmait mieux encore dans cette

ambiance où tout rappelait aux gens d'Occident le sens des alliances islamiques.

Protéger sans asservir, diriger de très haut sans opprimer, art délicat et difficile quand il faut, tout en tenant les rênes d'une main ferme, rendre la main dès que l'allure est normale, et ne jamais hésiter un instant à sévir au moment opportun.

A cinq heures du soir, Marrakech libérée de la brûlure du soleil va vers ses plaisirs. La foule indigène s'épanche comme un fleuve au cours régulier, quelques mokhazenis veillent nonchalamment sur cette plèbe tranquille. L'éternel spectacle continue; le bouffon s'agite, les Aïssaouas recommencent leurs tours, les Chleuhs reprennent leurs danses et le conteur déroule l'interminable trame de ses récits. Marrakech la saharienne vit l'un de ses beaux soirs lumineux, au son des mélopées sans fin qui bercent ses joies et ses rêves. Elle ne craint plus les hordes pillardes qui venaient battre ses murs, ses souks regorgent de denrées, de tissus et de bijoux; son mellah est l'un des plus riches ghettos du monde.

Tout ce mouvement prospère fait oublier qu'il existe, pas très loin d'ici, un front marocain, et que ce front se relie au front de France, que la bataille y est âpre, continue, et que, grâce à l'héroïsme de ceux qui le gardent, le Maroc intérieur poursuit son essor laborieux.

Nœud des grandes voies du Sud, centre de ses importants échanges, la ville retrouve son ancienne fortune. Les hauts murs crénelés ont une ligne ample, magistrale, d'un roux ardent que le soleil a longuement patiné, qui se détache sur un ciel dont les regards ne peuvent se déprendre. C'est qu'il ne

ressemble à aucun autre; ce n'est pas le ciel d'Égypte, son bleu violent, ni l'azur plus tendre du littoral, mais un éblouissement inouï qui porte à vivre dans la joie perpétuelle du jeu des lumières; les idées se volatilisent, les brumes de l'Occident fuient jusqu'aux confins du souvenir.

Cette délicatesse dans l'âpreté, cette retenue dans le rêve, voilà le Maroc tout entier, avec la sobriété des contours, la simplicité du schéma initial et l'art issu de son sol, façonné par son paysage, se confondant avec lui, le continuant jusque dans l'intimité des maisons. Marrakech est encore en pleine féodalité islamique, sa Koutoubia est le plus pur des minarets de l'Islam. De partout, on la voit, elle veille sur la ville; fine et dominatrice, elle évoque la survie du passé.

Du haut des terrasses de la Bahia, Marrakech apparaît à vol d'oiseau; les palais blancs surnagent comme des nénuphars s'épanouissant au-dessus des maisons couleur d'ambre. A l'écart, le quartier du Mellah, que prolongent d'interminables cimetières, témoigne, par la place qu'il occupe, du nombre et de l'importance de ses habitants. Les minarets sortent, un à un, du cœur de la ville, les remparts soulignent son ampleur, sa palmeraie lui forme une ceinture somptueuse dont les larges plis verts vont jusqu'aux collines. Mais comment décrire cette plongée sur une mer mouvante et capricieuse, océan de lumière et d'ombre, la grande ligne de l'Atlas couvert de neige fraîche, la saveur de l'air purifié, la séduction du paysage, des jardins de l'Aguedal, de la Bahia, tout le charme de cette terre arrachée à la mort, rendue à sa vie primitive, toute cette har-

monie faite de quelques lignes simples, de quelques couleurs heureusement juxtaposées où toutes les oppositons et les violences se fondent dans une tonalité si juste?

Ici, la vie s'écoule sans trouble apparent, le travail indigène ne connaît pas le douloureux effort des villes d'Occident : comme à Rabat, comme à Fez, tout renaît par ses propres forces, tout reprend au point même où l'arrêt s'était effectué, sous la baguette d'un magicien habile à faire surgir les énergies latentes et les sources de vie. Ici, c'est encore l'Islam qui domine ; le galvaniser pour en obtenir cette floraison nouvelle, l'endiguer sans le contraindre, le diriger sans l'étouffer, voilà le tour de force d'une volonté qui, en quelques années, sut accomplir ce que nous avons rencontré à chaque carrefour des routes marocaines : ce même édifice, adroitement agencé, souple armature construite pour un peuple traditionaliste et vigoureux, encore en pleine féodalité, séduit par le grand Caïd franc dont il accepte la tutelle par admiration pour sa force, par respect pour sa justice.

MARRAKECH AU PRINTEMPS

(Mai 1918.)

La grande cité, en cours d'évolution, atteint ce moment imprécis et charmant où tout prend forme sans avoir perdu le contour délicat de l'ébauche. Elle secoue sa léthargie, se dégage de ses ruines et se remet à vivre dans la joie des peuples enfants, pour lesquels l'effort n'est que la manifestation de leur

vitalité. Du matin au soir, le tam-tam des tambourins et le rythme du travail se mêlent et se confondent. Aux accents précipités de mille orchestres invisibles, la vie journalière se poursuit; Marrakech n'a pas l'humeur sombre, elle est fille du Sud et de la lumière.

Une grande et belle route la relie au littoral; bientôt le chemin de fer atteindra sa palmeraie; ce sera la fin de sa longue adolescence, des jeux puérils, des interminables caravanes. Elle a posé le pied sur le seuil de l'avenir et le contemple, encore hésitante, mais déjà conquise; ses brèves colères sont domptées.

La région a fourni de nombreux volontaires au front de France; le guerrier de Marrakech ressent, pour le métier des armes, une passion qui se manifesta parfois à nos dépens, mais dont nous venons de bénéficier.

La « politique des caïds » a porté ses fruits; cependant, que de précautions à prendre pour ménager l'humeur simple et fantasque de ces primitifs! L'orgueil du combat heureux est leur mobile essentiel. Nos succès d'Occident seront, pour la pacification du Sud marocain, l'argument décisif; pour le moment il s'agit encore de faire face à tout avec quelques hommes, et de vaincre des difficultés qu'aggrave l'offensive allemande. Mais il faut vivre dans la place, au cœur même de la direction, pour saisir la hardiesse de l'entreprise. Une fois de plus, le Protectorat et son chef sont favorisés par la chance; un printemps exceptionnellement propice recule de quelques semaines le moment critique de l'année. Les groupes mobiles utilisent ce répit pour ravitailler

les postes de l'Atlas et pour occuper des têtes de vallées dont l'importance tiendra lieu des forces qui font défaut. Sur les routes allant vers la montagne, on peut voir, au matin, les colonnes avancer dans un ordre qui n'exclut pas le pittoresque. Elles emportent dans leur déplacement tout ce qu'exige l'organisation d'un poste : ustensiles de cuisine, provisions, munitions s'entassent sur les charrettes étroites avec les accessoires d'équipement. Les formations commencent la longue étape sous un soleil déjà brûlant.

Les Marrakchis regardaient passer le convoi, déjà nombreux, malgré l'heure matinale, et rien ne leur échappait; le défilé militaire leur enseignait, une fois de plus, que la force protectrice n'était pas atteinte comme le prétendaient les émissaires de l'Allemagne. Ces hommes qui marchaient si fièrement et en si petit nombre, vers un rude inconnu, confiants dans leur bravoure et dans leur adresse, personnifiaient l'orgueil et la tranquille audace de la France lointaine. Dans les jardins de la Bahia, devenus le grand domaine des cultures modèles, le printemps mettait en valeur les floraisons africaines. Orangers, citronniers, oliviers en fleurs mêlaient leurs parfums; la cueillette entassait au bas des arbres les monceaux de fruits. Les bosquets de grenadiers d'un rouge éclatant dressaient leurs masses compactes, un peu trapues, au bas des figuiers géants. Les branches de pêchers s'inclinaient sous la charge jusqu'à se rompre, l'eau fraîche et claire de l'Atlas coulait à pleins bords dans les rigoles et répandait autour d'elle la fécondité. Silencieusement, les jardiniers glissaient sur les sentiers surélevés

au-dessus de l'eau courante; des promeneurs, notables de la ville, ou caïds des environs, venaient apprécier le rendement du jardin d'essai et discutaient entre eux, à mi-voix, des affaires courantes. Quelques familles indigènes plantaient leur tente dans un coin frais pour y passer la journée.

Tout respirait la quiétude, la joie du printemps, le labeur paisible assuré du lendemain. Parfois les sonneries du clairon français éclataient dans les camps du Ghéliz, dominant un instant le bruissement de la ville indigène, et la paix poursuivait son œuvre, sous la protection des armes. A côté des jardins, la Bahia enclose dans ses hauts murs évoluait, elle aussi, à sa manière. Son constructeur, le vieil architecte indigène qui vit encore, ne s'en montre nullement offusqué. Les palais arabes sont faits pour d'infinies métamorphoses. Celui-ci s'adapte aux temps nouveaux. La résidence de Ba-Ahmed, fastueux grand vizir d'un sultan fastueux, garde sa ligne et l'exquise parure de ses enjolivements tout en s'assouplissant aux exigences du commandement et des services.

Les bureaux militaires se sont taillé leur large place dans la longue suite des appartements imaginés pour la contemplation et le kef musulmans. Un art indéfinissable, tout en nuances, anime ces poèmes en matériaux fragiles. Il s'ingénie surtout à ne jamais se répéter; si le thème est monotone dans son ensemble, l'exécution brode ses variantes à l'infini dans les arabesques des plafonds de cèdre, dans les dessins géométriques des zelliges, dans l'agencement des parterres où rien ne sera le simple effet du hasard. Chaque détail contient un sens, jusqu'au

jasmin, jusqu'à l'oranger, jusqu'au cyprès qui, çà et là, rappelle la dernière étape de toute vie terrestre et se dresse, énigmatique et régulier, vers le carré d'azur que lui verse la lumière.

Ainsi, la Bahia déroule lentement la litanie de ses sourates, la strophe coranique s'entrelace aux longs enjolivements des poètes de cour ; le palais des contes arabes a ses riads, cours intérieures, ses appartements d'apparat, il possède aussi le refuge des heures de causerie et d'intimité. C'était à l'un de ces moments et dans la claire atmosphère de ses appartements privés que le général Lyautey, venu à l'improviste, pour l'une de ces inspections rapides qu'il affectionne, recevait, cette fois, M' Tougui, le vieux renard sorti de son repaire et dont les traits rudes, magnifiquement ravinés, révélaient une attention profonde ; il s'efforçait de saisir par l'expression du général le sens des mots précis, serrés, que l'interprète lui traduisait de son mieux. Le dialogue se poursuivait par le regard plus que par les paroles, c'était une passe d'escrime entre deux énergies, l'une dominatrice, sûre d'elle-même et certaine de l'emporter, l'autre retorse et complexe, ne consentant à désarmer que devant une puissance supérieure.

Les deux lutteurs se mesuraient, accoutumés l'un et l'autre à ne pas se laisser arrêter par l'obstacle ; le premier l'attaquait et le franchissait d'un même élan, son partenaire l'abordait de biais et cherchait à l'éviter, mais alors le clair regard l'enveloppait, fouillant sa pensée secréte, et, vaincu, voyant apparaître au plein jour ses subtilités, ses roueries et sa finesse inutile, le patriarche berbère sentait tout-à-coup le poids de l'âge et se lamentait à voix haute

sur ses infirmités. Il avait cédé. Ses yeux profondément enchâssés dans leurs orbites exprimaient la soumission, et son torse de géant, digne d'un fils de l'Atlas, s'affaissait lentement.

Le même soir, un autre visiteur pénétrait dans le cercle intime. Hadj-Thami, le Glaoui, le jeune pacha de Marrakech, se trouvait admis à son tour dans ce coin de « home » harmonieux et souriant comme une installation de la grande campagne anglaise. Tout en créait l'illusion : l'agencement intérieur, le jeu des lumières et jusqu'à la flambée s'élevant de la cheminée toute neuve — orgueil de la Bahia — flambée faite pour la joie des yeux; les portes de cèdre restaient largement ouvertes sur la nuit tiède.

Hadj-Thami, d'une élégance exquise, raffinée à l'extrême dans son apparente simplicité, s'avançait de sa souple allure un peu fuyante, trouvant intuitivement le geste opportun, répondant comme il le fallait à la grâce cordiale de l'accueil. Ses grands yeux sombres s'éclairaient devant le regard amical fermement posé sur lui ; la confiance appelait sa confiance. Alors un nouveau dialogue s'engageait, celui-là de maître à disciple, le disciple écoutait sans servilité, avec toute son intelligence, sans perdre un seul mot du discours bref et volontaire: pas un jeu de la physionomie si mobile et si expressive dont il était accoutumé à suivre toutes les nuances ne lui échappait. A côté, le commandant de la région, les officiers des états-majors entre eux, et, bientôt tous, entourant Hadj-Thami visiblement content et à l'aise, lui faisaient fête.

Jamais l'orgueil musulman, ombrageux, toujours en éveil, ne se méprend sur la qualité du traitement

qui lui est accordé. S'il hait la bonhomie un peu dédaigneuse, il méprise tout autant la rudesse qui le heurte; il s'en vengera par le plus obstiné des mutismes. Manier ces personnalités hors pair qui se dégagent des foules dont elles sont encore les seuls maitres est un art délicat.

Au dehors, les mokhazenis du pacha attendaient, accroupis devant leurs lanternes. Des lueurs vives jaillissaient des parterres de pervenches; la grande nuit du Sud éclairait jusqu'aux recoins que le soleil ne peut atteindre et le palais de Ba-Ahmed s'épanouissait comme une fleur nocturne faite pour respirer les subtils effluves du silence.

Marrakech la Saharienne et sa palmeraie sont le portail du Sud : là commencent les terres de mystère et de rêve faites pour les sensations excessives vécues dans une demi-torpeur. Un déplacement profond des idées et des impressions menace les Européens qui s'y attardent; le premier souffle de sirocco chasse l'état d'âme occidental et, pour résister à cet envoûtement, pour travailler à la française sur cette autre planète, il faut une volonté surhumaine. Cependant, Marrakech contient en assez grand nombre des Français qui travaillent. Ainsi que Fez, elle est un grand centre de recherches médicales; la population flottante, semi-nomade, qui apporte ici tous les vieux maux africains, est soignée dans nos dispensaires, et nos médecins trouvent là, pour leurs recherches scientifiques, un champ d'essai incomparable. Il se trouve même à Marrakech, — fait très rare au Maroc, — des hôpitaux remplis d'indigènes qui consentent à s'y laisser hospitaliser et ne repartent que guéris vers leurs régions lointaines.

Ainsi, à la Mamounia, ces habitués des oasis du grand Sud, drapés dans leurs burnous, allongés en plein air, fuient la salle, si confortable soit-elle, qui leur paraît une prison.

Le grand hôpital est organisé d'après les formules toutes modernes. Un immense jardin, l'une des merveilles de Marrakech, lui fournit en abondance les légumes, les fleurs et les fruits : les plus beaux oliviers de l'Afrique, les plus vieux peut-être, sont ceux de la Mamounia. A l'extrémité des longues allées, s'élève une vieille tour à demi ruinée, dont l'escalier branlant tient encore, et, du sommet de cette tour de guet qui fait partie des grands remparts, la vision du Sud commence : pistes ouvertes sur le désert, sable rouge semé de cailloux et de tombes. Le moindre souffle de sirocco assemble des nuées légères qui voyagent en colonnes serrées, et lorsque le soleil couchant darde ses rayons obliques sur cette poussière d'or, le court instant de cette apothéose est d'une magnificence inouïe.

Sur les voies larges que les caravanes ont tracées par leurs piétinements, dans cette immensité désertique où reposent quelques morts, les êtres humains qui lentement cheminent semblent minuscules. A Marrakech, cette impression d'un trop grand cadre pour la mesure humaine revient à tout instant. Comment, avec de simples murs de pisé, parvint-on à créer une architecture aussi puissante, aux perspectives sobres et parfaites?

Il est deux moments à saisir pour fixer dans sa mémoire la ville rouge : l'aube et le couchant. Le couchant dans sa gloire rapide, l'aube dans son retour à la vie, lorsque les muezzins ont chanté la première

prière et que, de minaret en minaret, leurs voix se sont rejointes. Les portes qui, pendant la nuit, isolent les différents quartiers vont bientôt s'ouvrir. Des cavaliers, le fusil entre les bras, attendent en dormant, étendus sur le sol. De place en place, une échoppe s'éclaire et le travail reprend. Quelques enclumes cherchent le rythme interrompu, hésitent, s'arrêtent, recommencent avant de retrouver l'élan. Par les rues étroites, aux angles brusques, faits pour rompre les mouvements de l'émeute, les petits ânes chargés d'ouvriers agricoles trottent patiemment vers le travail quotidien. Autour des fondouks, des caravanes se forment pour un départ prochain, d'autres attendent derrière les portes que la place soit libre; l'air est vif, presque glacé, pendant ce court débat entre la nuit et le matin.

Qu'y avait-il ici, en pleine guerre, pour gargarder le drapeau français et les quinze cents Européens disséminés dans la ville indigène? Quelques réservistes, une poignée d'hommes sur la « Place du Trépas », au bâtiment des Services municipaux, et, au dehors, le fort du Ghéliz et quelques canons braqués sur la ville. C'était peu, moins que rien, s'il avait fallu gouverner par la crainte.

Tout récemment, le Service des Beaux-Arts découvrit, dans un recoin de la ville, sous un amas de décombres plusieurs fois incendiés, les tombeaux de la dynastie Saâdienne, et quelques semaines de patients déblayages rendirent à la lumière les délicats chefs-d'œuvre dont se sont inspirés tous les architectes de Marrakech. Contre la mosquée construite en 1591, les tombeaux des sultans Saâdiens s'alignent sous une voûte soutenue par des colonnes aux fines canne-

lures ; les anciens maîtres de la ville reposent dans cette nécropole.

Elle contient les restes d'Abou Abdallah, le vainqueur par la grâce divine ; d'El Mansour qui, en 1591, conquit le Soudan ; de Mohammed el Mahdi qui étendit le royaume des Saâdiens des portes de Tlemcen aux confins du Sahara et fonda le port d'Agadir. Beaucoup d'autres encore reposent là, entourés de leurs enfants et de leurs favorites, sauvés de l'ultime pillage par l'incendie et le tremblement de terre qui recouvrirent, pour quelques siècles, le délicat palais de la mort. Des mains respectueuses le relèvent aujourd'hui et, sous le clair-obscur qui émane de la voûte et baigne les colonnes, les volutes de marbre ressortent dans une lueur adoucie coupée d'ombres fortes. Ainsi Marrakech contient tout un monde, toute la vie du Sud aux perpétuels renouvellements, aux violents coloris, aux lumières ardentes, et le mouvement joyeux des peuples qui respirent le soleil sans craindre sa brûlure.

Sur ce monde règne un très puissant seigneur. Il vient, presque toujours, à l'improviste. Un soir, la Bahia ouvre ses portes devant les autos de la Résidence, le palais se remplit soudain et le silence est chassé des riads et des appartements. Les grands caïds ne sont pas seuls appelés à rendre compte de leurs actes ; tous ceux qui travaillent à Marrakech montrent ce qu'ils ont sur le métier. Le général entre partout, dans chaque atelier, dans chaque demeure, et partout critique, approuve, trouve le mot juste qui stimule et le trait qui anime.

CASABLANCA

(Mai 1918.)

Après quelques heures d'auto, sur la route de Casablanca, la vision du Sud s'efface et disparaît. Le souffle frais de l'Océan s'affirme, les terres brunes de la Chaouïa commencent : ce sont les grandes cultures, la riche région agricole du Maroc. Des fermes s'échelonnent, à intervalles réguliers ; des maisons de cantonniers, qui sont aussi des postes de garde, se relient par le téléphone aux postes plus importants.

Les troupeaux de moutons défilent en vitesse, poursuivis par les bergers et les chiens; un mouvement incessant relie entre eux les marchés voisins et le piéton au Maroc ne s'effraie pas d'une étape de 40 à 50 kilomètres.

La Bible en action se déroule sur la route. De nobles personnages drapés dans leurs robes, assis sur des selles éclatantes, passent fiers comme les maîtres du monde, parce qu'ils sont restés maîtres chez eux. L'abondance des troupeaux surprend le touriste dont ils forcent l'auto à s'arrêter ; les attelages espagnols l'enchantent : huit, dix ou douze mules solides traînent la grande charrette recouverte d'une bâche sous laquelle s'abrite tout l'équipement de la vie coloniale. Des rouleaux compresseurs attelés de huit chameaux réparent la route. Près de Casablanca, le fleuve humain devient encore plus dense, les abords de la ville sont surpeuplés. Voici les portes, la cité moderne, sa large place, ses bâtiments coloniaux,

des magasins à l'américaine faits pour le colon toujours pressé qui vient de loin et veut acheter vite.

Casablanca ressemble à quelque éclosion du Far-West. Tout y est construit en matériaux légers, le plan est large, le tracé très précis. Rien ne pousse au hasard. Un dessin fermement imposé maintient ses exigences.

La ville indigène est enclavée dans la ville neuve. Casablanca toute européenne ne contient aucun vestige d'art marocain; si elle n'est pas, pour le passant d'un jour, la surprise enchantée des autres villes marocaines, elle plaît aussi, mais pour d'autres raisons.

Débordante de vie, de travail et d'action, elle est l'expression frappante de ce que peut obtenir une réalisation immédiate. Le port était d'accès périlleux, bloqué par une barre terrible, elle est à demi domptée; la région n'était pas sûre, elle est pacifiée; les premiers éléments de la colonisation étaient déplorables, ils sont épurés. Bercée par la houle de l'Océan, qui se brise à grand fracas contre ses récifs, Casablanca, en croissance intensive, est le lieu de rencontre entre le nord et le sud, le trait d'union entre Marrakech, Rabat et Fez. Elle est aussi l'entrepôt naturel de toutes les régions soumises. C'est ici qu'il faut reprendre le mot de M. Alfred de Tarde : « Le Maroc école d'énergie ». Sur cette terre où deux civilisations cohabitent sans se heurter, « l'une ancienne et déjà rassasiée, l'autre pressée d'aboutir, l'alliance des deux peuples cesse d'être paradoxale ». Que ceci est juste !

Casablanca reste peut-être, malgré tout, la cité de prédilection du général Lyautey, car elle lui donna

plus de peine que toute autre. Un jour, la comparant au Far-West américain, il a pu dire qu'elle était pour la France « le champ par excellence de l'énergie, du rajeunissement et de la fécondité ».

L'ancienne Kasbah resta fermée jusqu'en 1840 au commerce maritime. Ensuite, les puissances européennes arrachèrent bribe par bribe aux sultans du Maroc des traités de commerce. A ce moment, quelques familles de mokhazenis et de pêcheurs avaient leurs huttes de roseaux tout auprès de la demeure du caïd, « la maison blanche », que les marins espagnols appelaient Casablanca. En 1907, une compagnie française commença les travaux du port. Les colons allemands, exaspérés de ses progrès, soulevèrent les indigènes de la Chaouïa qui massacrèrent les ouvriers du port. Ceci provoqua le débarquement des troupes françaises ; elles plantèrent le drapeau sur les vieux remparts.

En onze ans, que de chemin parcouru ! Le véritable essor date de 1912, et Casablanca, premier port du Maroc, laisse bien loin derrière elle Tanger si longtemps ligotée par les liens internationaux.

« La France nouvelle (1), qui sortira de la grande épreuve plus amoureuse d'énergie, comprendra enfin, sans doute, que, suivant le mot du général Lyautey — (et je m'excuse de le citer encore, mais à qui parle d'énergie, son nom vient d'abord sur les lèvres) — « la plante qui croît ici n'est pas un Français diminué, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, un Français majoré » — et que, loin d'être un séjour de

(1) *Le Maroc école d'énergie*, conférence d'Alfred de Tarde du 7 nov. 1916.

mollesse et de corruption, les colonies sont avant tout de grandes formatrices d'hommes ».

Casablanca reçoit en droite ligne la houle venue du littoral américain. Elle deviendra le grand port transatlantique et le port charbonnier de la côte occidentale africaine. Les ateliers de réparation, les cales de radoub fonctionnent sans arrêt. Un jour assez prochain, reliée par voie ferrée à Tanger, à Oran, elle sera devenue le port le plus méridional du vieux continent, et les voyageurs à destination de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale viendront s'y embarquer pour éviter des traversées plus longues. Déjà les Espagnols signalent le grand nombre de voyageurs qui traversent la péninsule pour atteindre le Maroc. A Casablanca, comme dans toute grande ville marocaine, l'œuvre pourtant si rapide échappe au provisoire. En 1912, comme en 1918, le trait est définitif, celui qui le traça dépassa volontairement les nécessités du présent.

Ce n'est pas pour lui, ce n'est pas pour la gloire d'une réalisation immédiate qu'il travailla. S'il l'atteignit, ce fut sans la chercher. Déjà, bien avant la guerre, dès 1912, il bâtissait grand, pour une France élargie. On le lui reprochait, on lui montrait comme un épouvantail la sape allemande, sa lente prudence; il haussait les épaules et continuait, entraîné par sa conviction. Lorsque la guerre survint, tout était de forte résistance, prêt à supporter le choc. La construction se poursuivit malgré tout.

On a souvent répété que le général Lyautey avait pour lui la chance, mais la chance n'est-elle pas surtout faite d'infatigable énergie, de travail acharné ? Si le don de parer aux mauvaises surprises et d'attirer

les bonnes vient d'un heureux destin, le général Lyautey le possèda comme personne. Il y ajouta le sens de la mesure et le clair équilibre, qualités essentiellement françaises.

LE TAFILALET

(Avril 1918.)

C'est le soir, à la Résidence, ; le général de Lamothe et ses officiers entourent le général Lyautey. Tous sont agenouillés sur un grand tapis de Rabat, devant une carte d'état-major, une carte du grand Sud, de la grande région mystérieuse sur laquelle Coq, l'incorrigible terrier du général, se promène irrespectueusement.

Le général de Lamothe expose le plan des opérations récentes et la marche de la dernière colonne, partie de Marrakech et qui vint en soutien d'Hadj-Thami, au Todgha, entraînant sur son passage de nombreuses soumissions, établissant à son terme la jonction avec le colonel Mayade.

Dans le grand salon marocain de Casablanca, cette sorte de conseil improvisé prend une grandeur inattendue. Demandes et réponses s'échangent et partent comme le déclic des armes. Des noms étranges résonnent. Le général pose les directives des opérations de l'été, indiquant brièvement comment cette fourmilière du Sud devra être contenue, « colmatée ».

Le commandant de Segonzac, attaché aux Renseignements, qui, le premier, explora, il y a vingt ans, le Tafilalet, assiste au débat et place son mot.

Les mots qui suivent sont de lui. Il voulut bien les écrire, au lendemain de cette grande leçon militaire, pour la compléter. Je ne crois pas qu'il soit de résumé plus clair d'un cas plus complexe :

« Le Tafilalet, ce nom jouit d'un mystérieux et merveilleux prestige. Le Tafilalet est le berceau de la dynastie qui règne sur le Maroc ; son histoire est étonnante, les empires et les villes y naissent et s'y écroulent plusieurs fois par siècle ; tous les conquérants se disputent la possession de cette province lointaine. A peine né, le Protectorat français y est attiré, accroché. D'où vient cette fascination ?

Le Tafilalet est, par-delà la chaîne du Haut-Atlas, une oasis largement étalée au confluent de trois cours d'eau : le Todgha-Ferkla, le Gheris, le Ziz. Tout ce bassin, vu du haut des monts qui le surplombent, se résume à trois minces rubans de verdure tordus sur une plaine pierreuse et noués en une grosse palmeraie d'où émergent des villages fortifiés.

L'oasis est assez misérable : les seuls arbres en sont de beaux tamarins et de grêles palmiers ombrageant des jardins et quelques vergers. Les villages, les ksours, ont, de loin, des apparences imposantes. Ils sont ceints de hauts remparts flanqués de tours crénelées et se haussent au-dessus des palmes avec une fierté médiévale. De près, ce ne sont que de pauvres constructions, très fragiles, très croulantes, édifiées en briques crues.

La population du Tafilalet est estimée par les statis-

ticiens à 350.000 âmes. Dans ce chiffre sont comptés les habitants des districts égrenés le long des trois affluents.

Population sédentaire, misérable, fanatique, peu laborieuse, peu attachante, vivant mal du produit de son sol, n'ayant à vendre que ses dattes et la « tacaout », qui sert à tanner les célèbres cuirs rouges marocains. Ces misérables Filala s'expatrient chaque année, vont louer leurs bras à nos chantiers et à nos fermes d'Algérie et du Maroc.

La véritable et l'incomparable valeur du Tafilalet est d'être un grand réservoir d'hommes.

Autour de cette oasis nomadisent et rôdent les grandes tribus sahariennes, affamées et pillardes. Les plus menaçantes sont, à l'Occident, les fractions de la confédération des Aït Atta.

Ces Aït Atta, race guerrière, jamais conquise, oscillent de l'Oued Dra au Tafilalet sur une aire tourmentée, stérile, poussant à l'aventure leurs maigres troupeaux. La chaîne de l'Atlas même ne les arrête pas. Ils la franchissent chaque année pour venir, sur le versant nord, percevoir les dîmes qu'ils ont imposées à leurs voisins montagnards. Vers le Sud, les Aït Atta n'ont pas de limite; la hamada saharienne leur est ouverte à l'infini.

C'est une loi africaine que le nomade rançonne le sédentaire; c'est une tradition vieille comme le monde que l'Aït Atta mange le Tafilalet.

De loin en loin, une bande de guerriers, piétons et cavaliers, se groupe, forme un djich. Elle pénètre de nuit dans la palmeraie, s'embusque dans les jardins, râfle le bétail, cueille les fruits, enlève quelques femmes, quelques enfants, égorge quelques hommes

et s'enfuit. Plus nombreuse, plus hardie, elle surprend parfois l'unique porte du ksar si jalousement close pourtant. Elle s'engouffre dans le village, s'y installe de force, pille et tue tout son saoûl et, quelquefois, demeure. Mais ces occupations définitives sont hasardeuses et rares; comme dit le dicton berbère : il faut cent générations pour que le chacal devienne chien.

Il advient aussi, à de rares et mystérieuses échéances, que les populations nomades, éparses sur une aire immense, incapables de cohésion, d'organisation, se réunissent. Elles accourent à l'appel de quelque prophète obscur, du fond du désert, des bords de l'Atlantique; elles s'agglomèrent, tourbillonnent un temps en curieux remous, puis trouvent leur direction, leur but et partent d'un furieux élan.

C'est l'histoire de toutes les grandes dynasties issues du Sahara, Almoravides, Almohades, Saâdiens, qui submergèrent le Maroc, le nord de l'Afrique, l'Espagne, et qui, par un bel été de l'an 721, eussent conquis l'Europe, sans le furieux héroïsme de Charles Martel et de ses Francs.

Le dernier de ces ras de marée sahariens date d'hier. Un chérif étranger, installé chez les Aït Atta, se met à prêcher la guerre sainte, au début de l'année 1917. Il est en liaison épistolaire avec tous les grands chefs de la dissidence suscités par les agents allemands : Abdelmalek dans le Rif, Moha ou Saïd et Sidi Raho dans le Moyen Atlas, El Hiba dans le Sous. Il est l'un des éléments de cette chaîne tendue autour du Protectorat français d'une zone espagnole à l'autre, de Melilla au Rio de Oro, qui joint tous les ennemis de la France et rythme leurs assauts. On lui

donne le nom d'une zaouia qui l'abrite : Si Moha Nifrouten.

Vers la fin de l'année 1917, le Tafilalet étant en paix, la France installe à Tighmart une mission composée de trois officiers : un capitaine, un médecin, un interprète. Nul projet de conquête, en cette installation sollicitée par le Khalifa du Tafilalet en personne. La France ne nourrit aucun désir de posséder le Tafilalet ; le général Lyautey est trop édifié sur la valeur de cette région, sur les conséquences de cette main-mise. Il ne désire que vivre en paix avec cet indésirable voisin. Mais le chérif Nifrouten saisit ce prétexte, redouble d'efforts, réunit des contingents, une harka. Il envahit le Tafilalet en août 1918.

Le colonel Doury lui livre combat le 9 août, à Gaouz. Combat sanglant qui n'entraîne pas de décision définitive et au lendemain duquel la colonne française se retire à la lisière nord du Tafilalet et s'établit au poste d'Erfoud du haut duquel il peut surveiller tout le pays.

Le général Poeymirau prend le commandement. Il juge Tighmart trop aventuré ; l'interprète du poste vient d'y être assassiné. En octobre donc, on évacue Tighmart. Cette opération se heurte à la résistance acharnée du chérif qui annonçait déjà sa victoire et se vantait de chanter la prière du haut du minaret de Tighmart profané par la présence des chrétiens. En deux combats, le 11 octobre à Oulad Hanabou, le 14 à Oulad Zohra, l'ennemi perd un millier d'hommes : Tighmart est évacué et la garnison fait sauter le minaret.

Cependant le chérif s'incruste dans les ksours de l'oasis. Il y met des garnisons qui pillent et ran-

çonnent les Filala. Il réprime avec une férocité sauvage les moindres défaillances. Ses bandes coupent les routes, alertent nos postes du Ziz, assaillent nos convois. La propagande, alimentée par l'argent allemand, s'infiltre partout. Des liaisons s'établissent avec tous les chefs dissidents de l'Atlantique à la Méditerranée, la vague de fond se forme, il faut en hâte briser son élan avant qu'elle déferle. Déjà la haute vallée de la Moulouya se soulève et les tribus, hier soumises ou paisibles, bloquent nos postes de Ksabi, de Midelt, d'Itzer.

En cette heure grave le Résident Général prend une résolution forte. Il masse 7 bataillons, 3 escadrons, 4 batteries à Bou-Denib et en donne le commandement au général Poeymirau.

En même temps le général Aubert accourt de Taza et vient s'installer à Outat Oulad El Hadj avec 14 compagnies, 2 batteries et 3 escadrons. Sa présence met une menace dans le flanc des grandes tribus du Moyen Atlas qui, déjà, s'ébranlaient pour descendre dans la haute vallée de la Moulouya et de là au Tafilalet.

Enfin le général de Lamothe amène du Haut Atlas une armée de 12.000 montagnards commandée par le Pacha de Marrakech et qui doit opérer contre les partisans du chérif installé dans la vallée du Todgha et contre la puissante tribu des Aït Atta.

Cette grande manœuvre convergente réussit pleinement. Le général Poeymirau ayant été blessé dès le début des opérations, le général Lyautey vient à Bou-Denib et prend en personne la direction de l'affaire. En un mois, le chérif du Tafilalet, deux fois battu, est refoulé aux confins sud des palmeraies. Ses alliés, les Aït Atta, bousculés par le Pacha de Marra-

kech, sont obligés d'accepter une organisation et des garnisons qui les contiendront. La haute vallée de la Moulouya est déblayée, ses postes dégagés ont repris leur existence normale et leur rayonnement.

Les groupes mobiles de Bou-Denib et de Taza vont opérer leur jonction sur la Moulouya à la fin du mois d'avril.

Le problème que le Tafilalet pose à la domination française n'est pas résolu, il est écarté, et c'est tout ce à quoi tend, pour l'instant, la politique énergique du général Lyautey.

Où irait la France si elle s'aventurait dans ces régions infertiles et surpeuplées qui prolongent l'Empire du Maroc vers le Sahara? Elle n'y pourrait glaner que de la gloire et des coups. Ce sont là profits dont elle n'est que trop comblée. Il faut admirer la méthode sage de ce Résident Général qui sait si opportunément faire appel à la force, si modérément en limiter l'emploi. »

CHAPITRE XII

LES ŒUVRES DE GUERRE ET L'ASSISTANCE MÉDICALE AUX INDIGÈNES

(Avril 1919.)

Pour toute grande action coloniale ou diplomatique, dans une Résidence comme dans une ambassade, il faut, à côté de celui qui dirige, une associée, une collaboratrice dont l'accueil toujours prêt et le rayonnement toujours égal sera, dans ce vaste domaine où les hommes ne viennent plus qu'au second plan, la véritable souveraine.

Si cet élément indispensable manque ou s'il est de qualité médiocre, quelque chose n'ira pas, des grains de sable se glisseront dans les rouages et la volonté directrice s'usera vite dans cette lutte quotidienne contre l'invisible obstacle.

Ce qu'une femme, une vraie femme peut répandre autour d'elle d'influence bienfaisante et agissante, c'est encore dans un grand poste colonial que ceci, plus qu'ailleurs, apparaît. Le Maroc eut encore cette

chance. Mme Lyautey y prit sa place dès les premières heures du Protectorat. Elle a été, elle est toujours, pour son mari, l'infatigable et discrète collaboratrice, celle qui ne s'impose jamais et dont on ne peut jamais se passer.

Sa part est considérable; pour mener à bien cet effort incessant, il fallait une endurance à toute épreuve, une trempe physique et morale toute spéciale et, surtout, cette volonté pour laquelle le mot fatigue n'existe pas.

Le grand écueil colonial, la déprimante atonie qui guette les exilés à certaines heures, fuit en déroute devant un sourire de femme dans lequel peut passer un peu d'ironie, un insaisissable reproche; il n'est pas de meilleur réconfort qu'un mot opportun rendant justice en temps voulu, que quelques effluves de sympathie agissante, et si tout cela vient d'une belle et claire intelligence, sûre d'elle-même et sûre des autres, l'inquiétude nostalgique des exilés fuit en déroute.

Mme Lyautey prit, en août 1914, la direction des œuvres de guerre, avec toute sa décision habituelle et la calme énergie qui la caractérise; elle y était du reste dès longtemps préparée.

Sur le front marocain, l'assistance aux troupes du corps d'occupation qui subissent une guerre très dure et souvent meurtrière est sa tâche de prédilection. Dans certains postes du Moyen Atlas tels que Bekrit, Timhadit, Itzer, la neige ne fond qu'au printemps; par contre, sur la Moulouya, l'été est torride. Au Tadla, au Tafilalet, dans le Grand Atlas, les effectifs réduits au plus juste vivent dans un isolement complet, les permissions de détente sont rares, le ravitail-

lement difficile. Ces soldats du front marocain ont, plus que d'autres, besoin de sollicitude et d'aide permanente. Il leur faut des vêtements chauds, l'hiver, d'autres adoucissements à leur sort, en été. Les femmes de colons, de fonctionnaires, d'officiers sont encouragées à y participer; ainsi, chandails, chaussettes, tricots s'accumulent, le nombre ne sera jamais assez grand. Les dons feront le reste, il y a mille façons de les provoquer adroitement si l'on paie soi-même de sa personne, à toute occasion, et des ouvroirs payants remplis par les femmes de mobilisés complétaient l'œuvre pendant la guerre.

Voici quelques chiffres :

Au mois de décembre 1916, par exemple, la colonne de Lamothe recevait 1.673 objets; Timhadit, 480; Aïn-Leuh, 371; Ito, 236; Aït-Lias, 180; l'hôpital d'évacuation d'Oued Zem, 739; Guelmous, 317; Taza, 2.515; Kasbah Tadla, 885; Sidi Lamine, 150; Bou-Denib recevait pour 1.000 francs d'objets achetés; Bekrit, 871 objets; Itzer, 772; Azilal, 603; Boujad, 450. Les envois de Rabat étaient, de novembre à février, de 11.172 objets.

Après cette utilisation des bonnes volontés féminines venait un organisme de non moindre importance : les Maisons et Foyers du Soldat. Là, ce n'était plus seulement le soutien matériel mais, le réconfort moral. Les hommes privés de famille, éloignés du pays, était presque tous des territoriaux et des réservistes, les éléments de l'active ayant été relevés au début de la guerre. Il fallait, dans la mesure du possible, leur créer un foyer.

Ceci était, du reste, l'idée toute personnelle du général Lyautey, celle qui le hantait déjà bien avant

ses campagnes coloniales lorsqu'il demandait (1) à l'officier de se faire l'éducateur de ses hommes. Les Maisons du Soldat au Maroc furent créées dans cet esprit, et le général voulut plus encore ; en octobre 1917, il développait sur une vaste échelle l'œuvre des Foyers du Soldat, disant :

« Je désire voir dans chaque poste, si réduit qu'il soit, dès lors qu'il comporte un effectif européen, installé un lieu de réunion, de lecture et de repos, aussi bien pour les officiers que pour la troupe. Je regarde qu'il s'agit là d'une véritable allocation que nous devons à nos troupes au même titre que la nourriture, le couchage et l'ablution. »

Peu de temps après, l'Union Franco-Américaine, qui venait d'organiser des Foyers du Soldat sur le front nord-est en France, apportait à l'œuvre marocaine une active collaboration. Il est évident que, dans une certaine mesure, le général s'inspira de la Y. M. C. A. qui mettait en pratique ses idées les plus chères. Il lui prit, avec son sens habituel de l'adaptation au milieu, ce qui pouvait convenir au Maroc.

Ces Foyers du Soldat, renouvelés, assouplis à la vie africaine, se retrouvent dans chaque poste marocain de l'avant sous leur forme rudimentaire et dans les cantonnements de l'arrière avec tous leurs perfectionnements. La Croix-Rouge américaine leur fut une bonne marraine. Mme Lyautey distribua souvent, surtout dans les postes isolés, ses dons abondants.

La maison de convalescence de Salé, installation modèle organisée par Mme Lyautey et dirigée par

(1) Du rôle social de l'Officier. *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1891.

elle, est l'une de ses créations les plus complètes ; les fonds ont été fournis par la Société de Secours aux Blessés Militaires, dont elle est la déléguée au Maroc.

Cette Maison de Convalescence reçoit surtout des légionnaires. Ceux-ci, presque toujours des isolés, sans famille, sans foyer, trouvent à Salé l'intérieur familial qui leur manque.

En dehors des remparts, dans le grand espace libre qui domine la double agglomération de Rabat et de Salé, la villa modèle s'élève ; elle est construite dans le style local, entourée d'ombrages, couverte de fleurs, encerclée par un potager immense, tout fleuri lui aussi. Un air léger et doux passe et repasse sur le plateau. Le potager aux fleurs éclatantes, les rangées des légumes toujours primés aux expositions de Casablanca se dressent, regorgeant de sève. Des poules, des canards remplissent la basse-cour ; c'est une enclave de campagne française dans toute l'exubérance du sol africain. A l'intérieur, des salles fraîches, des rocking-chairs, des jeux, de l'ombre et le calme, ce reposant silence apprécié des convalescents las de l'inévitable tapage des postes et des camps, une grande cuisine modèle, des marmites contenant des mets savoureux. Partout de l'ordre souriant, de la règle sans raideur, une impression de bien-être, d'apaisement.

Pour les hommes qui arrivent, soit du bled, soit des formations sanitaires de l'avant, l'entrée dans cette oasis, la surprise de ce confort adroitement égayé dissipent souvent, très vite, des atteintes qui paraissaient profondes. La vue, tout autour, embrasse Rabat et Salé ; tous ceux qui l'ont contemplée en gardent l'inoubliable souvenir.

Les trois Sociétés de la Croix-Rouge ont, au Maroc, leurs Comités et leurs infirmières. Mme Lyautey les dirige toutes trois. Ce n'est pas une direction qui plane de loin, chaque groupement a son terrain d'action exactement délimité, et la Présidente fait elle-même, souvent, la tournée d'inspection des régions sanitaires. L'Association des Dames Françaises occupe les hôpitaux de Marrakech et toute la zone sud, l'Union des Femmes de France Casablanca, Rabat, Meknès, la Société de Secours aux Blessés Militaires Fez, Guercif, Oudjda. Dans tous ces hôpitaux, c'est le même ordre, la même tenue, la même allure, quelque chose d'indéfinissable, la bonne humeur active ; quelque chose de très apparent, une propreté méticuleuse, élégante, l'ingénieuse utilisation des ressources locales et la perfection du détail dans les salles d'opération et de pansement.

Les équipes d'infirmières ont à donner un effort continu ; les congés et les maladies créent des vides parmi elles, les malades et les blessés affluent en toute saison. Il faut ici, plus qu'ailleurs, un moral solide, un outillage perfectionné. En septembre 1916, pendant la foire de Rabat, la première promotion des Croix de Guerre pour les infirmières du Maroc allait être solennellement fêtée sous la tente du général. L'équipe glorieuse, sortie des trois Sociétés, se groupait autour de Mme Lyautey ; le sobre uniforme était porté par des femmes de tout âge, elles avaient toutes la même expression de calme énergie que donne une habituelle initiative.

Le général entra, suivi de ses officiers, et la brève cérémonie commença. Il épinglait lui-même, sur les grandes mantes bleues, la Croix de Guerre ou la Mé-

daille des Épidémies et lisait à voix haute le motif de la décoration. Une grande émotion passait sur tous ; la récompense semblait plus belle encore dans cette atmosphère de profonde estime, de confiance absolue.

Des centres d'hébergement ont été créés à Mazagan, à Salé, à Oudjda pour les militaires européens : gradés ou hommes de troupe. Ce sont toujours les mêmes maisons blanches, abondamment fleuries, pourvues de tous ces petits conforts coloniaux si appréciables et si appréciés. Cours intérieures fraîches, jardins donnant de l'ombre, installations procurant l'illusion d'un peu de vie familiale. Le général Lyautey vient souvent approuver les innovations, en conseiller d'autres. Partout, il s'efforce de chasser la conception « caserne », triste formule faite pour l'anéantissement de toute énergie. Il veut que chaque centre devienne pour les hommes privés de famille comme un lieu de repos moral et physique.

C'était en juin dernier, au cours d'une excursion dans les postes du Moyen Atlas, au sortir d'Azrou, à l'entrée de la forêt de cèdres. L'auto traversait une piste d'herbe rase, à 1.200 mètres d'altitude. Contre la montagne, abritée du vent, se trouvait une prairie, sur un plan légèrement incliné, à côté d'un bouquet de cèdres : « Voici l'emplacement de mon premier sanatorium », déclara Mme Lyautey, et ses compagnons de route crurent avoir sous les yeux la grande maison basse, en bois de cèdre, qui, bientôt, abriterait les premiers malades.

Quelques mois après, la Croix-Rouge américaine offrait les fonds nécessaires et le sanatorium s'élève déjà dans ce cadre admirable fait pour guérir les maux du corps et ceux de l'esprit. Lorsque la pacifi-

cation marocaine sera définitivement résolue, l'Atlas marocain deviendra pour toute l'Afrique du Nord un centre de sport et de cures solaires; son climat rappelle celui de l'Engadine et la forêt de cèdres a des splendeurs incomparables.

Les œuvres de guerre de Mme Lyautey eurent leur prolongement sur le front de France. L'Assistance à la division marocaine, aux brigades marocaines, aux régiments de tirailleurs et de spahis marocains fonctionna dès l'arrivée en ligne des premiers contingents marocains. Ainsi que leurs camarades du Maroc, ils reçurent du tabac, des lainages; les indigènes trouvèrent dans les colis de provisions leurs mets favoris : couscous, thé vert à la menthe et les jeux habituels, les instruments de musique qui sont le complément indispensable de leurs loisirs.

Ces œuvres de France eurent une croissance rapide et de grandes exigences; elles furent alimentées par des prodiges d'adresse et d'activité. M. Terrier, qui les administra, opéra le miracle de la multiplication des dons. Combien de fois alla-t-il sur le front, distribuant lui-même, arrivant souvent, après quelque dure attaque, au moment où les troupes rentraient des premières lignes. Après le terrible effort, les hommes se jetaient avec des joies d'enfants sur ce qui leur était donné; en un instant, ils avaient oublié les heures affreuses.

Arles était leur dépôt de passage. Au mois de mars 1917, le général Lyautey, passant en revue tirailleurs et spahis, les félicitait de leurs exploits et s'informait avec insistance des conditions de vie qui leur étaient faites Il découvrit ce qui manquait aux troupes marocaines et ceci fut l'origine d'un

Foyer du Soldat marocain où les indigènes retrouvèrent leur vie locale et tout ce qui pouvait apaiser leurs regrets. La direction de ce Foyer confiée à Mme Lyautey se rattacha à ses œuvres de guerre. Un coin du Maroc s'établit ainsi à Arles, au milieu d'un jardin. Il contenait tout ce que l'indigène réclame entre deux combats. Ouvert le 21 juillet 1917, dix jours plus tard, il comptait déjà 30.000 entrées. Les nombreux blessés de la division marocaine trouvèrent à San-Salvadour, près d'Hyères, dans un site qui leur rappelait le pays absent, un hôpital de convalescence aussi perfectionné que les plus beaux hôpitaux marocains. Ils étaient couchés sur des nattes de leur pays, faisaient leur thé à leur guise ; ils avaient en abondance des oranges et des dattes d'Algérie, fumaient des cigarettes de tabac marocain, et le couscous arrivait du Maroc trois fois par semaine. L'hôpital commencé avec 300 lits comptait, en juillet 1918, 62.260 journées de présence. L'oasis de San-Salvadour fut certainement, pour bien des hommes, la halte réparatrice qui leur ôta toute amertume. Mme Lyautey assumait encore les secours aux prisonniers de guerre marocains. Ils n'étaient pas nombreux, se laissant plus aisément tuer que prendre, mais ceux dont l'ennemi se saisit reçurent des vivres, des djellabas, le vêtement national, du tabac. Un service postal ingénieusement combiné leur apporta les nouvelles du pays.

L'une des plus grandes préoccupations du soldat marocain, au front de France, fut d'être traité comme le soldat français, tout en gardant son statut religieux et les règles de vie que ce statut impose. Ceci n'allait pas sans complications, la vie musulmane est

faite de prescriptions minutieuses. Les Imans veillèrent sur les inhumations. Le jeûne du Rhamadan fut facilité à ceux qui tinrent à l'observer, rien ne demeura livré au hasard, et les indigènes encouragés à se faire rendre justice exposèrent leurs requêtes et leurs doléances. Peu à peu, des enclaves marocaines s'organisèrent. Le 14 juillet 1918, quelques heures avant la dernière offensive allemande, Mme Lyautey se trouvait au camp de Châlons, au milieu de la division marocaine, et distribuait à tous les dons qui venaient de lui être remis, dernière joie pour beaucoup d'entre ceux qui, la nuit suivante, allaient retenir la ruée allemande.

A Rabat, d'autres tâches la réclamaient : la Goutte de Lait qui fonctionne depuis décembre 1913, la Maternité et la Crèche.

La Goutte de Lait sauva plusieurs milliers d'enfants indigènes et beaucoup d'enfants européens. Elle est ouverte à tous. Les femmes indigènes ont parfaitement saisi son mécanisme; elles vont en foule à la visite, les femmes de notables s'y pressent aussi bien que les autres, car les Marocains vénèrent la science à l'égal de la religion. Mais comment énumérer tout ce qu'une activité sans pareille a déjà édifié autour d'elle? D'où viennent les subventions? Quelques-unes de la Résidence, d'autres des « Journées » organisées pour combler les vides, ou des soirées de bienfaisance, des loteries : mais le plus clair des ressources est fourni par la population indigène, par les gens du Mellah et par la Colonie. Parmi les donateurs qui alimentent ces œuvres de guerre et de paix se trouvent les hauts personnages de l'Administration chérifienne,

des pachas, des caïds, des notables de la Communauté israélite, la presse marocaine, tous les Français installés au Maroc. Pour obtenir de ces éléments si divers une participation efficace et continue, il fallait l'action directe d'une grande influence féminine; elle seule pouvait demander à tous ce qu'aucun ne pouvait refuser.

Cette part si importante de l'œuvre d'ensemble au Maroc se relie à l'effort sanitaire, ressort vital du Protectorat. Les Services de la Santé et de l'Hygiène publiques sont, avec la politique indigène, les sources premières de l'influence française. « Le Maroc était, quand nous l'avons abordé, une terre moyenâgeuse », écrivait le docteur Mauran en 1917. La variole, la peste, le typhus y avaient leurs foyers. Chaque fois que l'action médicale intervient, l'assainissement est immédiat, car l'indigène écoute les exhortations du médecin. Les premières étapes du Service de Santé furent très rudes.

L'organisation actuelle fonctionne d'après les directives du début; là, comme partout, c'est l'unité de direction qui règne. Le Directeur Général des Services de Santé, que le général Lyautey appelle « le Ministre de la Santé du Protectorat », tient sous son contrôle et sous sa doctrine les différentes régions. Malgré cela, une large autonomie est laissée aux autorités médicales des régions, mais elles doivent répondre de leurs initiatives. L'assistance prend deux formes : l'assistance médicale fixe, qui attend le malade, l'assistance mobile, qui va au-devant de lui. Toute l'organisation sanitaire du Maroc tient dans cette double formule. L'assistance fixe, ce sont les dispensaires de consultation générale, les petites,

moyennes et grandes infirmeries, les hôpitaux, les lazarets, les asiles de nuit, les agences sanitaires maritimes. L'assistance mobile s'opère par les groupes sanitaires mobiles et les tournées des médecins dans le rayon des postes.

L'action du Service de Santé au Maroc fut envisagée, dès la première heure de l'occupation, par le Chef du Protectorat, comme l'argument suprême de la conquête. Partout, le médecin marche aux côtés de l'officier, il est son compagnon de bled, son collaborateur infatigable. Le dispensaire indigène mobile, organe essentiel du groupe mobile, s'assouplit à toutes les circonstances, s'arrangeant du précaire abri organisé sous la tente à chaque étape de l'avance, utilisant le meilleur gourbi du village indigène quand ce village se trouve sur sa route; enfin, il aura toujours les honneurs du premier baraquement dans tout poste nouveau.

Au cours de nos excursions marocaines, nous avons rencontré constamment le « toubib », comme tous le baptisent amicalement d'après la mode indigène. Son activité est essentiellement aride, ses clients pullulent, ils arrivent de toutes parts, ils apportent avec eux les maux les plus anciens de la création demeurés sur ce bastion reculé d'un très vieux monde. C'est un beau champ d'expériences, mais un travail sans répit.

L'une des raisons de l'expansion si rapide du Protectorat dans ce Maroc jusqu'ici impénétrable est l'assainissement immédiat qu'il effectue autour de lui. Le médecin, le grand argument de la pénétration, est forcément un savant, presque toujours un bactériologue dont le laboratoire compliqué de

l'arrière devient, à l'avant, une formation volante, chargée d'explorer et de neutraliser les germes nocifs que les tribus contiennent en si grand nombre.

Il ne suffisait pas de protéger les troupes contre la contagion des bacilles marocains, il était aussi important de contrebattre le dépeuplement périodique des régions pacifiées et de détruire les foyers d'infection. L'assainissement des grands centres fut rapide. A Marrakech, où le Docteur Mauchamp succombait en 1912, première victime de l'intrigue allemande, ses successeurs continuèrent vaillamment sa mission.

Là où flotte au vent le fanion du « toubib », le droit d'asile est acquis. Le malade dit ce qu'il veut dire et se tait quand cela lui plaît.

D'où vient-il? Est-il partisan ou dissident? Peu importe. Le dispensaire n'a pas à le savoir; il est un malade, voilà tout.

C'est en 1912 que l'organisation sanitaire fut mise pour la première fois à l'essai, créant partout des îlots d'assistance; faisant vivre le groupe sanitaire aux côtés du groupe combattant, mettant le service de consultation en marche, faisant aller le dispensaire au devant du malade, et le Docteur Mauran disait récemment dans l'une des conférences de Meknès :

« Quelques mulets, des paniers à médicaments et à pansements, trois ou quatre conducteurs, deux infirmiers, un médecin, et c'est tout ce qu'il faut pour les tournées médicales dans l'hinterland de la région. Et c'est ce groupe si modestement organisé, Messieurs, qui parcourt la montagne et la plaine, qui accomplit souvent des raids de 3 à 400 kilomètres, qui dresse son fanion humanitaire sur les bords de

l'oued suspect, près du douar contaminé, en marge du souk populeux où se brassent tant de germes pathologiques. Sa mission, c'est de voir le plus de malades possible, de faire de larges distributions de quinine dans les milieux impaludés, de vacciner le plus possible, de faire de la topographie médicale, de nous envoyer ses constatations et ses suggestions.

« Ceci, Messieurs, et il faut le dire très haut, n'est plus une profession, c'est un apostolat. Cet apostolat demande des qualités physiques et morales de premier ordre. »

Les Annales marocaines du Service de Santé font partie des grandes pages du Protectorat. Partout, au Maroc, l'on retrouve sous l'uniforme ces médecins du groupe mobile soignant et civilisant dans la plus haute acception du terme ; ils sont tous unanimes à reconnaître ce que fut pour eux, dès les premiers instants, la collaboration de Mme Lyautey.

CONCLUSION

Dans cette esquisse trop rapide d'un très grand sujet, que de lacunes, que d'imprécisions, mais comment saisir et fixer ce qui est en pleine vie, en plein essor?

Sous une improvisation apparente, l'œuvre française au Maroc s'édifie selon notre tradition, elle suit sa ligne claire et s'appuie sur l'unité de commandement. L'élan vital lui vient de cette direction unique.

Quoi qu'il arrive, le Maroc conservera cette première empreinte : elle est définitive. L'œuvre du général Lyautey demeurera; l'action qu'il mène sur ce front de guerre et qu'il poursuit encore aujourd'hui a placé son nom dans l'histoire. La construction marocaine est faite; elle devient déjà, pour nos Alliés, le modèle à suivre.

« Je suis un réalisateur », disait, un jour d'avril 1919, le général Lyautey, répliquant ainsi à l'étonnement d'un Français, récemment arrivé au Maroc, devant son incessante action; ce mot acquérait toute sa justesse pour qui le voyait sur l'un de ses champs de bataille : un conseil de gouvernement.

Cette rapidité de la conception, ce brio de la marche, cette lucidité de la vision, il faut les saisir sur le vif, surprendre au plus fort de la lutte cette grande figure qui domine toujours les circonstances et les êtres. Qu'elle fasse front aux événements militaires, aux difficultés administratives, aux réclamations civiles, qu'elle soit aux prises avec la politique indigène, avec la Métropole, qu'elle se débatte contre toutes les difficultés du présent, contre toutes les menaces de l'avenir, sa volonté est la même.

Chaque fois, devant des périls si différents, la stratégie reprend un cycle toujours pareil : dénombrer ses forces, en faire le tour avec le plus calme des pessimismes ; aligner l'un auprès de l'autre les obstacles, les envisager avec cette grande lucidité des veilles de bataille ; et puis, tous les pions bien posés sur l'échiquier, attaquer la partie, fondre sur l'adversaire, le surprendre par la rapidité du choc et, sitôt un premier résultat acquis, offrir la conciliation.

Cette « politique indigène » s'applique aussi bien aux notables de Fez, aux chefs de la dissidence qu'aux colons de Casablanca. Berbères ou civilisés sont également aptes à comprendre les avantages d'un gouvernement essentiellement pacificateur. Pour les rallier, rien ne vaut l'argument du résultat rapide. Qui l'a mieux pratiqué que le général Lyautey?

Rapidité, décision, voilà ses énergies maîtresses. Quel prodige ! répètent volontiers les nouveaux venus au Maroc ; non, il n'y a pas de prodige, mais une volonté d'une incomparable trempe, d'un incroyable renouvellement.

Où que vous alliez, là-bas, quelles que soient les critiques que vous puissiez entendre chez les plus

critiquants des hommes — les coloniaux français, jamais elles ne concluront sans qu'un nom, toujours le même, vous soit redit. Et ce nom évoque celui auquel tout vient aboutir, en dernier ressort, les plus aigris, les plus déçus le prononcent d'une voix qui résume tout : admiration, orgueil, respect, inconscient attachement.

C'est surtout parmi ces « dissidents » de la grande cause française que se retrouve la note exacte, celle qui résume la puissance séductrice d'un tel « réalisateur ».

Nul ne lui résiste lorsqu'il prend la peine de persuader : c'est que son emprise vient d'une vision aiguë de ce qu'il veut transmettre, de ce qu'il parvient toujours à transmettre à tout interlocuteur. La conviction fauche les frêles arguments qu'elle rencontre, elle s'affirme, elle domine, elle commande et tous : civils et officiers, hommes d'affaires, hommes des grandes entreprises, simples passants, voyageurs étrangers, Français du Maroc, tous s'inclinent également devant une supériorité indiscutable.

« Construire, ce qui est le but et le but unique de toute guerre coloniale », voilà le thème sur lequel se déroule toute l'avance, et l'armée, « l'organisation qui marche », doit s'assouplir à ses exigences.

« Pacification » et non conquête, celui qui dirige le répète à toute occasion, comme il répète qu'il n'y a pas de races inférieures. Sa politique islamique, si sincère, si fermement suivie, lui valut de tenir le Maroc, aux pires moments de la tourmente, avec un nombre d'hommes dont le chiffre réel était dérisoire.

Unité de direction, ordre, méthode, travail ininterrompu, voilà les grands secrets de cette grande réussite,

avec l'étincelle créatrice, le sens précis des réalités, avec, aussi, la si rare faculté d'appartenir toujours au moment présent.

A ceux qui prétendent que le Français n'est pas organisateur, il suffit de montrer l'œuvre marocaine du général Lyautey, le plus grand de nos grands coloniaux, aidé par une très grande collaboratrice.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE I. — Les débuts d'un protectorat. 1
CHAPITRE II. — Un grand novateur. 25
CHAPITRE III. — L'action d'ensemble 48
CHAPITRE IV. — L'action des armes et la politique indigène. 77
CHAPITRE V. — L'occupation de Taza et la colonne de Khenifra. L'avance politique 100
CHAPITRE VI. — Août 1914. 123
CHAPITRE VII. — La politique du prestige. 150
CHAPITRE VIII. — Fez 177
CHAPITRE IX. — Meknès et l'Atlas. 205
CHAPITRE X. — Rabat-Salé. 236
CHAPITRE XI. — Marrakech et Casablanca. 264
CHAPITRE XII. — Les œuvres de guerre et l'assistance médicale aux indigènes 294

CONCLUSION 308

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Le Maroc : *Géographie - Histoire - Mise en valeur*, par VICTOR PIQUET. In-8° écu, *4 cartes hors texte*, dont une en *couleur*, broché .. .. 6 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Les Civilisations de l'Afrique du Nord *(Berbères - Arabes - Turcs)*, par VICTOR PIQUET *(2e édition refondue)*. In-18, *4 cartes hors texte*, broché .. .. .. 5 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques)

La Colonisation française dans l'Afrique du Nord *(Algérie - Tunisie - Maroc)*, par VICTOR PIQUET. In-8°, *4 cartes hors texte*, broché .. .. 6 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Le Maroc d'aujourd'hui, par EUGÈNE AUBIN. In-18, *3 cartes hors texte*, broché .. .. 5 fr.
(Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale)

L'Afrique du Nord *(Tunisie - Algérie - Maroc)*, par HENRI LORIN. In-18, 27 gravures, *3 cartes hors texte*, br.. 3 fr.

Voyages au Maroc (1899-1901), par le Mis DE SEGONZAC. In-8°, *178 photographies* (dont 10 grandes planches hors texte), *une carte* en couleur *hors texte*, broché .. 20 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Du rôle colonial de l'Armée, par le GÉNÉRAL LYAUTEY. In-16, broché .. .. 50 c.

L'Affaire Marocaine, par VICTOR BÉRARD. In-18, br.. 4 fr.

Atlas des Colonies françaises, par PAUL PELET. In-4°, *27 cartes* et 50 cartons *en couleur*, texte explicatif et index, relié toile .. .. 30 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques)

EUG. MORIEU, IMP.

PRIX ANNULÉS

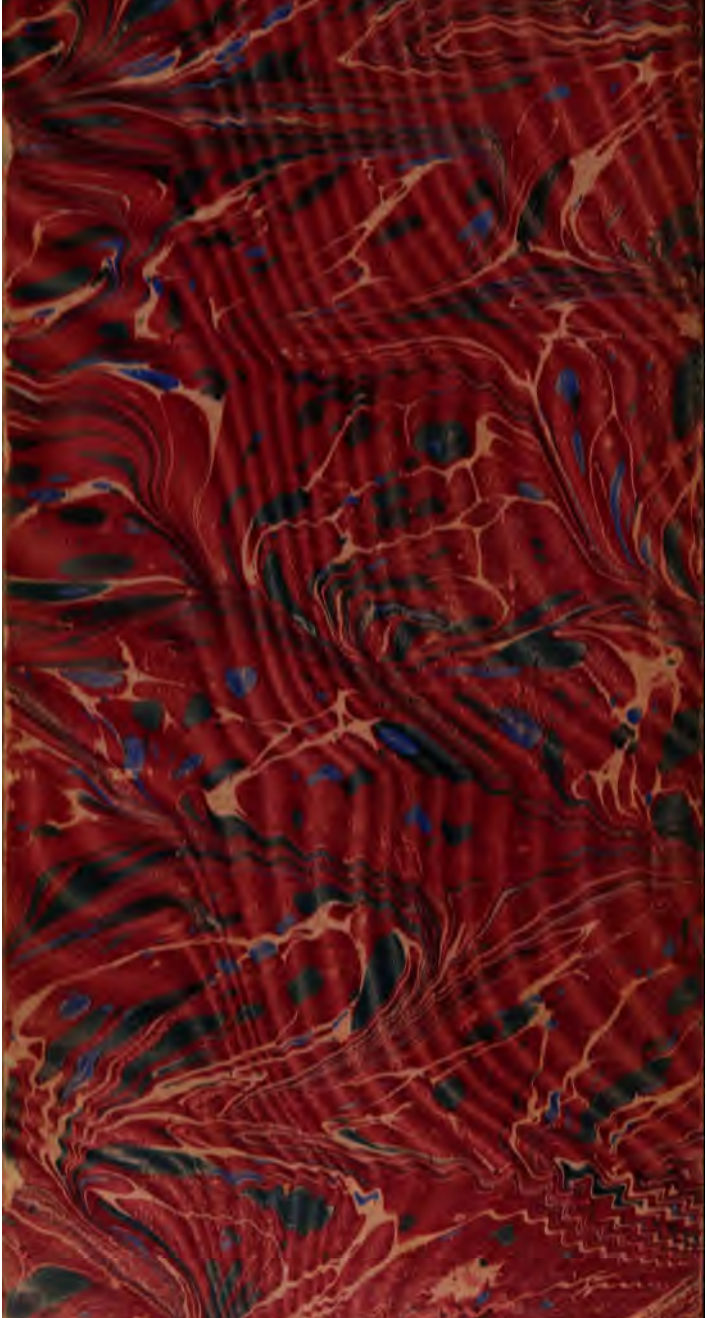
STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

APR 6 1925
JUL 19 1930
AUG 2 1930
FEB 10 1931

DT 324 .G351 C.1
La France au Maroc (l'uAPQ0150
Hoover Institution Library
3 6105 083 139 100

DT324 Georges-Gaulis, B.
G351 ...La France au Maro

NAME	DATE	NAME
R W Everett	JUL 1 5 1930	
R W Everett	AUG 2 1930	
M Ball	FEB 1 6 1931	
Tangier - range 6		
C de Messieres Liège 20		

DT 324
G 351
11086